

S.O.S. SITUATION INTENABLE

Editions "FLEUVE NOIR"

PAUL KENNY
s’adresse à ses lecteurs...

Il y a quelques semaines, me trouvant à San-Remo, j'eus le plaisir, à la suite de certaines circonstances favorables (*et assez exceptionnelles*), *de passer une soirée avec mes amis Francis Coplan et Jean Legay*.

Comme on peut s’y attendre, nous avons parlé de bien des choses. Notamment... d'espionnage.

Jean Legay, officier de marine entré depuis peu au Service, comparait la lutte du contre-espionnage à cette perpétuelle surenchère qui oppose les fabricants de coffres-forts aux cambrioleurs spécialisés. A mesure que les ingénieurs perfectionnent leurs dispositifs de défense, le clan adverse invente des moyens de vaincre les dispositifs précités. Et l'ingéniosité des constructeurs n’est proprement égalée que par celle des cambrioleurs.

Coplan jugea cette comparaison par trop limitative et... injustement péjorative. A ses yeux, l'espionnage était le corollaire inévitable, légitime, du vieil adage : « *Gouverner, c’est prévoir*. »

Pour prévoir, il faut connaître les réactions éventuelles de ses adversaires et de ses alliés.

En foi de quoi nous tombâmes d’accord pour nous en tenir à la définition du Larousse : « *l'espionnage est l'ensemble du service au moyen duquel on cherche à se rendre compte des ressources et des projets d'une armée ennemie en temps de guerre, ou d’une nation étrangère en temps de paix*. »

Je tentai alors de questionner Coplan sur les motifs de sa présence à San-Remo. Il refusa gentiment de me répondre, mais il me parla des bureaucrates du Deuxième Bureau. Et il fit leur éloge... Quand vous aurez lu le présent roman, vous saurez pourquoi. Et vous jugerez, à votre tour.

CHAPITRE PREMIER

A midi et quatre minutes, Francis Coplan sortit du buffet de la gare, traversa le grand hall glacial, entra dans le bureau des renseignements et se mit à étudier avec une extrême attention un horaire des trains régionaux.

De l'endroit où il se trouvait, il pouvait surveiller d'une façon parfaite l'arrivée des voyageurs de Paris; comme son regard prenait exactement en enfilade l'escalier du quai 9, même s'il y avait foule aucun visage n'échapperait à son œil perspicace...

Deux très jeunes filles - des touristes américaines qui mastiquaient du chewing-gum - pénétrèrent dans le bureau, déposèrent leurs bagages, ôtèrent leurs gants de laine et, les lèvres bleuies par le froid, commencèrent à discuter entre elles, tout en se frottant vigoureusement les mains pour les réchauffer. A la fin, avec un vague sourire, l'une des filles s'approcha de Coplan et lui demanda comment on devait s'y prendre pour aller à Bruges.

- Désolé... Comprends pas, mentit Coplan en haussant les épaules d'un air embarrassé.

Il montra du doigt le guichet des renseignements. La fille se dirigea aussitôt vers l'employé, non sans avoir gratifié Francis d'un dernier regard plein de douceur et de sympathie. De toute évidence, elle avait espéré mieux de la part de ce robuste gars au visage énergique, si séduisant d'allure. Mais Coplan avait bien autre chose à faire que de s'occuper de deux étudiantes californiennes perdues dans une gare bruxelloise un rude matin de la mi-février...

A midi treize, les premiers voyageurs en provenance de Paris firent leur apparition. C'était un véritable tour de force : malgré cette neige et ce gel dignes de la Sibérie, le rapide n'avait que neuf minutes de retard.

Dans l'ensemble, les voyageurs qui débarquaient réagissaient plutôt mal; après quatre heures d'immobilité dans un compartiment chauffé, la morsure brutale de l'air glacé les faisait frissonner impitoyablement. Les uns devenaient pâles, avec de profonds cernes bleus, les autres se congestionnaient et devenaient rouges. Mais les uns et les autres fuyaient d'un pas rapide, le dos arrondi,

pressés de se soustraire à l'infernal courant d’air qui cinglait le hall immense.

Une brève lueur scintilla dans les prunelles de Coplan. Il venait de repérer son homme. C’était un vieillard de forte corpulence, aux épaules massives et voûtées, au faciès lourd, aux traits inexpressifs. Emmitouflé dans une grosse pelisse noire, le col de fourrure remonté jusqu’aux yeux, un feutre brun enfoncé sans la moindre élégance jusqu’à mi-front, les deux mains dans les poches, il déboucha dans le hall, chercha du regard la sortie, reprit sa marche taciturne.

Ce sexagénaire soucieux était un voyageur sans bagages. Il ne transportait même pas l’inévitable serviette des hommes d’affaires...

Coplan releva le col de son manteau gris et quitta le bureau. En remettant son ticket de quai à l’employé du contrôle, il put apercevoir le vieillard à la pelisse qui grimpait dans un taxi.

Tandis que le luxueux taxi Chevrolet démarrait. Coplan traversait à grandes enjambées la rue enneigée, s’installait au volant d’une Volkswagen noire, lançait le moteur et débrayait en douceur.

Le taxi Chevrolet opéra un prudent demi-tour sur le pavé recouvert de neige verglacée puis fila vers le boulevard Lemonnier. A bonne distance, la Volkswagen noire prit la même direction.

Une vingtaine de minutes plus tard, dans une modeste friture de la rue des Bouchers, Coplan, le sourire aux lèvres, s’installait devant le vieillard. Celui-ci s’était débarrassé de sa pelisse et se bourrait tranquillement une pipe. La couperose lui colorait les joues, il avait les yeux un peu larmoyants à cause de la chaleur qui succédait au froid vif du dehors, mais sa physionomie était moins sévère.

- Rien à signaler, murmura Francis. Il me semble que vous devenez de plus en plus méfiant à mesure que vous prenez de l’âge. Vous redoutiez une filature, un pépin ?

- C’est ça, plaignez-vous, bougonna le Vieux. Vous ne vous figurez tout de même pas que c’est pour MA sécurité que je fais preuve d’une telle circonspection ?... C’est pour VOUS, mon cher Coplan. Je ne veux pas qu’on sache que vous êtes à Bruxelles, je ne veux pas qu’on sache de quelle affaire vous vous occupez. Or, sait-on jamais ? Depuis qu’il y a eu des fuites au Secrétariat...

Il jugea inutile d'achever sa phrase, préférant allumer sa bouffarde. La flamme de son allumette fit grésiller le tabac, des brindilles incandescentes tombèrent sur son veston. En jurant, il s'agita, secoua ses revers, puis, satisfait. exhala un nuage de fumée grisâtre.

- Voilà des années, dit-il, que je rêve de venir manger un vrai *moules et frites* dans un petit restaurant de ce genre...

- An fond, fit remarquer Francis, ironique, vous êtes une sorte de héros. Voyager par 17 degré sous zéro pour une question de service, ça mérite un coup de chapeau. Votre télégramme m'a d'ailleurs étonné, je vous l'avoue.

Ces derniers mots constituaient, en fait, une discrète interrogation. Et le Vieux ne s'y trompa pas. Mais l'arrivée de la serveuse l'empêcha de répondre.

- Ces messieurs désirent manger ? s'enquit la femme, une plantureuse blonde en tablier blanc.

- Pour moi, déclara le Vieux, ce sera un complet... Et une Forst.

Il n'était pas peu fier d'étaler sous les yeux de son collaborateur sa connaissance des mœurs bruxelloises.

- La même chose, commanda simplement Francis.

- Très bien, monsieur, acquiesça la blonde qui se pencha sur la table, passa un chiffon sur la toile cirée, apporta un cendrier et deux sous-verres de carton.

Le Vieux, d'un clin d'œil presque égrillard, désigna à Francis la belle chair pâle et duvetée du bras nu que la serveuse offrait sans le vouloir à leur admiration.

- J'aime assez ces Flamandes rubéniennes, marmonna le Vieux dès que la femme se fut éloignée du côté de la cuisine.

- C est de votre âge. dit Francis, sérieux.

Le Vieux haussa les épaules, tira sur sa pipe.

- Comme vous l'avez sans doute deviné, reprit-il peu après, ce n'est pas pour mon plaisir que je me suis tapé ce voyage désagréable... Non seulement j'ai horreur du froid, mais je suis littéralement débordé de travail en ce moment... Nos collègues belges ont été très chics, je dois le reconnaître. Néanmoins, il n'ont

accepté ma requête qu'à une condition : que la démarche soit faite par un haut-fonctionnaire, et non par un simple inspecteur.

Coplan arqua les sourcils.

- C'est vous qui ?...

- Oui, forcément, dit le Vieux.

- C'est plutôt embêtant. Et contraire à vos principes, si je ne me trompe ? Cela ne vous arrive pas souvent de sortir de la coulisse pour jouer à visage découvert.

Le Vieux esquissa une moue rassurante.

- N'ayez crainte, tout est arrangé. Les autorisations nous attendent sur place, j'ai préparé les mensonges qui s'imposent et toutes mes dispositions auxiliaires sont prises. Au reste, vous m'accompagnerez et je vous expliquerai en détail la tactique à suivre.

- Rien de neuf au dossier ? Pas d'éléments nouveaux ?

- Si, mais rien de capital. Je vous communiquerai les fiches tout à l'heure. Comme vous le verrez, nous avons pu rassembler quelques informations complémentaires qui ne sont pas dénuées d'intérêt, bien qu'elles ne contiennent aucune piste sensationnelle.

Coplan resta rêveur un moment. Puis, comme pour résumer sa pensée, il demanda:

- *Et si votre suspect n'est pas un suspect* ? Je veux dire, s'il ne s'agit que d'un bonhomme quelconque à qui il est arrivé un malheur ? Que faisons-nous, dans ce cas-là ?

- Évidemment, soupira le Vieux, une coïncidence est toujours possible. Pourtant... Voyez-vous, il y a une chose qui m'étonnera jusqu'à la fin de mes jours : en dépit de leur incohérence apparente, les hommes et les événements sont gouvernés par une logique incroyable. J'ai beau me défier de ce système de fiches, de ces idées toutes faites et de ces suspicions quasi-mécaniques, l'expérience m'oblige à reconnaître que...

Il s'interrompit, ébaucha un geste de la main droite, déposa sa pipe dans le cendrier de porcelaine. La serveuse aux formes opulentes posa devant eux les assiettées de moules fumantes et de frites dorées.

- Ah, grogna le Vieux avec contentement, voilà qui va nous faire du bien.

Il huma d'un nez gourmand le parfum des grosses moules laiteuses et dodues.

- Ah, oué, sûrement, renchérit la serveuse, quand il fait si froid, n'est-ce pas, monsieur, un bon moules et frites, c'est encore ce qu'il y a de meilleur !...

Vers deux heures un quart, le Vieux quitta la friture et s'en alla, seul, vers les Galeries du Roi. Sous la haute verrière de la rue couverte, des braseros brûlaient allègrement, mais en vain : même là, l'air était frigorifiant, Coplan abandonna sa Volkswagen dans un parking voisin, puis il rejoignit le Vieux dans un café de la place de la Monnaie. Ils burent un filtre... On ne les attendait pas avant trois heures et demie.

Un taxi vert les déposa à trois heures quarante devant le portail sinistre de la prison de Forest, rue de la Jonction. Le Vieux paya la course.

Silencieux, recroquevillés à cause du vent froid, ils traversèrent la cour pavée, pénétrèrent dans le large vestibule de l'établissement pénitentiaire, s'avancèrent jusqu'au guichet des visites.

- J'arrive de Paris, dit le Vieux à l'employé morose qui dévisageait sans amabilité les deux visiteurs. Je suis le directeur Général du quatrième département au Ministère de la Justice. Monsieur Guillaume Letellier...

Derrière son guichet, l'employé se redressa aussi brusquement que s'il avait été piqué à la fesse par une guêpe.

- Un instant, je vous prie, Monsieur le Directeur Général.

Dans le bureau, il y eut une sorte de branle-bas de combat. A toute allure, les employés se chuchotaient des ordres en flamand. Un autre type en blouse grise apparut dans le couloir, s'amena au devant du Vieux.

- Par ici, s'il vous plaît, monsieur le Directeur Général.

Guidés par ce cicerone tout-puissant, le Vieux et Coplan franchirent deux portes gardées par des surveillants qui ouvraient avec empressement les serrures spéciales.

Un des directeurs de la prison, en uniforme et coiffé de son képi à galons d'or, accueillit les visiteurs, les fit entrer dans le cabinet directorial.

- J'ai reçu ordre du Ministère de me tenir à votre disposition pour vous faciliter votre démarche, dit le Belge. Le règlement n'autorise pas les visites en cellule, comme vous le savez peut-être, mais un parloir vous est réservé. La Police Judiciaire a délégué un inspecteur qui vous attend dans la pièce voisine...

Une ombre passa sur le front ridé du Vieux. Pas bêtes, les gars de la P.J. bruxelloise. Sous le couvert d'une amabilité sans bornes, ils plaçaient un de leurs observateurs au bon endroit.

- Parfait, acquiesça le Vieux sans sincérité. L'entrevue peut-elle avoir lieu tout de suite ?

- Certainement, dit le directeur au képi galonné. Je vais appeler l'inspecteur Timmermans... Une seconde, vous permettez ?

Il quitta la pièce. Le Vieux regarda Coplan et murmura tout bas, entre ses dents :

- Tant pis. Inutile de tourner autour du pot. Allez-y franchement, comme convenu.

- Rien de perdu, marmonna Francis sur le même ton, ils en savent autant que nous au sujet du meurtre, alors...

Le directeur réapparut, accompagné d'un costaud en pardessus gris foncé, tête nue, les cheveux châtains soigneusement brillantinés.

- Inspecteur principal Timmermans, se présenta l'arrivant.

Sa poignée de main était vigoureuse. Son accent belge ne l'était pas moins.

Sous la conduite personnelle du directeur, le trio fut acheminé jusqu'au parloir. Sur les dalles noires et brillantes du pavement, le pas des visiteurs résonnait, lugubre, et réveillait des échos insolites qui semblaient vibrer longuement sous les hautes voûtes silencieuses, froides, plus funèbres qu'un tombeau.

Un surveillant verrouilla la porte du parloir derrière les trois hommes. Le directeur, discret, s’était éclipsé.

L’inspecteur Timmermans sortit son paquet de « Boule Nationale » et offrit une cigarette à ses collègues de Paris.

- Merci, dit le Vieux, je ne fume que la pipe.

Coplan accepta une cigarette. Il venait de tirer sa première bouffée quand la seconde porte du parloir s’ouvrit, livrant passage à un homme d’une quarantaine d’années, grand, bien bâti, le teint pâle, les yeux et les cheveux très bruns, les traits assez marqués, la physionomie impassible.

Vêtu d’un costume gris à chevrons, sans col ni cravate, chaussé de pantoufles de feutre noir, le prisonnier, incarcéré comme «prévenu», n'avait pas encore cette expression avachie du condamné. Il se tenait bien droit, les lèvres un peu pincées, et il dévisageait les trois visiteurs d’un air à la fois calme et indifférent qui ne manquait pas de dignité.

Il leva les bras, se laissa fouiller avec docilité par le surveillant. Celui-ci, sa besogne terminée, se retira et, ayant refermé la porte, donna deux tours de clé. Le claquement répété de la serrure tinta péniblement, inexorablement; le malaise plana aussitôt dans le parloir.

Le Vieux, tout en scrutant le prisonnier, lui demanda :

- Nissant ? Lucien Nissant, c’est bien cela ?

- Oui, c’est moi.

- Bon... Asseyons-nous...

Une méchante table de bois blanc coupait en deux l'étroite pièce aux murs nus. D’un côté, une chaise; de l’autre, deux chaises et un tabouret.

Coplan, pour couper court aux questions de préséance, s’adjugea d’emblée le tabouret. Le Vieux et Timmermans prirent les chaises, face au prisonnier.

Coplan sortit son paquet de Gitanes, le tendit à Lucien Nissant.

- Merci, dit ce dernier en acceptant une cigarette, mais sans se départir de sa réserve presque hautaine.

Coplan lui donna du feu, puis se tourna vers le Vieux. Il y eut de nouveau un silence. Le Vieux toussota. Il avait une telle provision de

bobards à débiter à ce détenu qu’il ne savait par quoi commencer.

- Nous sommes venus spécialement de Paris. mon collaborateur et moi (il avait désigné Coplan), pour vous apporter notre aide. Plus exactement, pour vous apporter l'assistance de votre pays...

Il prit un temps, puis :

- Comme vous le savez sans doute, le Ministère de la Justice a créé un service ayant pour tâche de s’occuper des citoyens français arrêtés et emprisonnés à l’étranger pour quelque raison que ce soit...

Il scruta de nouveau Lucien Nissant qui murmura :

- J’ignorais l’existence d’un service de ce genre.

- Notre mission, continua le Vieux, consiste à aider dans toute la mesure du possible nos ressortissants qui ont des comptes à rendre à la justice d’un pays étranger. La Police Judiciaire belge nous a donc transmis les informations relatives à votre affaire... Vous êtes accusé de meurtre.

Le prisonnier n’eut aucune réaction. Assis sur sa chaise, les jambes croisées, le dos à peine appuyé contre le dossier, il fumait la cigarette que Coplan lui avait offerte. Son visage impénétrable ne permettait pas de deviner ses sentiments.

Le Vieux sortit son portefeuille, en extirpa quelques feuillets dactylographiés qu’il déplia et déposa sur la table.

- D’après les notes que le juge d’instruction a bien voulu nous communiquer, vous plaidez simultanément l’homicide par imprudence et le cas de légitime défense. Est-ce exact ?

- C’est parfaitement exact.

Le Vieux opina, puis :

- C’est le lundi 30, à dix heures du soir, chez vous, que le drame s’est déroulé. La victime est un certain Eric Palter, ingénieur suisse domicilié à Berne, célibataire, âgé de trente-sept ans. La mort a été provoquée par deux coups de feu tirés à bout touchant : une balle au cœur, une autre au poumon. Selon votre déposition, il s’agit d’un accident. Au cours d’une discussion qui vous opposait à l’ingénieur Palter celui-ci, dans un accès de colère, s’est jeté sur vous en brandissant une arme au moyen de laquelle il voulait vous assommer. Il tenait cette arme par le canon. Vous vous êtes défendu

et, dans la violence de l'empoignade, un coup est parti, suivi d’un second et d’un troisième. Palter est mort instantanément

Le Vieux, levant sur l’accusé un regard interrogateur. attendit sa réaction.

- Oui, c'est comme cela que les choses se sont passées. dit Nissant. Je me rends fort bien compte que cette version m’est favorable, un peu trop favorable même, et que l’absence de témoins la rend sujette à caution..., mais c’est la vérité.

Après un bref silence, le Vieux reprit sur le même ton neutre :

- Toujours d’après vos déclarations au magistrat instructeur, Eric Palter n’était pour vous ni un ami ni même une relation d’affaires. Vous aviez fait sa connaissance au casino de Knokke, l’été dernier; vous lui aviez prêté une certaine somme d’argent pour le tirer d’une situation délicate.

Le prisonnier opina, puis ajouta :

- J’ai remis la reconnaissance de dette au juge d’instruction... D’ailleurs, tout ce que j’avais à dire je l’ai dit à ce magistrat et je ne vois pas l’utilité de votre intervention, aussi généreuse soit-elle.

- Question de point de vue, marmonna le Vieux sans se vexer. A mon humble avis, Nissant, c’est une partie bien difficile que vous allez jouer là... La légitime défense, c’est très joli, mais les juges sont généralement fort sceptiques en la matière. Même s’ils adoptent votre thèse, il y a ce mort..., ce mort qui ne peut plus se défendre et pour cause.

- J’ai ma conscience pour moi, rétorqua le détenu d’une voix sourde et cassante.

- Nous sommes bien d’accord, enchaîna le Vieux. Et comme votre casier judiciaire est vierge, cela plaide en votre faveur. Par contre, vous allez vous heurter à la conscience des juges : la légitime défense, en l’absence de tout témoin, ça sent mauvais, très mauvais. Sans compter que la victime, si j’en crois les premiers rapports venus de Suisse, jouissait d'une excellente réputation.

- Je saurai convaincre les jurés. La sincérité. la vérité ne sont pas des arguments stériles. quoi qu’on en dise.

Le Vieux se redressa, plissa son œil gauche.

- Je vois, marmonna-t-il, vous ne vous faites pas beaucoup d'illusions, n'est-ce pas ? Et vous connaissez les lois, à ce qu'il me semble... Votre thèse étant rejetée par l'instruction, il y a crime; par conséquent, vous devenez justiciable des Assises... A propos, quel est le nom de l'avocat auquel vous avez confié votre défense ?

- Je n'ai pas réclamé les services d'un avocat, et je n'ai pas l'intention de le faire.

Le Vieux prit un air étonné.

- Ah, là, ça ne colle plus !... En Belgique, Nissant, l'assistance judiciaire est obligatoire devant la Cour d'Assises. Un avocat sera désigné d'office par le bâtonnier.

- Si ma bonne foi ne suffit pas, ricana le prisonnier, l'éloquence de mon défenseur éventuel n'y changera rien.

Le Vieux, méditatif, se mordilla les lèvres. Puis, d'un ton conciliant, presque paternel :

- Ma mission consiste à vous aider, Nissant, rappela-t-il en lissant du plat de la main lesfeuillets dactylographiés étalés devant lui. Si vous le désirez, je vous enverrai un des avocats attachés à notre ambassade, ici, à Bruxelles.

- J'estime que ce n'est pas nécessaire.

Le Vieux, en se balançant sur sa chaise pour dégager sa grosse pelisse qui le dérangeait aux fesses, ronchonna :

- Ne vous emballez pas, mon ami. Je crois, quant à moi, que vous avez besoin, au contraire, d'un très bon avocat. Et je vous...

L'accusé voulut protester, mais le Vieux, levant brusquement sa main droite, s'écria, furibond :

- Inutile de bluffer, Nissant. Votre histoire de légitime défense ne tient pas debout. Et vous êtes en train de vous enfoncer jusqu'au cou dans des mensonges qui risquent de vous conduire en droite ligne à la peine de mort !...

CHAPITRE II

Le Vieux, qui avait de réels talents de comédien, laissa passer une ou deux minutes afin de tirer le maximum de son petit effet de scène. Et alors, faisant peser lourdement ses avant-bras sur la table, le buste un peu incliné, il leva la tête, dévisagea par en-dessous le prisonnier impassible.

- Votre déposition, Nissant, articula-t-il, est un tissu de mensonges. Pourquoi ne dites-vous pas la vérité ? Pourquoi tenez-vous à jouer cette sinistre farce à laquelle vous ne croyez sans doute pas vous-même ?... Faut-il vraiment que je perde mon temps à vous sauver malgré vous ? Je n'ai qu'un but : vous aider. Je suis venu tout spécialement pour cela. Jouons franc jeu. voulez-vous ? C'est dans votre intérêt, ne l'oubliez pas !...

Nissant détourna la tête, laissa tomber sur le pavement le mégot qui lui brûlait les doigts, l'écrasa à petits coups sous la semelle de sa pantoufle de feutre. Pas un trait de son visage n'avait bougé, l'éclat sombre et obstiné de ses yeux n'avait pas changé, sa pâleur ne s'était pas accrue.

A la fin, ramenant son regard vers le Vieux, il dit d'une voix très calme :

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

- Vraiment ? fit le Vieux avec une pointe de sarcasme... Je vous aurais cru plus avisé, permettez-moi de vous le dire. Et j'espère que vous allez mesurer la gravité de votre erreur, car vos mensonges vous exposent à des périls auxquels personne ne pourra vous arracher une fois que les dés seront jetés.

- Le juge d'instruction m'a mis déjà en garde, prononça Nissant, mais je persiste à croire que ma meilleure arme est la vérité.

- Sûrement ! grinça le Vieux. Malheureusement, nous sommes loin de compte. Et votre système de défense, c'est la catastrophe en ligne droite, je vous le répète. Au reste, mon collaborateur va vous fournir quelques explications à ce sujet...

Comme prévu, c'était à Coplan de jouer maintenant. Il repoussa son tabouret, se leva, alluma. une Gitane. Puis, très flegmatique, avec une familiarité un peu déplaisante, il contourna la table, s'approcha de Nissant par derrière, posa sa main sur l'épaule du prisonnier.

- Vous êtes un galant homme, Nissant. Un vrai Français. Et je vous félicite... Ce que vous tentez là, peu d'hommes le feraient... La femme qui se trouvait avec vous, le soir du crime, c'était votre maîtresse ?... Une femme mariée ?...

Nissant se retourna d'une volte nerveuse sur sa chaise, regarda Francis dans les yeux, serra les mâchoires. Mais comme il s'obstinait dans son mutisme, Coplan poursuivit :

- Vous avez commis deux erreurs. Primo : c'est d'ignorer que les policiers belges sont parmi les meilleurs du monde. Secundo : c'est de vous accrocher désespérément à une idée qui n'était pas mauvaise en soi, mais que le manque de temps rendait irréalisable... Les trois coups de feu ont été entendus par les voisins; par ces nuits d'hiver, les sons portent loin. Alertés par téléphone, les motards de la gendarmerie sont arrivés sept minutes après les détonations. Sept minutes... C'était trop court : vous avez oublié un cendrier dans la salle de bains, des traces de pas dans la cuisine. un slip noir et deux mouchoirs qui trempaient dans une cuvette, à la buanderie... Votre maîtresse comptait sans doute faire une petite lessive en vitesse, au matin, avant de s'en aller ?...

Nissant haussa les épaules, se retourna, croisa les bras et fixa d'un air indifférent un point sur le mur, devant lui.

Coplan, s'écartant du prisonnier, se mit à marcher autour de la table tout en poursuivant sa démonstration :

- Dans un des tiroirs de la salle à manger, il y avait deux serviettes roulées et placées dans des anneaux. On retrouve sur l'une de ces serviettes le même rouge à lèvres que sur les bouts de cigarette oubliés dans la salle de bains... Les traces de pas de la femme ont exactement la même fraîcheur que celles de la victime : la femme est donc arrivée chez vous le même soir que Palter. D'autre part, vous avez déclaré dans votre déposition que Palter, en voulant vous assommer, vous avait griffé dans la nuque ?

- Oui, et alors ? dit Nissant, hargneux. Tenez, en voit encore la trace de ses ongles...

Il pencha la tête de côté pour montrer deux griffes passées au mercurochrome et presque cicatrisées.

- Justement, enchaîna Coplan, l’infirmier de la prison, en soignant cette blessure bénigne, a prélevé, par ordre de la police, quelques parcelles de peau au bord de vos égratignures. Vous avez pensé à bien des choses, mais vous auriez dû, au préalable, nettoyer les ongles du mort... Avant de vous griffer, Palter a griffé quelqu’un d’autre, la meurtrière, très probablement. Mais ce n’est pas tout. Il faisait sans doute chaud, chez vous, ce soir-là ? En tout cas, Palter transpirait... On a relevé vos empreintes sur la figure du cadavre, et d’autres empreintes mêlées aux vôtres, notamment sur son front... Vous vous êtes bagarrés à trois. C'est la femme qui a tiré : la trajectoire de la troisième balle atteste que le coup venait non pas du centre de la pièce, mais d’un endroit situé près de la fenêtre. Si vous y tenez, je vous ferai la reconstitution exacte, avec un croquis à l’appui, de ce qui s'est passé...

Le prisonnier ne broncha pas.

Le Vieux se leva à son tour.

- Suffit ! dit-il, très sec. Notre devoir n’est pas de sauver les gens contre leur gré... Après tout...

Il empocha ses feuillets, boutonna sa pelisse, s’avança jusqu’à la porte qui donnait sur l’intérieur de la prison. Il frappa quelques coups contre le panneau.

- Terminé, dit-il au gardien qui apparut.

Puis, à Nissant :

- L’instruction suit son cours, et elle sera sans doute assez longue. Si jamais vous changiez d’avis, faites-le savoir au directeur de la prison. Quelqu’un de l’ambassade viendra vous voir. Je ne puis faire davantage...

L’inspecteur Timmermans offrit aimablement de reconduire les deux visiteurs français à bord de sa Buick et de les déposer au centre de la ville.

- A mon avis, dit-il pendant que la Buick démarrait, ce type-là finira par lâcher le morceau. Notez qu'il a un cran du tonnerre, c'est

indéniable. Mais il a bien dû comprendre qu'il était coincé. Comme démonstration, c'était au poil.

Le Vieux, assis à l'avant, fit remarquer avec à-propos :

- Mais lui, comme sang-froid, on ne fait pas mieux.

- Oué, nous sommes d'accord, acquiesça Timmermans. ce type est excessivement maître de ses nerfs. Mais il n'est pas bête. Il va se rendre compte que son histoire sent le roussi, ça je vous le garantis.

- Je l'espère pour lui, soupira le Vieux. De toute manière, je m'en lave les mains.

A deux reprises, la voiture dérapa sur les rails recouverts de verglas. Le Belge dut ralentir.

- Quel sale temps, grogna-t-il.

Le Vieux et Coplan débarquèrent devant la Bourse, remercièrent le policier belge et s'en allèrent vers la Grand-Place.

- Nous avons une demi-heure d'avance, dit le Vieux.

- Ah, un rendez-vous ? fit Coplan. Première nouvelle.

- Oui, et n'oubliez pas que je m'appelle Letellier, que je suis un collègue et que je suis simplement chargé d'une liaison occasionnelle.

- Entendu.

- Que pensez-vous de Nissant ?

— Beaucoup de mal... Sa photo me laissait plutôt perplexe; mais maintenant que je l'ai vu en chair et en os, je prends les paris à dix contre un. C'est un gars du métier... A tout le moins, un truand de haut vol.

- Sur quoi basez-vous ce jugement ?

- Toute règle a ses exceptions, je le sais... Néanmoins, je n'ai jamais rencontré jusqu'à ce jour un honnête homme qui fût capable de garder à ce point le contrôle de ses réflexes. Ce Nissant est un individu puissamment entraîné, retenez ce que je vous dis...

- Je suis de votre avis. Mais quel jeu joue-t-il ?

- Je me le demande.

- Vous croyez qu'il parlera ?

- Comment voulez-vous que je le sache ?

Au coin de la rue au Beurre, ils entrèrent dans le café qui faisait l'angle de la rue et de la place. Coplan arborait un léger sourire. Cet endroit lui rappelait des souvenirs qui n'étaient pas désagréables (Voir « Services ennemis »).

Ils s'attablèrent tout au fond de la salle. Le Vieux commanda un verre de bière, Francis un Cinzano.

- Avouez que c'est cocasse, murmura le Vieux tout en commençant à bourrer sa pipe, voilà des années que je désigne ce café par un chiffre : 712, et voilà des années que j'y organise des contacts..., or c'est la première fois que j'y mets les pieds. C'est bougrement sympathique d'ailleurs, vous ne trouvez pas ?

Il promena son regard autour de la salle. Décorée dans le style des anciennes tavernes flamandes, plongée dans une pénombre chaude, la grande pièce au plafond bas était à la fois pittoresque et accueillante.

La serveuse apporta les consommations puis s'éloigna.

- Vous m'aviez promis des nouvelles, dit Coplan.

- Oui, je ne l'oublie pas...

Pendant un quart d'heure encore, le Vieux continua à fumer en silence, plongé dans un abîme de pensées. A cinq heures moins dix, un grand gars d'une trentaine d'années, en pardessus de tweed gris clair, tête nue, s'approcha en souriant, tendit la main à Coplan :

- Enchanté de vous revoir, Carpin, dit-il en prenant place à la table.

- Salut, François. Toujours en pleine forme, à ce que je vois ?... Un de nos amis, Letellier...

Le Belge tendit la main au Vieux. A cet instant, un autre type en pardessus gris s'amena. Il était à peu près du même âge que le premier, mais plus petit.

- Salut, Georges, dit Coplan. Un copain à moi, Letellier.

Le Vieux, avec sa bouffarde dans la main gauche, affichait un petit sourire un peu niais. Il avait l'air terriblement inoffensif ainsi, avec ses lourdes épaules fatiguées, ses yeux rêveurs, son visage épais, vaguement endormi. Les deux agents bruxellois du S.R. français auraient sûrement sauté en l'air de saisissement si Coplan leur avait révélé qu'ils avaient devant eux le grand patron de Paris,

l'homme auquel ils obéissaient aveuglément et qui avait sur eux droit de vie et de mort.

Coplan appela la serveuse. Un peu plus tard, les deux Belges ayant reçu les filtres qu'ils avaient commandés, Francis entama la conversation :

- Notre ami Letellier arrive de Paris... Mission de liaison.

Le Vieux s'accouda à la table.

- Vous, Georges, demanda-t-il au plus petit des deux Belges, quoi de neuf ?

- Pas grand-chose... J'ai passé ces trois derniers jours à traîner autour de la maison de Nissant... On ne le connaît pour ainsi dire pas dans le patelin. Sa villa est gardée par deux flics en permanence... Vous verrez le croquis que j'ai dessiné. Ce Nissant passe trois semaines sur quatre en voyage. Comme agent technique de la SODEXAF, il est chargé de la liaison entre les chantiers africains de la société et le siège de la firme, ici à Bruxelles. Son point d'attache, au Congo, est Léopoldville. Il voyage toujours en avion... Le voisinage, zéro. Pas de relations directes. Une bonne femme du village entretient la maison de temps en temps, et c'est le boulanger du village qui la prévient... De l'avis unanime des propriétaires voisins, Nissant est un homme froid et réservé. Une seule personne a réussi à franchir l'espèce de barrage qu'il a dressé autour de sa vie privée : une timbrée qui ne vit que pour les chats et les chiens. Elle soigne le chien de Nissant, un berger allemand qui garde la villa. Elle a d'ailleurs recueilli ce cabot chez elle.

- Comment est-elle, cette femme ? s'enquit le Vieux.

- Regardez... Je l'ai photographiée... Difficile de lui donner un âge, comme vous le voyez. Trente-cinq, quarante-cinq ?... Elle est toujours habillée d'une façon extravagante, elle ne s'occupe que des bêtes et elle parle d'un grand château où elle vivait quand elle était petite et où il y avait quinze chiens...

La photo - un instantané agrandi au format 18 x 24 - était assez floue.

- J'ai pris ça à la sauvette, s'excusa Georges.

- Je vois le genre, dit le Vieux.

Il passa le cliché à Coplan. La folle, vêtue d'un imperméable noir, coiffée d'un turban noir dont une extrémité lui retombait sur l'épaule, avait un visage long et osseux, aux arêtes d'une dureté presque hommasse, des yeux très enfoncés dans les orbites, des sourcils complètement rasés, des lèvres minces, informes.

- Elle n'a pas entendu les coups de feu, reprit Georges. Elle était partie à la recherche d'un de ses chats qui vagabondait dans la campagne... Pour elle, Nissant est un type merveilleux. Elle prétend que c'est un prince authentique et qu'il remontera un jour sur le trône de son pays, mais elle a oublié le nom de ce pays... Elle a aussi regardé les lignes de ma main, et elle m'a dit que mes ancêtres avaient servi à la cour du duc de Bourgogne !... Enfin, elle débloque à jet continu, mais les gens de l'endroit l'aiment bien et sont gentils avec elle.

Le Vieux empocha la photo, le croquis et le rapport du petit Bruxellois. Il se tourna alors vers l'autre agent. Celui-ci annonça :

- J'ai fait toutes les vérifications qui m'ont été demandées, mais je n'ai rien trouvé de louche au sujet de cet individu... Ou bien il cachait admirablement son jeu, ou bien c'est un honnête homme et nous nous sommes emballés pour rien. A la Société d'Expansion Africaine, on le considère comme un agent technique de toute confiance; il remplit ses fonctions avec compétence et loyauté. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il jouit d'une autonomie presque totale : il organise ses voyages à sa guise, il inspecte tel ou tel chantier selon son propre programme, ses notes de frais sont normales. Le propriétaire de sa villa ne le connaît même pas, c'est une agence qui s'occupe des loyers et des réparations éventuelles. Nissant est un locataire ponctuel, raisonnable et compréhensif. A Knokke, j'ai retrouvé la trace de son séjour en août dernier; il était au « Majestic» et le Suisse Palter s'y trouvait également à la même époque. Par conséquent, cette histoire-là n'est pas du bidon. Voici mon rapport détaillé...

Il poussa vers le Vieux quelques feuillets papier pelure pliés en huit. Le Vieux les fit disparaître dans sa poche.

François - qui était le chef de l'équipe bruxelloise - dévisagea Coplan et lui demanda :

- Pourquoi considérez-vous ce Nissant comme un suspect ?

- C'est la question que j'ai posée à Paris, répondit tranquillement Francis en se tournant vers le Vieux.

Le Vieux, toujours avare sur le chapitre des explications, murmura simplement :

- Nous avons une fiche à son nom, au répertoire spécial du service. C'est tout ce que je sais à ce sujet... Mais voici quelques informations nouvelles qui nous sont parvenues depuis que la police belge nous a alertés... Eric Palter a travaillé pendant près de dix ans aux usines Merlikon de Zürich, les gros fabricants de mitrailleuses. Il a été remercié à la suite de certaines irrégularités à propos desquelles les initiés font preuve d'une discrétion surprenante. Néanmoins, nos collègues suisses et nos amis de Dakar ont retrouvé des indices qui démontrent que Palter contrôlait une chaîne importante allant du Caire à Brazzaville : fusils, revolvers, grenades, mitrailleuses... D'autre part, Palter faisait au moins quatre séjours par an à Nice, et nous savons qu'il y rencontrait un richissime traitant de la région de Bamako, un nommé Mwamu Donga...

Le petit Georges questionna à mi-voix :

- C'est quoi, un traitant ?

- Un commerçant noir qui sillonne la brousse et achète en gros les récoltes de café, de cacao, de fruits et de coton pour les revendre en bloc aux firmes européennes...

Georges opina et dit :

- Oui, je vois le rapport. Ce négociant noir en profite pour trafiquer sur les armes clandestines ?

- Très probablement, acquiesça le Vieux. Et ceci nous permet d'imaginer une première vision de l'affaire Nissant : Palter, Donga, Nissant, fournisseurs d'armes aux agitateurs nationalistes de l'Afrique Noire.

Il y eut un silence. Coplan dégustait à petites gorgées son Cinzano.

- Vous comprenez, reprit soudain le Vieux, la combine, si elle se présente comme je viens de le dire, ne manque pas d'habileté. Nissant est domicilié en Belgique, Palter en Suisse : de cette façon, ils disposent tous les deux d'une excellente position de repli et ils

sont d'autant plus à l'aise pour travailler les milieux interlopes des colonies françaises de l'Afrique.

François, pensif, tripotait son nœud de cravate, un nœud papillon à pois noirs et blancs.

- Paris vous a remis de nouvelles instructions pour nous ? demanda-t-il au Vieux.

- Oui... Vous, François, vous partez pour Berne. Je vous donnerai le contact avec nos amis de là-bas et vous prendrez la direction des enquêtes sur Palter... Vous, Georges, vous demeurez en permanence à la disposition de notre ami Carpin. Vous vous arrangerez ensemble pour établir le roulement de vos rencontres. Les rapports sont à transmettre par l'intermédiaire de Carpin...

- D'accord, dit le petit Bruxellois en clignant de l'œil en direction de Coplan, alias Carpin.

- C'est tout en ce qui vous concerne, dit alors le Vieux à Coplan et à Georges. Vous pouvez nous laisser, je vais régler la question de Berne avec François... Vous, Carpin, je vous retrouve à dix heures, ce soir, au bar du Plaza. Liquidez votre chambre au Métropole.

- Bien, acquiesça Francis.

Ce même soir, vers dix heures moins le quart, Coplan retrouvait le Vieux au bar du Plaza.

- J'ai mûrement réfléchi, commença le Vieux qui paraissait las et soucieux. Malgré la fragilité des indices que nous possédons, j'ai décidé de marcher à fond.

Il dévisagea Coplan et, contre toute attente, lui demanda sur un ton un peu amer :

- Si vous étiez une grosse légume du Département, est-ce que vous m'approuveriez, vous ?...

- Sans restriction, dit Francis, catégorique. Même si toute l'affaire tombe à plat, votre décision est légitime. Nous savons - et tout le monde le sait - que la pourriture gagne du terrain dans nos colonies de l'Afrique Noire. Trafics d'armes, trafics de diamants, agitation antifrançaise, infiltrations politiques, ça grouille de salopards. Si nous

avons la moindre chance d'écrabouiller un nid de vermine, nous n'aurons pas perdu notre temps. Et le Service n'aura pas perdu son argent !...

- Vous me rassurez, soupira le Vieux. De toute manière, j'avais dressé mon plan de bataille; mais j'avais des scrupules de conscience. Car je ne vous ai pas encore tout dit : ce négociant noir, ce Mwamu Donga, je tiens de source sûre qu'il recrute des Africains pour les centres politico-syndicalistes.

- Ah ?...

- Trois filières ont été détectées. La première aboutit à un Cercle d'Études installé en Seine-et-Marne; de jeunes Africains y passent dix-huit mois et y reçoivent une formation intellectuelle selon les principes classiques de la révolution prolétarienne. Ensuite, ils sont renvoyés dans leur patelin et ils y font de la propagande anticolonialiste, sous la surveillance d'un inspecteur itinérant du Parti... La deuxième filière aboutit à Billancourt. Là, nos jeunes nègres travaillent en usine et sont en quelque sorte une réplique communiste des prêtres-ouvriers : ils apprennent, sur le tas, la technique des meneurs. La troisième filière nous conduit à Varsovie, à l'I.E.R. (Institut d'Éducation Révolutionnaire). Mais vous imaginez le chahut que je risque de déclencher dans les Commissions ministérielles si je fais état de ces renseignements dans mon rapport !... Je suis donc forcé de prendre ça sur moi, à mes risques et périls.

- La cuisine, ça vous regarde... Parlons plutôt de notre suspect. A votre avis, quelles sont les chances de Nissant s'il s'obstine dans la position absurde qu'il a adoptée ?

- Sa position n'est pas absurde, rectifia le Vieux. Elle est très forte, vous pouvez me croire... De deux choses l'une : ou bien il passe en correctionnelle et le tribunal doit s'en tenir à l'homicide par imprudence. Ou bien il passe en Cour d'Assises, et il a un atout majeur : la reconnaissance de dette signée par le Suisse Palter. Les jurés seront ébranlés par cette vérité indiscutable : on ne tue pas un homme auquel on a prêté une somme de 400.000 francs belges, c'est-à-dire près de trois millions de francs français !...

- Évidemment, c'est un argument de poids, reconnut Coplan. Mais, soit dit en passant, ceci confirmerait plutôt mes soupçons au

sujet de Nissant. La reconnaissance de dette, c’est la formule classique du chantage à l’intérieur d’un réseau : on tient les gars par des pièces établies à l’avance, des documents qui permettent de couler un type qui rue dans les brancards. C’est pareil en politique, du reste. Les uns sont liés par un serment de fidélité, les autres par des aveux anticipés.

- J’y ai songé, enchaîna le Vieux. Mais cela ne sera jamais évoqué devant un tribunal, heureusement pour notre homme.

- A votre place, je me contenterais d’une seule explication au sujet de Nissant... Il est classé comme suspect, et il est au service d’une firme ayant une succursale à Brazza. C’est bien suffisant pour qu’on s’intéresse à ses agissements.

- Vraiment, vous me réconfortez, dit le Vieux qui daigna enfin sourire de son air de paysan madré. Nos vues coïncident à cent pour cent... Et maintenant, passons aux choses pratiques. Vous avez une chambre, ici même, au nom de Jean Carpin, fonctionnaire au ministère. Je vous remettrai tout à l’heure le dossier tel que je l’ai mis au point avant de venir vous rejoindre. Le curriculum de Lucien Nissant est à peu près complet : né à Bordeaux en mai 1914; excellentes études, mais échoue au concours de l’X. Passe à l’architecture, obtient son diplôme, installe un cabinet à Casablanca. Conduite exemplaire comme Résistant... Ses amitiés pro-communistes datent de cette époque : l’époque de la grande fraternisation américano-soviétique !... En 1947, il entre à la Société d’Expansion Africaine et il s’établit en Belgique. C’est tout... Pour Eric Palter, j’attends le complément. Pour Mwamu Donga, il y a des trous : j’attends également un complément... Est-ce que vous m’écoutez ?

- Oui, bien sûr.

- On ne le dirait pas. Vous avez l’air de rêver à Dieu sait quoi !...

- Si Nissant se décide, questionna soudain Coplan, comment prévoyez-vous la manœuvre ?

- J’ai pensé à cela aussi. Je viens de revoir le directeur de la prison et je lui ai remis des pouvoirs à votre nom, c’est-à-dire au nom de Carpin. Il vous avisera ici, à l’hôtel. Délai limite : une semaine. Après, nous verrons.

Coplan hocha la tête en signe d’assentiment.

Environ une heure plus tard, lorsque le Vieux s’en alla dans la nuit froide, Francis monta directement à sa chambre et s’allongea tout habillé sur son lit. Une Gitane au bec, un cendrier à portée de la main, il s’abandonna enfin aux pensées qui l’obsédaient depuis plusieurs heures... La prison de Forest, le couloir glacial, le silence funèbre, les lourdes serrures qui se referment sur Nissant...

Quelles pouvaient être, en ce moment, les hantises du prisonnier ? C’était un homme courageux, sans aucune doute. Et d’une intelligence exceptionnelle.

« Ma démonstration a dû l’influencer, se dit Coplan. Il sait maintenant que la police a pu rétablir, à peu de chose près, la vérité des faits. Mais a-t-il la certitude de pouvoir « couvrir » jusqu’au bout la femme qu’il tente de disculper ? A-t-il certains motifs de croire que l’anonymat de ce personnage ne sera jamais percé à jour par les enquêteurs ?... Pourquoi ne veut-il pas livrer la coupable ?... Car c'est la femme qui a tué Palier. Comment espère-t-il s’en tirer ?... »

Arrivé à ce point de ses réflexions, Coplan se redressa, jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet.

- Minuit moins dix, soliloqua-t-il, hésitant.

Puis, subitement résolu, il sauta à bas du lit, enfila son manteau, éteignit la lumière, ferma la porte et descendit les deux étages.

Dehors, il faisait un froid de loup. Sûrement dix-huit degrés sous zéro. Le boulevard était désert, les néons éclatants vibraient dans l’air glacé, les trams qui passaient étaient vides...

Le Volkswagen noire, remisée dans un garage voisin, fit preuve d’une remarquable docilité. Elle partit presque du premier coup. Dix minutes plus tard, Coplan passait en trombe sous l’arc de triomphe du Cinquantenaire. Filant tout droit le long d’une interminable avenue plantée d’arbres, il dépassa un immense parc où des étangs gelés miroitaient sous la lune. Il arriva bientôt à la lisière d’une forêt.

Tervueren, promenade favorite des Bruxellois, à une quinzaine de kilomètres de la ville, avec ses jardins, son château, ses allées majestueuses et ses pièces d’eau remplies de neige, évoquait en cette nuit d’hiver un décor étrangement pareil à celui d’une ancienne résidence impériale des environs de Leningrad.

Bifurquant vers la gauche, la Volkswagen s’engagea sur une route secondaire, effroyablement mauvaise. A petite allure, dérapant, patinant, Francis parvint quand même à atteindre le champ de courses de Wesembeek.

Là, il dut s’arrêter pour s’orienter d’après le croquis dessiné par le petit Georges. Dans ce bled de banlieue, ce n’était pas tellement facile de s’y retrouver...

Finalement, Coplan gara la voiture dans un chemin de terre, contre un hangar. A pied, il se dirigea vers la chaussée. Deux petites lumières rouges, celles d’un passage à niveau du chemin de fer électrique, le guidaient. Il n’y avait pas une âme sur la route, pas une seule maisonnette éclairée, pas une bagnole circulant sur la chaussée. Au ras des campagnes brabançonnes, le vent aigre soufflait.

Coplan rentra les épaules, remonta plus haut encore son col relevé, se protégea tant bien que mal contre les piqûres douloureuses du froid qui lui marbrait les joues.

Cette promenade nocturne n’avait rien de bien drôle. De plus, l’endroit était sinistre : un vrai coupe-gorge.

Dans la clarté lunaire, les petits arbres nus et transis d’une avenue se silhouettèrent, pareils à des piquets tordus alignés dans la neige craquante. C’était là, sauf erreur : la villa de Nissant, petite, avec un toit fortement incliné, était la septième de la rangée.

Par un détour derrière cette avenue solitaire, Francis mit le cap sur une allée parallèle, située en retrait de la chaussée.

Traversant un terrain où ses pas s’enfonçaient dans quarante centimètres de neige, il déboucha brusquement devant une bicoque à toit plat, précédée d’un jardinet. C’était la seule habitation où il y avait une fenêtre éclairée...

Un chien se mit à aboyer, puis un autre, puis un troisième dans une villa voisine.

A l’instant précis où Coplan posait la main sur le portillon de bois du jardinet d’entrée, la porte de la villa s’ouvrait. Une silhouette bizarre se découpa dans le rectangle faiblement éclairé. Coplan devina que c’était elle : la toquée. Toute de noir vêtue, un turban noir sur la tête et le visage blême serré dans une espèce de coiffe de

religieuse, la femme était flanquée de deux grands chiens qui se secouaient au bout de leur laisse mais qu'elle maintenait avec fermeté tout en leur grommelant des ordres et des mots d'apaisement. Elle était grande, puissamment charpentée, et sa voix était gutturale.

- Eh bien, entrez ! dit-elle d'un ton impatient. Vous avez peur des chiens ?... Entrez, n'ayez crainte. Je leur ai dit que c'était le duc de Roselange qui nous rendait visite ce soir...

Coplan referma le portillon et s'avança. Une pensée saugrenue lui vint à l'esprit, un proverbe oriental dont l'origine se perdait dans la nuit des temps : « Les fous sont assis sur les genoux des dieux. »

- Bonsoir, madame, dit-il en s'arrêtant à quelques centimètres du petit perron de trois marches. Excusez-moi de vous déranger à cette heure... euh... tardive. Je n'avais...

- Mais, voyons, mon cher duc, coupa-t-elle, vous ne me dérangez pas, bien au contraire !...

Tout en serrant de plus près encore ses deux grands chiens, elle esquissa une révérence grotesque et prononça avec emphase :

- La marquise de Villemont vous salue avec joie, mon cher !...

Elle recula, traîna les chiens dans le vestibule.

- Passez au salon, mon cher duc, dit-elle en désignant une porte entrouverte.

Coplan entra dans une pièce où régnait un désordre et une saleté formidables. Les meubles, tous de style ancien, étaient délabrés; les fauteuils avaient la pelade, le tapis montrait sa corde, il y avait des poils de chien et de chat partout. Un véritable taudis.

- Asseyez-vous, mon cher duc...

Il prit le risque de s'asseoir prudemment sur le bord du canapé dont le velours rouge était plein de taches plus que douteuses.

Elle lâcha les deux chiens, referma la porte. Les deux clebs bondirent vers Coplan et, le poil hérissé, le reniflèrent avec méfiance. Puis, sans raison, une des deux bêtes se mit à balancer joyeusement la queue en poussant de brefs petits jappements de plaisir.

- C'est le chien de Lucien Nissant, celui-là ? questionna promptement Francis.

- Oui.

- Extraordinaire ! Il sent que j'ai passé deux heures avec son maître... C'est d'ailleurs lui qui m'envoie, il est temps que je vous le dise.

- Vous êtes de la police ?

- Pas du tout !

- Alors ?

Ce fut bref, extrêmement bref, à peine un centième de seconde... Mais Coplan avait vu. Dans les yeux enfoncés de la femme, un éclair de lucidité, d'angoisse, d'espoir avide et de passion avait percé sous le voile égaré des prunelles bleu sombre.

Retournant subtilement la question qu'on venait de lui poser, Francis articula en se levant :

- Où en sommes-nous ? Il s'agit de jouer serré si on veut le sauver...

Mais la folle avait repris son air dément :

- Mon cher duc, me ferez-vous l'honneur de déguster une petite liqueur ? minauda-t-elle.

- Volontiers.

Prenant un air tragique et mystérieux, la femme se pencha en avant et murmura :

- C'est ma dernière bouteille... Un élixir !... Le comte de Chabord n'a pu sauver que huit flacons de ce divin breuvage... Mais, chut !... Les murs ont des oreilles...

Elle se redressa, se dirigea vers la porte, dit en se retournant :

- Une seconde, je descends à la cave...

Elle disparut.

Coplan tendit l'oreille, regarda les deux chiens qui le fixaient.

Très doucement, Francis se déplaça, ouvrit la porte, passa dans l'entrebâillement, referma. Au bout d'un hall de deux mètres, l'entrée de la cave était ouverte. Sur la pointe des pieds, Coplan s'avança rapidement, s'engagea dans l'escalier aux marches de béton.

Au bas de l'escalier, assise sur une caisse, la folle manipulait avec énervement un Lüger. Elle leva brusquement la tête, et ses yeux froids rencontrèrent ceux de Coplan.

- Ne bougez pas, articula-t-elle en braquant l'arme sur lui. Qui êtes-vous ? Comment avez-vous pu rencontrer Lucien ?... Gorka ne se trompe jamais : il a flairé l'odeur de son maître sur vous. Alors ?...

- Alors, quoi ? grommela Coplan, flegmatique.

- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

- Je suis arrivé de Paris dès que l'arrestation de Nissant nous a été signalée. Je fais partie du Deuxième Bureau et c'est ce qui m'a permis de contacter Lucien dans sa cellule. Tout va mal dans cette affaire, il faut que nous prenions des dispositions...

La folle se leva et prononça d'une voix sifflante :

- Attention... Encore un pas vers moi et je vous vide un chargeur dans les tripes... Vous avez un drôle de toupet, mais c'est loupé. Toutes nos dispositions sont prises, figurez-vous. Retournez-vous...

Il obtempéra.

Avec adresse, elle le tâta pour vérifier s'il était armé ou non. Il ne l'était pas.

- Montez, commanda-t-elle. Et prenez garde à vos réflexes...

- Non, dit-il froidement.

Et il se retourna pour lui faire face.

CHAPITRE III

Pendant une ou deux minutes - plus longues que des siècles - Coplan et la femme s'affrontèrent, dans un silence mortel.

Une ampoule sans abat-jour pendait du plafond et jetait sur le visage de la soi-disant folle une clarté dure et crue. Avec ses sourcils rasés, sa face blême et son expression figée, elle faisait penser à un clown tragique.

Allait-elle tirer ?...

Sa forte main aux ongles sales étreignait le Lüger avec une vigueur un peu nerveuse et, semblait-il, un peu maladroite. Dans sa main gauche elle tenait un cône de métal massif : un dispositif silencieux qu'elle avait essayé d'adapter en vitesse au canon de l'arme.

Coplan prononça d'une voix nette, mesurée, en détachant chaque syllabe :

- Réfléchissez à ce que vous allez faire, Ilka Wilstein... Quoi que vous décidiez, vous êtes prise au piège. Mes collègues savent que je suis ici... Si vous me liquidez, vous êtes perdue.

Les larges narines de la femme palpitaient. Coplan reprit :

- Prenez mon portefeuille. Vous y trouverez votre photo. C'est un cliché qui se trouve aux archives du Deuxième Bureau, à Paris...

Elle ne bougea pas, ne remua pas les lèvres. Coplan, d'une voix plus sourde, ricana :

- Vous ne voulez donc pas comprendre pourquoi je suis venu ici ? Pourquoi je suis venu seul, en pleine nuit, en assumant tous les risques d'une telle expédition ?

- J'attends vos explications.

- Je suis en train de vous les donner... J'ai aussi un message personnel à vous remettre de la part de Nissant.

- Donnez.

Il prit son portefeuille dans la poche intérieure de son manteau, en retira la photo prise par le petit Georges et plusieurs feuillets pliés.

- Ce n'est pas vous, par hasard ? persifla-t-il en montrant la photo et en avançant d'un pas.

Elle esquissa un mouvement de recul, déposa le cône de métal sur la caisse, tendit la main gauche. Coplan lui remit en même temps la photo, les papiers et le portefeuille, le tout sans aucun ordre. Et la femme tomba dans le panneau : elle étendit davantage son bras gauche, tout en s'aidant de son poing droit pour empêcher le portefeuille de tomber sur le sol.

Plus prompt que la foudre, Coplan, dans une détente prodigieuse de ses nerfs et de ses muscles, bondit. Ses dix doigts, comme des grappins d'acier, bloquèrent net le poing droit de la femme.

- Espèce de gourde, gronda-t-il entre ses dents serrées.

Et, avec une violence implacable, il balança son genou gauche dans le creux de l'estomac de la femme. Le souffle tranché comme par un coup de faux, elle ouvrit la bouche, se plia en deux.

Coplan saisit, le Lüger. Puis, dans le même mouvement de torsion de son buste athlétique, il rabattit son bras gauche. Le tranchant de sa main cogna sec dans la nuque de la femme.

- Prends toujours ça... râla-t-il encore, tandis qu'elle s'étalait de tout son long, la face contre le sol.

Il respira à fond pour reprendre haleine. Ensuite, se penchant sur sa victime, il la retourna sans aucun ménagement. Elle avait sur sa grande bouche informe un rictus de douleur, ses prunelles étaient voilées. Mais elle n'était pourtant pas dans les pommes...

- Nous voilà bien avancés, hein ? bougonna-t-il sur un ton reproche.

Elle n'eut pas de réaction. Sans doute naviguait-elle entre un reste de lucidité et les vapeurs noires du coma ?... Il lui arracha son turban et sa coiffe. Elle avait des cheveux roux, taillés courts, avec des tas de petites mèches raides comme des baguettes rognées au canif.

Avisant un robinet de déviation sous lequel il y avait un baquet rempli d'eau, il mouilla copieusement le turban noir et le plaqua tout net sur le visage pétrifié de la femme.

- A votre service, marquise, jeta-t-il, furibond.

Au contact de la compresse glacée, elle frissonna des pieds à la tête.

- Allez, remettez-vous ! commanda-t-il, impérieux. Un peu de tenue, que diable. Entre gens du monde...

D'un bond souple, il l'enjamba, monta les escaliers, ferma la porte, revint vers la femme. Là-haut, dans le salon, les chiens grattaient la porte avec impatience.

D'une main vigoureuse, Coplan aida la fausse folle à se redresser.

- Là... sur la caisse, dit-il. Et soyez sage...

Elle dut faire un effort pour s'asseoir sur la caisse. Et il eut un peu pitié d'elle car il savait qu'il avait frappé beaucoup trop fort. Un coup dans la nuque et un genou dans le buffet, ça va loin.

- Ouvrez bien vos grandes oreilles, Ilka Wilstein. Nous avons à causer tous les deux, et je n'ai pas l'intention de rester dans cette

cave jusqu'au petit matin... Est-ce que la villa de Lucien est toujours gardée ?

- Non... Des inspecteurs et des commissaires sont venus faire une dernière perquisition en fin d'après-midi. Ils ont placé les scellés et ils sont tous repartis.

- Qui a tué Eric Palter ?

- Je n'en sais rien... Mais si vous avez vu Lucien, il a dû vous le dire.

- Idiote ! jura-t-il, excédé. Vous ne comprenez donc rien à rien ?... J'ai vu Lucien à la prison, mais je n'étais pas seul. Je me trouvais avec des collègues, dans l'exercice de mes fonctions... Vous vous imaginez que j'ai pu bavarder en tête à tête avec Nissant ?

- Je ne sais rien.

- Ah, vous ne savez rien ?... Et vous croyez que ça va se passer comme ça ?... Donga a bien raison de se méfier de ses « relations d'affaires ».

Le nom de Donga suscita un bref tressaillement des lèvres de la femme, mais ce fut tout.

Coplan fit un pas en avant. Le canon du Lüger ne fut plus qu'à trente centimètres de la poitrine de la pseudo-folle.

- Parle, Ilka, articula-t-il. On m'a donné l'ordre de te faire parler et tu parleras.

- Je ne sais rien.

- Attention ! Nous travaillons pour le même patron, tu l'as deviné, non ? Mais si tu n'y mets pas un peu de bonne volonté, camarade ou pas camarade, je te fais dégueuler de force les renseignements que je suis venu chercher... Au-dessus de Nissant, au-dessus de toi, au-dessus de moi-même et de Mwamu Donga, il y a les chefs qui commandent. La loi est la même pour tous. Alors ? Ton boulot, c'est quoi ?

- Je transmets les lettres, c'est tout.

- Hé, pas de blagues, ma vieille. Comme Nissant est en voyage trois semaines sur quatre, il lui faut une permanence, c'est la logique même... Ton personnage de folle, ce n'est pas mal non plus. Dans un bled de banlieue, la seule façon de passer inaperçue, c'est encore de se faire remarquer d'une façon outrancière. Tout ça, je l'ai

compris avant de venir. Mais je veux des précisions, car c'est le seul moyen de sortir Nissant du guêpier où il s'est fourré...

Guidé par son intuition, Francis pesait chacun de ses mots. Il se savait en équilibre sur un fil plus fragile et plus ténu qu'un fil de soie, mais il sentait où étaient les limites de ce qu'il pouvait inventer, reconstituer, sans crever le «mur de la vraisemblance»...

A présent, Ilka le fixait avec une intensité proche de la fascination.

Coplan murmura :

- Vas-y, je t'écoute... Tu transmettais les lettres en code, parfait. Mais à qui ?

- Il y avait chaque fois l'indication, en code également, du destinataire. Nissant ne transportait jamais lui-même les messages.

- Ces adresses ?

- Je n'ai jamais rien noté, Nissant me l'interdisait.

- Et la femme qui a tiré sur Eric ? Son nom ? Son signalement ?

- Je ne suis pas au courant, je n'étais pas présente.

- Déshabille-toi !...

- Comment ?... Vous ne me...

De la main gauche, il empoigna le col montant de la robe noire qu'elle portait. Et, d'une secousse brutale, il arracha le haut du vêtement.

- Allez ! Plus vite ! éructa-t-il, inexorable.

Il continua à arracher la robe, faisant sauter les boutons, déchirant les boutonnières. Il se demandait vaguement si cette fausse folle n'était pas aussi, par hasard, une fausse femme. Un homme ? Pourquoi pas ?... Ça c'était vu plus d'une fois dans les milieux spécialisés.

- Vas-tu m'aider, oui ou non ? gronda-t-il.

Il la gifla avec une telle violence qu'elle tomba en bas de la caisse.

Tremblante, elle se mit à ôter ce qui lui restait de sa robe. Là-dessous, elle portait une combinaison de style 1900 et une culotte de grand-mère.

- Continue !...

Elle obtempéra. Elle avait de la peine à avaler sa salive. De toute évidence, le choc psychologique la touchait salement. C'était ce que Francis voulait. Cette grande bringue, endormie par sept années de petit boulot tranquille à l'ombre de Nissant, n'avait plus les nerfs bien trempés. C'est la rançon des «missions fixes» qui s'éternisent...

En tout état de cause, Ilka Wilstein n'était pas un homme. Elle n'avait pas de poitrine, et elle était bâtie sans grâce, sans le moindre soupçon de féminité.

- Tu es la maîtresse de Nissant ? questionna Coplan.

- Au début, oui. Mais c'est de l'histoire ancienne.

- Peu importe... Que tu l'aimes encore ou que tu le détestes, ça m'est égal. Mais si tu veux nous aider à le sauver, je crois que tu le peux.

A cause de la chaudière du chauffage central, la cave n'était pas glaciale. Il y régnait néanmoins une humidité d'hiver qui enveloppa très vite la nudité de la femme et la fit grelotter. Maintenant, elle n'était plus très fière.

- Alors ? s'enquit Francis d'un ton où perçaient le mépris ou la pitié. Nous allons continuer longtemps ce mauvais numéro de cirque ?... Je peux disposer d'une avance de quarante-huit heures au maximum sur l'enquête officielle dont je m'occupe avec mes collègues. Ce répit me suffira pour brouiller les pistes, à condition que tu m'indiques le nom de la femme et celui des principaux correspondants de votre réseau... Et si tu refuses de comprendre, demain, à l'aube, je reviendrai avec mes collègues et nous retrouverons ton cadavre... La folle de Wesembeek, étranglée, nue, dans la cave de sa villa. Et par un ami de la maison, vu que les chiens n'ont pas défendu leur maîtresse... Je te donne soixante secondes...

Il regarda sa montre-bracelet. Puis, lentement, il mit le Lüger dans la poche de son manteau.

- Yvonne Bergillon, lâcha-t-elle dans un souffle. C'est elle qui a tiré... Eric et Lucien ont eu une discussion très vive au sujet d'Yvonne. Eric a été pris d'une colère froide et il a sorti son automatique pour abattre Yvonne. Lucien a réussi à le désarmer après une bagarre assez dure. C'est alors qu'Yvonne a tiré : Eric

s’était jeté sur elle pour lui tordre le cou, mais elle avait eu le temps de ramasser l’automatique...

- Pourquoi, cette bagarre ?

- Eric avait des soupçons... Il était d’une jalousie féroce et il était venu tout exprès avec Yvonne pour demander des explications à Lucien... Lucien a voulu mater Eric une fois pour toutes; il lui a avoué brutalement qu’il couchait avec Yvonne et que personne ne pourrait l’en empêcher...

- Je vois, laissa tomber Coplan. Des conneries, quoi ! Et c’est comme ça qu’on flanque tout en l'air... Tu imagines le tableau, si la P.J. et le Deuxième Bureau remontent la filière à partir d’Eric et des autres ?...

- Je n’y suis pour rien. Et d’ailleurs, j’avais mis Lucien en garde : à force de vouloir coucher avec toutes les filles qui lui tapaient dans l’œil, ça devait finir mal un jour ou l’autre.

- Tu as d’autres adresses à me donner ?

- Non... Après dix jours, c’est périmé. Le roulement avait été organisé sur cette base par Lucien.

Dissimulant sa déception, Coplan maugréa :

- Je vais essayer d’expédier cette Yvonne sur une voie de garage. Il faut qu’elle disparaisse, et que sa trace soit effacée à tout jamais.

- Là aussi, j’avais mis Lucien en garde : cette femme est dangereuse. Elle se prend pour Mata-Hari ! Mais elle manque de flair, d’envergure et de prudence. Eric a eu tort de l’introduire dans le circuit.

- Je vais la dresser, fais-moi confiance !...

Coplan avait la sensation très nette de fouler un sol moins dangereux. Cette histoire de rivalité amoureuse devait être une épine dans la chair vive de la fausse folle. (C’est un jeu qui ne varie pas beaucoup en ce qui concerne les femmes...)

- Rhabille-toi, commanda-t-il. Où habite-t-elle, cette Yvonne ?

- A Charleroi, 127, rue de l’industrie, au troisième étage.

- Son signalement ? Comme ça, à vue de nez...

- C’est une brune, plutôt petite, jolie, dans les vingt-cinq ans. Des yeux couleur noisette, des cheveux courts et bouclés. Une fausse

maigre, assez aguicheuse. Une bouche candide, bien dessinée, un peu vicieuse... Le genre qui accroche les hommes, vous voyez ce que je veux dire ?... Je vais me chercher une autre robe là-haut ?

- Non, ça ne presse pas. Je m'en irai le premier... Voici mes instructions en attendant que l'affaire prenne une tournure moins dangereuse. Tu continues, quoi qu'il arrive, à jouer ton personnage de toquée. Mais, attention : tu es surveillée. Donc, pas de fantaisies, pas d'initiatives... Quand ça se tassera, tu seras contactée. J'espère que Lucien pourra sortir du placard assez vite et sans trop de casse, je m'en occupe à fond. Tu as le téléphone ?

- Non.

- C'est peut-être mieux ainsi... Ah, une dernière recommandation : si je reviens ici avec des flics ou des gars de mon service, motus. D'ailleurs, pas un mot à personne à mon sujet ou au sujet de ma visite... Ni aux amis éventuels que je pourrais envoyer. C'est dans mon intérêt, dans le tien, dans celui de Lucien... Même à lui, s'il revient, pas un mot. Compris ?

- Oui...

- Salut.

- Comment vous appelez-vous ?

- Dolwitz... Peter Dolwitz...

Coplan sortit le Lüger et, à reculons, il battit en retraite.

Arrivé en haut de l'escalier, il laissa la porte ouverte, gagna promptement la porte de la rue, l'ouvrit, la referma. Les chiens grattaient à la porte du salon en grondant.

Le froid de la nuit cingla Francis au visage. Les épaules rentrées, il se dirigea vers le terrain vague, marcha dans la neige et retrouva enfin la chaussée.

Quelques minutes plus tard, au volant de sa Volkswagen, il reprenait en jurant la route de Bruxelles. En vérité, il était furieux et très mécontent de la manière dont l'affaire évoluait.

Le Vieux ne s'y était pas trompé : ce Nissant était un malin. Et sa position, en dépit des apparences, était non seulement forte, mais astucieuse. Car ce gars-là, compromis par un crime qu'il n'avait pas prévu et qu'il n'avait pas pu camoufler, avait bel et bien sauvé son

réseau. En s’accusant, il n’avait cherché qu’une chose : gagner du temps.

La fausse idiote avait dit : « Après dix jours, c’est périmé. Le roulement avait été organisé sur cette base...»

En d’autres termes, tous les oiseaux avaient eu le loisir de s’envoler.

Quand il se retrouva dans sa chambre, au Plaza, Francis se coucha immédiatement. En calculant au plus juste, il pouvait profiter de quatre heures de sommeil au grand maximum.

Il fuma une dernière cigarette, puis il éteignit la lumière.

Mais ce fut plus fort que lui : des tas d’idées se bousculaient dans sa tête et il ne put résister à la tentation d’ébaucher un bref bilan avant de repartir à l’offensive.

Son coup de bluff n’avait rien eu de magistral : un simple « digest » des informations rassemblées par le Vieux et par l’équipe bruxelloise... En tapant là-dedans, on ne pouvait guère se tromper. Ilka Wilstein avait évidemment entendu parler du nègre Mwamu Donga. Sans doute lui avait-elle réexpédié plus d’une lettre en code ?...

« Qu’elle soit un peu dans le cirage, ou non, pensa Francis, ça ne change rien à rien... D’ici quelques jours, Nissant va faire semblant de s’écrouler moralement : il va parler, il va donner le nom de la femme qu’il voulait protéger. C’est dans l’ordre. C’est à cette seule fin qu’il a nié l’évidence, sachant très bien que la police finirait par rassembler tellement de preuves qu’il serait acculé aux aveux. Il n’a pas envisagé une seconde de prendre ce crime à sa charge. »

Et c’est avec une espèce d’admiration pour son adversaire que Francis glissa insensiblement dans le sommeil.

Le lendemain matin, à sept heures précises, il téléphonait au petit Georges pour lui fixer rendez-vous à la taverne du « Roy d’Espagne » à dix heures moins le quart.

Ensuite, après avoir commandé un petit déjeuner (avec double ration de café), il se mit à rédiger un rapport destiné au Vieux.

Il terminait cette corvée quand le téléphone sonna.
- Monsieur Carpin ? s’enquit l’employée. Une communication pour vous.
- Bien, passez-la moi.
Une voix grave demanda :
- Monsieur Jean Carpin ?
- C’est moi-même, je vous écoute.
- Direction de la prison de Forest... J’ai du nouveau au sujet de l’affaire qui vous intéresse. Pouvez-vous me rendre visite dans le courant de la matinée ?
- De quoi s’agit-il, en gros ?
- Désolé, mais il m’est impossible de vous parler de cela par téléphone. Je crois que c’est très important... Je dirais même, décisif.
- Je serai chez vous avant onze heures. Merci de m’avoir appelé.
Coplan ne fit qu’une courte halte à la Grand-Place, juste le temps de cueillir au vol le petit Georges au moment où celui-ci s’apprêtait à entrer dans le café flamand.
- Changement de programme, annonça Francis. Le directeur de la taule m’a passé un coup de fil. Du nouveau, paraît-il.
- Entre nous, je m’y attendais, dit le Bruxellois. J’ai l’impression que Nissant va demander un avocat et se mettre à table.
- Qu’est-ce qui vous fait croire cela ?
- J’ai réfléchi à cette histoire... Et je me demande si ce type n’a pas tout simplement cherché à gagner quelques jours ?... La femme qui a fait le coup est en lieu sûr maintenant, et les autres de la bande aussi...
- Qu’est-ce que vous pensez de la folle ?
- Je voulais justement vous proposer d’aller lui dire bonjour... C’est peut-être une vraie folle, mais c’est peut-être une garce qui met tout le monde dans sa poche avec sa comédie.
Coplan eut un sourire.
- J’ai un tour d’avance sur vous, Georges. J’ai, passé ma nuit chez Ilka Wilstein. Elle est aussi folle que vous et moi. Seulement, de ce côté-là, les jeux sont faits : les amis et les amies de Nissant se sont volatilisés. C’était étudié comme ça.

- Tout ça nous ramène à zéro, hein ?
- Oui. Mais nous avons maintenant la certitude absolue que Nissant est un peu plus qu'un suspect. Et ça n'est pas à dédaigner.
- Je l'avais dit à François. Quand Paris nous mobilise, ce n'est jamais pour des prunes. Le grand patron est un type formidable... Et ce n'est sûrement pas pour rien qu'il nous a envoyé ce vieux chnock qui a fait la liaison, hier...
- A propos, François est-il parti à Berne ?
- Oui. Il m'a téléphoné hier soir avant de se mettre en route... Il m'a encore fait rigoler : ce vieux Letellier lui a demandé l'adresse d'une boîte de nuit pour finir agréablement sa soirée. Vous vous rendez compte ! Il a au moins soixante piges, ce vieux collègue !... Vous êtes aussi porté sur la fesse, vous ?...
- Moi ? sursauta Coplan. Absolument pas ! Les femmes, ça ne me dit rien. Sauf en service commandé, cela va de soi.
- J'aurais cru le contraire... Vous avez un genre qui doit attirer les femmes. Et vous êtes Parisien, en plus !...
- Je suis l'exception à la règle, assura Francis, sérieux comme un pontife.

Ils arrivaient dans la rue de la Jonction. La visite de Jean Carpin avait été annoncée, car tout le personnel fit montre d'un zèle et d'un empressement remarquables.

Dans le bureau du directeur, l'inspecteur Timmermans, assis dans un fauteuil, les jambes croisées, fumait paisiblement.

- Alors ? s'enquit Francis après les salutations. Quelle est cette nouvelle importante ?
- Eh bien, , voici, commença le directeur. Hier, un peu avant la relève de dix heures du soir, Nissant a appelé le surveillant pour lui demander une couverture supplémentaire. Il avait froid, disait-il. Mais ce n'était qu'un prétexte... Il a entrepris le surveillant et en fin de compte, il l'a supplié de passer une lettre clandestine. Avec promesse d'une grosse récompense, cela va de soi. Le gardien s'est fait prier, pour la forme, puis a accepté... Le Chef de Quartier m'a remis la lettre en question. Elle est adressée à une certaine Yvonne Bergillon, domiciliée à Charleroi. Lisez...

« *Ma chérie*,

« *Je te demande pardon, mais je n'en puis plus. Il faut que je parle, il faut que je dise la vérité. Je suis acculé. L'enquête a amené la découverte de tout ce que je voulais cacher pour te sauver. Maintenant, je ne puis plus me taire. Mon silence même ne te sauverait plus. Je te demande pardon, ma chérie. J'aurai fait l'impossible; et, si je le pouvais, je subirais avec joie le châtiment, si je pouvais t'épargner*.

« *Pardonne-moi, mon amour. Nous n'avons pas eu de chance. Nous nous aimions trop, le ciel était jaloux de notre bonheur... Mais les juges comprendront, ne perds pas confiance. Tu n'as rien à te reprocher. La jalousie d'Eric le poussait au meurtre : tu as tiré sans réfléchir, pour sauver ta vie. Quoi qu'il arrive, ne perds pas confiance. Ton Lucien qui t'aimera jusqu'à son dernier jour*.»

- Il n'y a plus de problème, je pense ? dit le directeur. Vous avez là des aveux complets et le nom de la meurtrière.

- Oui, l'affaire est terminée, acquiesça Francis qui pensa dans son for intérieur : « *Et c'est maintenant que ça va commencer sérieusement*. »

Timmermans se leva.

- J'ai déjà téléphoné à mes collègues de Charleroi... Je compte avoir la réponse ici même dans un quart d'heure ou dans une demi-heure...

- Parfait, acquiesça encore Coplan. Je vous félicite pour votre diligence... En ce qui me concerne, ma mission est pratiquement terminée. Je présume que Nissant va se mettre en rapport avec un des avocats de l'ambassade...

Timmermans opina, puis, avec assurance :

- Une fois que la femme aura avoué, il sera relâché... Le juge d'instruction, auquel j'ai téléphoné, n'a pas l'intention de retenir la charge de complicité. En somme, c'est normal. Un homme qui aime une femme, quand il a un tant soit peu de courage, il essaie toujours de la disculper...

Le téléphone, sur le bureau, grésilla. Le directeur décrocha, écouta. Puis, à l'inspecteur :

- Charleroi... C'est pour vous...

Timmermans prit le combiné. Son expression changea à vue d'œil.

- Vous êtes sûr de ça ? maugréa-t-il.

Le bruit nasillard de l'écouteur vibra dans le silence :

« *Oué, tout à fait sûr. Elle a pris ses billets à l'agence Cook, rue de Brabant. Et l'employé de chez Cook s'est rappelé cette cliente.*..»

- Bon, merci. Vous confirmerez, n'est-ce pas ?

« *Aujourd'hui même*... »

L'inspecteur raccrocha.

- Elle est fichue le camp le lendemain du crime, dit-il d'un air contrarié. Elle a pris un billet pour Nice, via Paris. Avec une couchette pour le Paris-Nice.

- Personne chez elle ? questionna promptement Coplan.

- Non. C'est un meublé. Et elle a donné son congé définitif.

- Tout est remis en question, soupira Francis qui, en fait, n'apprenait rien.

Timmermans réfléchit.

- On va mettre l'Interpol là-dessus, décida-t-il subitement. A Nice, ils la retrouveront sans doute.

- Sûrement, affirma Coplan. La surveillance des touristes est extrêmement rigoureuse sur la Côte d'Azur.

Il se tourna vers le directeur de la prison.

- Pas question de relâcher Nissant aussi longtemps que la femme n'a pas été arrêtée, j'imagine ?

- Cela ne dépend pas de moi, dit le directeur.

Timmermans intervint :

- C'est le juge d'instruction qui décidera... Nissant obtiendra peut-être sa liberté provisoire, mais pas tout de suite.

- Eh bien... Je crois que je puis rentrer à Paris, énonça Francis.

Il eut soin de remercier à nouveau le directeur, puis Timmermans. Et il prit congé. Dans la Volkswagen, le petit Georges claquait des dents, de froid.

- Un coup pour rien, lui dit Francis. La seule chose positive, c'est que nous n'avons plus la moindre raison d'aller à Charleroi. La poule de Nissant a disparu le lendemain du crime. Et j'ose prédire qu'on ne la retrouvera pas de sitôt.

Tout en regagnant le centre de la ville, il donna des détails au Bruxellois.

- C'est du tout cuit, renchérit celui-ci. Autre identité, faux passeports, un coup d'eau oxygénée sur les cheveux et pfuit ! Encore une femme portée comme disparue sur les registres de l'état-civil...

- Et pourtant, maugréa Francis, il faudra bien que je la retrouve, moi !

CHAPITRE IV

Trois jours plus tard, dans son bureau minable de Paris, le Vieux accueillait Coplan par un bref bonjour ostensiblement maussade.

Coplan demanda :

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Vous n'avez pas lu Le Figaro, de ce matin ?

- Non, pourquoi ?

- La Seine a gelé sur deux mètres de profondeur à Ponthierry.

- Ah ?... C'est pour m'annoncer ça que vous m'avez convoqué de toute urgence ?

- Non, naturellement. Mais ça me donne bien du souci...

- Si vous n'avez que ces soucis-là, estimez-vous heureux !...

- Bien sûr, bien sûr, éclata le Vieux, indigné. Un homme qui a les lourdes responsabilités que j'ai, ne doit plus se soucier de sa petite vie privée, hein ? Mais il y a des jours où j'en ai par-dessus la tête ! Des espions, des salauds, des truands, il y en aura toujours. Nous ne risquons pas le chômage... Mais si la Seine se met à faire des siennes chaque hiver, moi ça me contrarie... J'ai une bicoque de vacances, par là, juste en bord de Seine... Oh ! rien d'un château, mais j'y tiens. Seulement, si les inondations recommencent comme

l'an passé, il finira par s'écrouler, mon pavillon. Cette construction n'a pas été prévue pour des époques de cataclysme...

En soupirant, il se laissa tomber dans un fauteuil. Puis :

- C'est au sujet de votre dernier rapport que je vous ai fait venir. Il faut que nous fassions le point ensemble... Cette histoire Nissant a l'air de prendre une tournure plutôt vaseuse, et j'ai horreur de ça.

Coplan alluma une Gitane. Dans une bouffée de fumée, il murmura sur un ton détaché :

- Je vous ai transmis mes suggestions, à vous de décider. Personnellement, l'affaire m'excite.

- Votre opinion personnelle, répliqua le Vieux, hargneux, je vous en fais cadeau. De toute manière, il est trop tard pour reculer : j'ai fait donner la grosse artillerie et le ministère est dans le coup désormais. Réussite ou non, il nous faudra au moins une arrestation. C'est une question de prestige.

- A la rigueur, ironisa Francis, nous ferons coffrer la soi-disant folle.

Le Vieux suçota deux ou trois fois sa pipe éteinte, puis, boudeur, la redéposa dans le cendrier.

- Oui, dit-il, parlons de vos suggestions... Je commence à les connaître, vos méthodes, et je savais que vous alliez me proposer une manœuvre de ce genre. Quand une piste ne donne rien, on laisse tomber pour repartir à zéro d'un autre côté. C'est très valable, mais pas ici. En l'occurrence, et pour parler clairement, défense absolue de s'occuper de Mwamu Donga. Primo, cet homme est la prudence même et vous ne découvrirez rien dans son entourage. Secundo, ce milliardaire noir est indispensable à la France : un négociant de cette envergure, ça ne se remplace pas facilement. Récolter des denrées sur un territoire de plusieurs milliers de kilomètres de brousse, c'est un travail de spécialiste.

- Si la France « couvre » elle-même ses ennemis, pourquoi ne pas nous mettre à la retraite ?

La voix du Vieux se fit plus sèche.

- Compte tenu de votre jeunesse, dit-il, je vous pardonne cette impertinence... Tôt ou tard, nous finirons par étouffer les tendances

néfastes de Mwamu Donga, mais sans le démolir, lui... On ne tue pas un enfant pour le guérir de ses mauvaises habitudes.

Coplan esquissa une grimace résignée. Le Vieux, sans lever les yeux, reprit :

- D'accord pour vos autres suggestions, mais dans l'ordre suivant : d'abord Charleroi, et ensuite les villes africaines où Nissant a des contacts professionnels.

- J'aurais préféré l'inverse. J'ai un faible pour les tactiques enveloppantes.

Le Vieux eut un petit rire et murmura d'une voix nuancée de sarcasme :

- Comme je vous comprends !... Il y avait 28 degrés à l'ombre, hier, quand j'ai téléphoné à Brazza. Moi aussi, ça me plairait d'aller réchauffer ma carcasse au soleil d'Afrique...

Il consulta sa montre.

- Pressons-nous, dit-il. Vous avez rendez-vous à onze heures à la préfecture. Ferraud sera là avec le chien et les costumes... Cette expérience-là, j'y crois. Nissant n'avait aucune raison apparente de laisser sa maîtresse dans ce meublé de Charleroi. S'il l'a fait, c'est qu'il y avait une raison que nous ne voyons pas et qu'il faut découvrir.

- Vous avez fait vite, dit Coplan, satisfait.

- Pas assez à mon gré. Il a fallu vingt-quatre heures pour aplanir les objections internationales... Enfin, nous avons officieusement carte blanche. Bien entendu, ne comptez pas sur la police belge : ils désirent nous ignorer aussi longtemps que l'enquête ne sera pas positive.

- Et Nissant ?

- Arrangé. Sa liberté provisoire sera accordée à notre demande et quand nous ferons signe. Pas avant.

- Pas mal, ça.

- J'y ai mis le prix, ne vous faites pas d'illusions...

- C'est-à-dire ?

- J'ai dû lâcher du lest vis-à-vis de mes collègues de Bruxelles. S'il y a un réseau qui touche réellement au Congo belge, je me suis engagé à le signaler.

- Ne soyez pas trop désolé. . Une fois de temps à autre, la loyauté n'est pas un bien grand mal.
- Ouais, grogna le Vieux, amer. Allez dire ça à nos bons amis du Pacte Atlantique... Si nous avions été moins confiants depuis cinquante ans, nous serions moins seuls et moins pauvres à l'heure qu'il est.
- Ainsi soit-il...
Coplan se leva, écrasa sa cigarette dans le cendrier. Le Vieux marmonna :
- Si c'était possible, j'aimerais que cette visite à Charleroi n'ait pas lieu en plein jour...
- Nous aurons soin de mettre des gants, promit Francis en haussant les épaules. Quelle équipe me donnez-vous ?
- Fondane et Ferraud.
- O.K.
Au moment de sortir, Coplan, la main sur la poignée de la porte, demanda encore :
- Et de Berne, rien de neuf ?
- Non, il faut attendre... Eric Palter a un frère qui travaille dans les machines d'imprimerie, mais le bonhomme est actuellement à Madrid et le notaire ne peut rien faire avant son retour. Pour le reste, rien à signaler. Eric Palter n'avait pas d'amis. Même les locataires de l'immeuble où il habitait depuis plus de dix ans ignoraient sa liaison avec cette Yvonne Bergillon... Il est vrai que Palter se trouvait presque toujours au Congo ou en Yougoslavie...
Coplan quitta son chef et se rendit immédiatement à la Préfecture de Police. Là, dans un des bureaux, un homme d'environ quarante-cinq ans, petit, trapu, l'œil sombre et la mâchoire énergique, l'attendait sans impatience.
Il tenait en laisse un chien auquel il parlait amicalement.
Quand Coplan entra dans la pièce, le chien dressa les oreilles et s'immobilisa, les yeux fixés sur l'arrivant.
- Salut, Ferraud ! jeta Francis. Pas trop dégueulasse, ce voyage ?
- Infect... Du verglas pendant plus de deux cents kilomètres...

Coplan s’avança prudemment vers le chien, tendit la main pour le caresser.

- Eh bien, Gorka ?... On est venu faire un tour à Paris, mon grand ?...

Le chien, sur la défensive, renifla la main de Francis, avança son museau, balança doucement la queue.

- Je vois que tu me reconnais, dit Coplan à la bête. Tu es un bon chien...

Puis, à Ferraud :

- Ton avis ?...

- Un excellent cabot... J’avais plié un des costumes de son maître sur mes genoux pour conduire la bagnole. Gorka s’est montré docile comme un agneau.

- Dressé ?

- A peine. Quelques rudiments, peut-être... Mais il souffre de complexes.

Coplan, étonné, regarda son collègue. (Ferraud, rattaché aux services de la préfecture, était le grand spécialiste des chiens policiers.)

- Oui, expliqua-t-il, cette bête est désorientée depuis longtemps... Elle voit trop peu son maître, et elle garde une certaine réticence vis-à-vis de cette folle qui la soigne. Si cette femme n’avait pas eu un autre chien et des chats, Gorka l’aurait adoptée, mais ce n’est pas le cas.

- Et nous ?

- Quand nous porterons des costumes qui ont été portés par son maître, Gorka s’attachera à nous... dans l’espoir de retrouver son vrai patron. Les costumes sont là, dans ma valise. Prenez celui qui vous plaît, je m’accommoderai de l’autre. Je crois que votre tailleur aura de sérieuses retouches à faire, non ? En tout cas, moi, ça n’ira pas tout seul pour entrer dans ce vêtement... Quand partons-nous ?

- Nous avons un train à trois heures, ce qui nous met à Bruxelles à sept heures. Nous serons attendus à la gare.

- Entendu. On se retrouve ici même, vers deux heures ?

- Oui... Je vous fais confiance pour le cabot, d’accord ?

- Rien à craindre... Ce que je lui donne à bouffer augmente à vue d’œil son amitié pour moi. J’en ferai ce que je voudrai...

Coplan dut se bagarrer avec son tailleur pour obtenir de celui-ci qu’il fasse sur-le-champ les retouches au costume de Lucien Nissant. Comme l’agent technique de la Sodexaf était un peu plus grand que Francis, il fallait retailler les manches et raccourcir le pantalon. Pour le reste, ça pouvait aller. Francis, à cause de sa carrure, était un peu gêné aux entournures, mais ce n’était pas insupportable.

Les trois voyageurs - Coplan, Fondane et Ferraud - débarquèrent sans encombre à la gare du Midi, à Bruxelles, avec le chien Gorka. La douane, prévenue par les services de police-frontière, laissa passer le chien.

Le petit Georges, pour la circonstance, avait loué une grosse voiture américaine.

L’équipe s’arrêta à la sortie de Bruxelles pour casser la croûte en vitesse, dans une auberge. A dix heures moins le quart, ils arrivaient à Charleroi.

Comme si la température polaire ne suffisait pas, une bise nocturne s’était levée qui balayait les rues de son souffle mortellement glacé.

Coplan donna ses instructions dans la voiture.

- Nous allons faire la visite à deux, Ferraud et moi. Avec le clébard, bien entendu... Vous, Georges, restez au volant. Toi, Fondane, tu nous files le train de loin, et sans te montrer quoi qu’il arrive. On verra ce que ça donne, si ça donne quelque chose. Ensuite, on avisera...

Le col relevé, les épaules arrondies, Coplan et Ferraud s’éloignèrent de la De Soto noire, tournèrent au coin de la rue et se dirigèrent vers le numéro 127. Ils durent s’arrêter non loin de l’immeuble : le chien voulait absolument rendre hommage au réverbère qui éclairait cette partie de la rue pavée.

- Dépêche-toi, Gorka, ronchonna Ferraud. A-t-on idée de pisser par un froid pareil ! Tu nous fais geler, mon pauvre vieux...

La patte levée, imperturbable, le cabot acheva sans se presser son exhibition.

- Allez, en route ! commanda Ferraud en raccourcissant d'une poigne ferme la laisse du chien.

Au 127, Coplan n'eut aucune peine à ouvrir la porte de la rue. Comme dans tous les meublés, la serrure était d'un modèle standard et le passe-partout joua du premier coup.

Ils montèrent au troisième étage.

Coplan fit de la lumière au moyen de la lampe-torche qu'il avait emmenée.

- Les flics ont mis les scellés, constata-t-il, contrarié. Oh ! et puis zut !...

Il fit sauter les scellés, s'attaqua à la serrure. Deux minutes plus tard, ils pénétraient dans l'appartement. Gorka, flairant une odeur qui lui était familière, balançait mollement sa queue en panache.

- Alors, bon chien ? chuchota Ferraud en se penchant sur la bête. Tu te sens en pays de connaissance, pas vrai ?...

Il flatta d'une main experte l'échine du berger, puis il le libéra de l'attache. Le cou tendu, le museau pointé, le chien se mit à renifler la pièce. Coplan tenait la bête dans le faisceau bleuté de la lampe.

Gorka, après deux ou trois tours, colla son mufle contre la porte d'une pièce attenante.

- Minute, murmura Ferraud... On va d'abord voir s'il y a également du tapis dans les autres pièces. Tu risques de faire du chahut avec tes pattes sur le parquet. A cette heure-ci, les occupants d'en-dessous dorment probablement, mais n'empêche...

Le chien explora la seconde pièce - une chambre à coucher anonyme mais confortable - puis, déçu, s'assit, allongea ses pattes antérieures et resta immobile, comme un sphinx, attendant Dieu sait quoi.

Coplan fouilla rapidement l'appartement, puis rejoignit son collègue dans la chambre à coucher.

- Rien, naturellement... Venez, replions-nous... Je suis curieux de voir la suite.

Ferraud rattacha Gorka. Ils quittèrent l'appartement, redescendirent l'escalier, débouchèrent dans la rue. Alors, le chien tira sur sa laisse d'une façon à la fois résolue et significative.

Le cœur de Coplan battait sourdement. C'était maintenant qu'on allait vérifier la valeur ou l'inanité de ses déductions...

Ferraud, avec toute l'habileté du spécialiste, donnait doucement du mou à la laisse du chien tout en encourageant à mi-voix la bête visiblement surexcitée. Les deux hommes, guidés par le berger allemand, traversèrent la rue.

Presque en face du 127, légèrement en oblique sur la gauche quand on tournait le dos à l'immeuble où avait habité la maîtresse de Lucien Nissant, Gorka s'arrêta pile, renifla, se dressa sur ses pattes postérieures pour prendre appui contre la porte de la maison.

Coplan s'interposa, se servit de son passe-partout, parvint à ouvrir la porte. Le chien entraîna sans hésiter Ferraud dans le vestibule, puis vers l'escalier... Au second étage, Gorka gratta à la porte.

Dans la pénombre bleue de la lampe, les yeux du chien brillaient. Ferraud se tourna vers Coplan.

- Pas mal, hein ? chuchota-t-il.

- Je n'en espérais pas tant, avoua Francis, soulagé d'un grand poids. Mais comment éclaircir cette histoire ?

Il colla son oreille contre le panneau de la porte, écouta.

- Rien, souffla-t-il.

- Essayons un coup de sonnette, suggéra Ferraud. Si ça bouge là-dedans, on improvisera...

Coplan hésita, fit une grimace indécise, écouta derechef, puis, fataliste, appuya l'index sur le bouton de cuivre de la sonnerie. Un seul coup bref.

Ils attendirent deux minutes, trois minutes... Rien.

- Je risque le paquet, annonça brusquement Francis.

Il tripota pendant cinq minutes la serrure avant de réussir à la forcer. D'une pression rapide, il poussa le vantail. La lampe braquée, les sens aux aguets, il examina le petit hall d'entrée de l'appartement.

Gorka, impatient, émit un gémissement.

- Ta gueule, toi, jeta Ferraud en serrant de plus près la bête.

Coplan s'avança. Maintenant, les dés étaient lancés...

- Reste ici avec le cabot, commanda Francis à son collègue.

Il ouvrit une première porte. Personne. C’était la cuisine. Tout était propre, en ordre rangé avec soin. Dans le frigo, rien : ni victuailles, ni boissons.

Deuxième porte. Un salon banal, moderne, impersonnel. Des gravures anglaises au mur, mais pas de photos-souvenirs, pas de cadres familiaux sur les meubles.

Troisième porte. La chambre à coucher. Vide. Le lit bien en ordre, aucun vêtement de nuit au portemanteau. La salle de bains était attenante.

Rien, personne. Même pas un macchabée... Francis rejoignit son collègue.

- Lâche le clebs, pour voir... Il n’y a personne dans la boutique.

Le chien, ostensiblement ravi de se trouver dans cet appartement, commença à visiter d’une foulée rapide et guillerette toutes les pièces du logis. Ensuite, un peu dépité, mais pas découragé, il revint dans la chambre, renifla une large garde-robe. Coplan ouvrit l’armoire. Elle était divisée en deux; d’un côté, du linge sur les étagères; de l’autre, une penderie contenant trois costumes et une gabardine.

Ferraud qui observait le chien, murmura :

- C’est un ami intime de Nissant, j’en suis convaincu. Le cabot manifeste une joie qui en dit long...

- De toute manière, enchaîna Francis, j’avais raison. La poule de Nissant avait un motif évident pour habiter dans le meublé d’en face... Cet appartement-ci est occupé par un ami du couple. En d’autres termes, un complice... Je vais étudier ça de plus près. Attache le chien et calme-le. J’en ai pour un bon quart d’heure.

Avec sang-froid et réalisme, il entreprit une perquisition méthodique de l’appartement.

Après vingt minutes de recherches, il rejoignit Ferraud. Ce dernier, installé dans un des fauteuils du salon, bavardait cordialement avec Gorka et le consolait de cette nouvelle déception.

- Alors ? demanda tout bas le policier.

- Sensationnel, mon vieux... J’ai le nom de l’occupant : Dean Geoffrey, un Américain de la S.M.E.C. J’ai noté les adresses de deux correspondants du bonhomme au Congo belge... En plus, je lui

ai fauché un mouchoir, une chemise avec ses initiales, une lettre commerciale que Palter lui a envoyée à la mi-janvier de Lisbonne...

- Joli butin, bravo... A côté de vous, ce brave Gorka n'est qu'un amateur, question de flair. On se taille ?

- Oui.

Ils se retirèrent comme des cambrioleurs. Mais, au rez-de-chaussée, la lumière s'alluma tout à coup. Gorka s'arrêta net, le poil hérissé.

Dans le couloir, une porte latérale était ouverte et un homme se tenait dans l'embrasure. Il regardait, ébahi, les deux visiteurs nocturnes et le chien.

Coplan, autoritaire et désinvolte, marcha vers le type. Celui-ci, un vieillard aux cheveux gris, embroussaillés, leva instinctivement les mains.

- Qu'est-ce que vous fabriquez là ? articula Francis, l'air mauvais.

- Je... je... j'ai entendu du bruit et je me suis levé... Je... je suis le propriétaire.

- Feriez mieux de dormir. Où est votre locataire du deuxième ?

- Mon... monsieur Geoffrey ?

- Oui, monsieur Dean Geoffrey ?

- Il... est en voyage. Il est toujours en voyage.

- Où, en voyage ?

- Je... je l'ignore...

- Et Yvonne, Yvonne Bergillon ?

- Elle est partie, elle aussi.

- Comment est-il, cet Américain ?

- C'est un homme... euh... un homme très bien.

- Je n'en doute pas, ricana Francis... Jeune, âgé, petit, gros, chauve, roux ?... Alors ? Des détails...

Le vieux bonhomme tremblait. C'était la première fois qu'il était mêlé à une de ces histoires de gangsters comme on en lit tant et tant dans les journaux.

- Alors, ça vient ? gronda Coplan en levant la main d'un air menaçant.

- Grand... euh... avec des lunettes... et une moustache...

- Quel âge ?

- Quarante-cinq, par là...
- Blond, châtain, gros ?
- Brun, et plutôt mince au contraire...
- Parfait. Ne parlez à personne de notre visite, il pourrait vous en cuire, compris ?
- Oui... oui... certainement.

D'un clin d'œil, Francis fit comprendre à Ferraud que c'était le moment de déguerpir.

Dans la rue, Ferraud grommela :

- Pas de veine, ça marchait si bien. Ce vieux nous tue notre incognito.
- A son âge, par une nuit aussi froide, il aurait mieux fait de rester dans son plumard, ce crétin. Mais j'espère qu'il va la boucler.
- Sûr qu'il la bouclera : il tremblait de frousse. Vous étiez criant de vérité, dans votre rôle de mauvais garçon !

Coplan s'arrêta subitement.

- Au fait, pourquoi s'est-il levé ?... Un petit coup de sonnette n'a rien d'anormal, il me semble ?... Écoutez, Ferraud, rejoignez la voiture avec le chien et envoyez-moi le petit Georges. Je vais rester un moment dans les parages...
- D'ac.

Georges s'amena en soufflant dans ses mains. Il était transi.

- Malgré le chauffage, on gèle dans la voiture, dit-il. Vous avez besoin de moi ?
- Planquons-nous dans cette encoignure. Je voudrais surveiller la maison là-bas... Je trouve bizarre que le propriétaire, un vieux bonhomme, se soit levé...

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. Puis, soudain, la porte de l'immeuble s'ouvrit. Une silhouette noire, menue et voûtée, apparut.

Le vieillard inspecta la rue, puis partit d'un pas rapide le long des façades.

CHAPITRE V

Le vieillard tourna bientôt dans une rue plus étroite et moins éclairée. Néanmoins, sa méfiance rendit la filature assez délicate; le bonhomme se retournait presque sans arrêt pour bien s'assurer que personne ne le suivait Coplan, à cette occasion, put vérifier la maîtrise du petit Georges. L'agent bruxellois était un véritable virtuose en la matière.

Frêle silhouette aux mouvements souples, Georges avait pris spontanément les devants. Coplan, à l'arrière-garde, observait son collègue qui progressait sans bruit, régulièrement, pareil à une ombre dans l'ombre. A l'approche d'un réverbère, Georges changeait de direction, se coulait vers une zone plus ténébreuse, puis reprenait la poursuite sans avoir perdu plus de deux mètres sur la distance qu'il maintenait entre lui et son gibier...

Le vieillard s'arrêta devant une maison plutôt modeste et sonna (sans doute d'une manière convenue), puis attendit, le visage tourné vers la rue.

Enfin, la porte de la maison s'ouvrit et le visiteur nocturne entra.

Revenant sur ses pas, Georges rejoignit Coplan.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le Bruxellois.

- Commençons par repérer la maison en question.

Les deux hommes inspectèrent la rue. Francis, silencieux, photographiait dans sa mémoire la disposition des lieux par rapport à la maison où le vieillard avait disparu.

- Reprenons nos distances, dit-il alors.

Ils n'attendirent pas longtemps. La porte s'ouvrit derechef et le vieux propriétaire de la rue de l'industrie reprit le chemin de son domicile.

Coplan dit à Georges :

- Ne lâche pas cette maison des yeux, je vais intercepter ce vieux chnock et lui demander un mot d'explication... Je te retrouve ici.

- Méfiez-vous, cet homme est peut-être armé.

- Comme je connais son itinéraire, je vais le cueillir par la bande...

Il s'éclipsa dans la nuit glaciale. Trois minutes plus tard, à l'instant précis où le vieux bonhomme débouchait dans la rue de l'industrie, Francis surgissait brusquement d'un porche et, les deux

mains dans les poches, la carrure menaçante, se plantait devant le vieillard dans une attitude significative.

- Bonsoir, susurra-t-il d’un ton venimeux. On se retrouve, à ce que je vois...

Pris de court, le vieillard se mit à trembler en respirant avec effort.

- Viens, lui intima Coplan. Je me doutais bien que nous avions encore des choses à nous dire... Demi-tour, et pas de bêtises, compris ?...

Sa main droite se referma comme un étau autour du bras du vieil homme qui haletait de frayeur. Tout en marchant avec son piteux prisonnier, Coplan le questionna d'une voix sèche :

- Le nom de la personne que tu es allé prévenir ?

- Merlot... Jules Merlot...

- Qui est-ce ? Et pourquoi cette promenade urgente ?...

Le vieux se mouillait les lèvres. Sa respiration pénible faisait de la buée dans l’air froid de la nuit.

Coplan le secoua avec brutalité.

- Explique-toi, nom de Dieu, jura-t-il.

- Je... je n’ai rien fait de mal... Monsieur Geoffrey m’a demandé d’aller prévenir Jules Merlot en cas de visite non prévue...

- C’est-à-dire ? insista Francis en serrant le bras du vieillard comme pour le broyer.

- Monsieur Geoffrey est presque toujours absent, je vous l’ai déjà dit... En principe, personne ne lui rend visite quand il n’est pas là. Il fixe lui-même ses rendez-vous à ses relations... Mais il m’a demandé de prévenir Merlot en cas de visite imprévue... Je ne fais rien de mal, tout de même !... Vous allez me casser le bras, si vous continuez.

- Tu ne l’aurais pas volé, corniaud. Je t’avais dit de la boucler... Quel rapport y a-t-il entre ce Merlot et ton locataire ?

Malmené avec rudesse, le vieux Wallon répondit d’une voix hachée :

- Merlot rend de menus services à Monsieur Geoffrey... Et c’est d’ailleurs la femme de Merlot qui fait le ménage de mon locataire.

- Je vois : elle s'occupe de l'entretien de l'appartement. Et lui, c'est l'homme de charge. Comment est-il ? Que fait-il en dehors de ça ?

- C'est un retraité de la fosse, un ancien chef porion (Le porion, maître mineur, exerce dans la mine les fonctions de contremaître). Il s'occupe un peu de questions syndicales...

Les yeux aux aguets, Francis épiait la rue. Par chance, il n'y avait pas une âme en vue. Avec ce froid, c'était assez naturel.

Georges, toujours de faction, vit arriver Coplan qui maintenait impitoyablement son otage.

- Va le conduire à la voiture, ordonna Coplan à son assistant. Qu'on le garde à vue... Et ramène-toi aussitôt, je prends la relève. Rien de spécial ?

- Non.

Quand Georges revint, Coplan avait dressé son plan.

- Je m'excuse, mon vieux, dit-il au petit Bruxellois, mais j'ai réfléchi. Nous allons trancher dans le vif, c'est la meilleure solution... Dans cette maison habite un ancien mineur qui est en cheville avec l'Américain Geoffrey... L'occasion est belle, nous allons la saisir. Va chercher la bagnole, passe me prendre ici et explique la situation à Ferraud...

- O.K.

Demeuré seul, Coplan leva trois fois la main droite d'une façon très visible. Une demi-seconde après, Fondane, émergeant des ténèbres, s'approcha de son chef.

- Du nouveau ? s'enquit Fondane. Un drôle de micmac, ce soir. Je ne pige pas grand chose à vos mouvements stratégiques.

- C'est pourtant très simple. Le chien nous a conduits chez un copain de Nissant et de sa poule. Ce comparse, un Américain, est en balade lui aussi. Mais le proprio s'est empressé d'aller signaler notre passage à un tiers, un mineur retraité, qui habite dans la maison là-bas... Nous allons creuser cette filière.

- Jamais deux sans trois, acquiesça Fondane. Du moment qu'on fait les choses, faut les faire jusqu'au trognon. Cette troisième visite sera peut-être la bonne, qui sait ?... Ce que je claque des dents,

dites donc ! Je ne savais pas que c'était si près du Pôle Nord, la Belgique...

Il souffla dans ses mains, esquissa un petit entrechat pour ranimer sa circulation.

La De Soto vira doucement au coin de la rue et, silencieuse, se rangea le long du trottoir, juste devant Coplan et Fondane.

Georges s'était installé au volant

Coplan et Fondane s'engouffrèrent dans la voiture. Le vieux propriétaire, tassé dans un coin et surveillé par Ferraud, paraissait pétrifié de peur.

Francis expliqua :

- Tu vas stopper devant la maison de Merlot, Georges. Tu descendras de voiture, tu iras sonner chez le gars, tu lui diras qu'un ami de Geoffrey a besoin de lui tout de suite... Fondane et moi, on interviendra au bon moment. Si Merlot rouscaille, force-lui la main sans hésiter :

Au vieillard :

- Comment faut-il sonner pour se faire reconnaître par Jules Merlot ?

- Deux coups brefs, deux longs, deux brefs, dit le bonhomme, complètement maté maintenant et impressionné par les allures des quatre gaillards qui l'avaient embarqué.

- Allons-y, les gars, conclut Francis.

En débarquant de la De Soto, Coplan et Fondane allèrent se poster non loin, sous un réverbère, d'où ils observèrent le comportement du petit Georges. La porte de la maison s'ouvrit, le visiteur nocturne entra délibérément dans le vestibule, la porte se referma.

Quelques minutes s'écoulèrent.

- Approchons-nous, dit Coplan, soucieux.

A cet instant, la porte s'ouvrit. Georges, suivi d'un individu très petit et très maigre, enveloppé dans un manteau de ratine visiblement fatigué, alla vers la voiture. Coplan et Fondane s'avancèrent rapidement.

- Allez, au galop ! jeta Francis en poussant de force le petit homme maigre dans la De Soto. Nous sommes pressés !...

L’ancien porion sursauta en se retournant, voulut esquisser un geste de recul ou de protestation, ouvrit la bouche pour lancer une réplique aux paroles impératives de Coplan. Mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps : d’une bourrade agrémentée d’un bon direct à l’épaule, il envoya le chétif Wallon dinguer sur la banquette arrière de la voiture, dans les Jambes de Ferraud. Le policier, suivant le mouvement, attrapa Merlot et le casa contre le vieux propriétaire. Gorka, énervé par toute cette agitation, gronda en montrant les dents.

Les portières claquèrent, la longue voiture démarra.

- C’est comme à Pigalle, marmonna Fondane, qui se remit à souffler dans ses mains réunies. C’est la rafle, ce soir...

Personne ne répondit.

Georges, au volant, conduisait avec une décision d’autant plus louable qu’il ignorait la destination de la promenade. Mais il avait du métier et il savait que toute question serait superflue : les ordres viendraient au moment voulu. Ce qui comptait, c’était de rouler dans les rues les plus discrètes de cette ville noire et triste.

Coplan, assis à l’avant avec Fondane et le conducteur, s’était retourné et se tenait ployé de manière à surveiller les deux prisonniers qui encadraient Ferraud.

Brusquement, une idée germa dans le cerveau de Francis. Puisque le patron avait formellement recommandé d’éviter le scandale - mais qu’il fallait pourtant cuisiner les deux comparses de Geoffrey - il n’y avait qu’une formule réalisable.

Sans changer de position, Coplan dit à l’intention de Georges :

- Direction Chimay... Et vas-y mollo : nous allons avoir soixante-dix bornes de neige et de verglas...

L’ancien chef porion, en entendant cet ordre, s’écria d’une voix aiguë, indignée :

- Mais vous êtes fous ? Qu’est-ce que ça veut dire, cette histoire ? Je ne...

- La ferme ! trancha Coplan, à cran. Les explications ne manqueront pas, et tu en auras ta part. En attendant, silence.

La De Soto fit deux ou trois embardées, dansa sur des rails de chemin de fer, se redressa, dépassa un carrefour et se lança sur une

longue route sinistre, bordée d'arbres noirs et dépouillés. Bientôt, ce fut l'immense solitude de la campagne ensevelie sous son linceul blanc.

Les pneus de la grosse voiture américaine chuintaient en broyant la neige vernissée de gel. Dans la lumière des phares, c'était un paysage mort qui défilait...

CHAPITRE VI

Ils avaient dépassé Chimay depuis un quart d'heure environ quand Coplan, se tournant vers Georges, lui dit à mi-voix :

- Arrête un instant, veux-tu ?... Je vais te faire un croquis pour que tu puisses t'y retrouver. Nous ne sommes plus très loin de la frontière...

Georges rangea la De Soto sur le bas côté de la route. La voiture cahota sur les monceaux de neige accumulés au bord du fossé. Cette mesure de prudence n'était guère nécessaire, en fait, car ils n'avaient pas croisé un seul véhicule depuis longtemps.

Francis prit son agenda, en arracha un feuillet. Ensuite, armé de son stylo, il se mit à griffonner d'une main très sûre un croquis topographique.

- Nous sommes ici, commenta-t-il en traçant un point sur le double trait qui représentait la route Charleroi-Rocroi, l'axe principal des Ardennes. Le poste de douane qui vient en premier se trouve ici. Malheureusement, il est fermé après neuf heures du soir. Tu feras le détour par le poste suivant.

- Je connais, dit Georges en hochant la tête.

- Bon... Tu stopperas ici, après la dernière maison sur la gauche, près d'un dépôt d'arbres. Fondane et moi, nous débarquerons avec les deux vioques et nous passerons la frontière à pied. Clandestinement.

- C'est risqué, émit le Bruxellois en faisant une grimace.

- Oui, admit Francis, mais je n'ai pas le choix. De toute façon, avec ce temps-là, je ne cours pas tellement de risques. Les

patrouilles ne font pratiquement pas de rondes quand il fait moins vingt. De plus, je préfère me trouver en territoire français... Toi, tu nous rejoindras à la sortie du patelin. Un peu après l'église, il y a une fourche : à gauche, Rocroi. A droite, une route interdite qui mène à un terrain d'aviation en construction. Nous serons là. Ne nous laisse pas mourir de froid, hein ? Tâche de faire vinaigre.

- Et la bagnole ? objecta Georges... Je n'ai pas de triptyque ni de carnet de passage.

- Pas d'importance. On te fera payer un acquit valable pendant sept jours.

Coplan se retourna.

- Pour le chien, dit-il à Ferraud, montre ta carte de police aux douaniers.

- Pas de danger, je me débrouillerai, promit Ferraud sans s'émouvoir.

La voiture démarra. Elle s'arrêta quelques minutes plus tard, après avoir dépassé les dernières maisons qui bordaient la route.

Sous la garde de Coplan et de Fondane, les deux vieux Wallons durent descendre dans le froid et dans la neige, et se mettre à marcher selon les ordres de Francis.

Les feux rouges de la De Soto disparurent peu à peu.

La promenade ne fut pas agréable. Par des sentiers où la neige atteignait parfois un demi-mètre, les deux prisonniers et les deux Français passèrent la ligne en franchissant des pâtures désertes où la bise de février s'en donnait à cœur joie. Les yeux larmoyants, les joues frigorifiées, les reins brisés par l'effort, les deux vieillards, menés rudement par Francis et Fondane, vécurent un véritable calvaire. Au lieu dit « Le Moulin», il fallut aider les deux Wallons à franchir une rivière dont les eaux rapides avaient résisté au gel. Le pont n'était qu'une planche branlante, recouverte de verglas.

- Doucement, chuchota Coplan qui soutenait l'ancien porion. Pas de nervosité intempestive. Si vous tombez dans le jus, vous êtes bon pour la pneumonie. A votre âge, ça ne pardonne pas, vous le savez.

- Mais pourquoi toute cette histoire, se lamenta le retraité, pourquoi m'emmenez-vous ?

Coplan ne répondit même pas.

Au débouché du sentier, entre deux haies alourdies de neige, Francis inspecta la route.

Rien en vue. C'était encore plus mort, plus désolé, plus sinistre qu'en Belgique... Les douaniers avaient bien raison de se tenir au chaud dans leur cahute, près d'un brasero. Par une telle nuit, les petits contrebandiers qui empruntaient volontiers le chemin du moulin ne seraient pas sortis pour un empire.

Ils contournèrent la vieille église du village, et ils aperçurent, près de la mare, la tache sombre de la De Soto qui attendait, tous feux éteints.

- En route, dit Coplan lorsque tout le monde eut réembarqué... Ne roule pas trop vite, Georges. Le terminus est à moins de deux kilomètres. Pas d'ennuis à la douane ?

- Comme une lettre à la poste. Les gabelous ne sont même pas sortis du poste...

Le silence se réinstalla dans la voiture.

Enfin, Coplan reconnut la silhouette massive de l'ancienne casemate de béton, à droite, dans l'amorce d'un chemin de campagne.

- C'est ici, dit-il. J'ai passé un drôle de moment dans ce blockhaus, il y a quelques mois. (Voir : «Message priorité») Nous serons parfaitement à l'aise dans ce fortin pour causer. Ce n'est pas très propre ni très confortable, mais, s'il le faut, on pourra cogner sans ameuter le voisinage...

La voiture braqua sur la droite, s'arrêta contre la bâtisse de béton.

- Éteins tout, recommanda Coplan au conducteur, mais reste au volant. Si tu as trop froid, on se relayera...

Il débarqua dans la neige, fit sortir les deux Wallons, les poussa dans le blockhaus non sans les bousculer (intentionnellement), histoire de leur briser définitivement le moral.

De toute évidence, c'était superflu. Les deux vieillards étaient plus morts que vifs.

Fondane fut chargé d'éclairer la scène avec la lampe-torche. Et Francis passa aussitôt à l'action.

- Ton nom ? jeta-t-il au propriétaire de Geoffrey.
- Boquet... Justin Boquet...
- Depuis combien de temps Geoffrey habite-t-il chez toi ?
- Il y aura trois ans à Pâques.
- Et Yvonne Bergillon ? Depuis combien de temps habite-t-elle au 127 ?
- Elle est arrivée quelques mois après l'Américain, et je crois bien que c'est lui qui l'a installée là.
- Se voyaient-ils souvent ?
Le vieux Wallon hésita, puis :
- Non...
Il expliqua :
- Quand Geoffrey rentrait de voyage... Mais elle n'a jamais logé dans ma maison. Jamais.
- Elle était sa seule maîtresse, ou bien recevait-il d'autres femmes dans son appartement ?
- Je n'ai jamais vu que celle-là.
- Ils se disputaient quelquefois ?
- Jamais... Ils étaient discrets, réservés... Monsieur Geoffrey est un homme tellement distingué...
- Bon... Et toi, Merlot ?... Quelles sont tes fonctions réelles au service de Geoffrey ?
Je donne un coup de main à ma femme pour l'entretien de l'appartement de Monsieur Geoffrey...
Brusquement, sans préavis, Coplan gifla le Wallon.
- En matière de coup de main, gronda Francis, tu vas être servi, je te préviens !...
Il approcha son visage de celui de l'ancien mineur. Merlot avait une figure longue, étroite, avec un menton pointu, des yeux tristes, des lèvres minces déformées par des boutons de fièvre. Son teint était blafard, comme souvent chez les anciens mineurs qui ont longtemps travaillé au fond de la fosse.
- Merlot, articula Coplan, nous allons nous mettre d'accord une fois pour toutes. Mes minutes sont précieuses ; si tu as envie de perdre tes dernières dents, ça m'est égal. On te les fera sauter sans hésiter, c'est vu ?...

Merlot essaya de parler, avala l'énorme boule qui lui obstruait la gorge, fit un nouvel effort inutile, puis hocha la tête affirmativement.

- Je suis un policier français et je suis chargé d'une enquête au sujet du couple Geoffrey-Bergillon, reprit Francis du même ton brutal. Yvonne Bergillon a tué un homme, un Suisse nommé Palter, mais c'est un Français qui est accusé du meurtre... Est-ce que ce nom te dit quelque chose : Eric Palter, de Berne ?...

- Oui, je l'ai vu deux ou trois fois chez mon locataire.

- Bien. L'homme qu'on accuse injustement d'un crime qu'il n'a pas commis s'appelle Lucien Nissant...

- Je ne connais pas cet homme, prononça Merlot.

Et il ajouta aussitôt :

- Je vous dis la vérité...

- Soit... Pourquoi Boquet s'est-il précipité chez toi après mon passage chez Geoffrey ?

L'ancien porion hésita un dixième de seconde, regarda Coplan et murmura en baissant la tête :

- Geoffrey m'a simplement demandé de signaler à son correspondant, à Léopoldville, toute visite ou tout événement imprévu ayant un rapport avec son domicile.

- Et ce correspondant ?

- Lode Bervoet, 217, avenue Ruakading, à Léopoldville.

- C'est tout ?

- Oui, je le jure sur ma tête.

- Comment as-tu fait la connaissance de Geoffrey ?

— C'est un de mes amis du syndicat qui m'a mis en rapport avec lui. Mais je n'ai rien fait d'illégal. Je m'occupe de la Caisse des Retraités de la Mutuelle... Geoffrey est un des rares de son espèce qui soit sympathisant envers la cause des travailleurs et du prolétariat. Pour un homme riche et instruit, né dans un pays capitaliste, j'estime que c'est méritant d'être du côté de l'ouvrier... Et j'ai accepté de rendre service à monsieur Geoffrey parce que ce n'était pas contraire à mes opinions, mais je n'ai rien fait d'illégal.

- Inutile de le répéter, coupa Francis. Ton syndicat, de quelle tendance est-il ?

- Communiste... Nous sommes nombreux qui avons ces idées-là, chez nous. Un ouvrier doit soutenir la cause politique de ceux qui luttent pour son émancipation et sa liberté. Cela ne m'empêche pas d'être un vrai Belge, et nous...

- Bon, suffit ! trancha derechef Coplan. Tes convictions politiques ne m'intéressent pas. Est-ce que Geoffrey recevait des gens du parti chez lui ?

- Jamais... du moins à ma connaissance...

- Alors ? Ses sympathies ?...

- Il nous versait de temps en temps une somme d'argent pour notre Caisse de Secours. Je transmettais l'enveloppe à l'un des secrétaires.

« Et voilà, conclut Coplan intérieurement. Les messages passaient avec les billets de banque... L'affaire se normalise, en somme... »

Il demanda à voix haute :

- Connais-tu une femme nommée Ilka Wilstein ?

- Non.

- Et Lucien Nissant ?

- Non.

- Et Eric Palter, l'ingénieur qui a été abattu ?

- Non.

- Et Yvonne Bergillon ?

- J'ai dû la voir cinq ou six fois, sûrement pas plus. Je lui portais des lettres qui m'étaient envoyées par Lode Bervoet, de Léopoldville.

- Ce sera tout, décida Coplan. Je suis forcé de vous garder à ma disposition pendant quelques jours, histoire de vérifier vos déclarations... Allons, remontons en voiture...

A Rocroi, Francis tomba sur une connaissance.

- Ma parole ! s'exclama l'officier de gendarmerie qui lisait dans son petit bureau surchauffé. Vous n'êtes pas rancunier, vous ! Braver ce temps de cochon pour venir me dire bonsoir, c'est plutôt calé.

- Et je vais plus loin, enchaîna Coplan, rieur, je vous apporte des clients. Mais le cas est assez épineux, et il faut que je vous explique

ce qui se passe...

Après les éclaircissements fournis par Coplan à l'officier, ce dernier opina et prononça d'un ton placide :

- Je me fie à vous pour justifier tout cela par la suite. Je vais mettre vos deux pensionnaires à l'abri. Personne n'a le droit de pénétrer en territoire français sans pièces d'identité...

Le gendarme commença par prélever les cartes d'identité des deux vieux Wallons. Après quoi, il rédigea une note disant que ces deux individus, démunis de papiers, se trouvaient en état flagrant de « vagabondage dans la zone frontière ».

- Oui, c'est un malentendu, résuma Francis, amusé. Tout s'arrangera dans quelques jours... Mon camarade ira prévenir la femme de Boquet et celle de Merlot.

Le lendemain après-midi, à Paris, en tête à tête avec le Vieux, Coplan donna en détail et de vive voix les commentaires que nécessitait le rapport qu'il avait déposé à l'aube à l'intention de son chef.

Le Vieux écouta sans réagir. Quand Francis eut terminé son exposé, le Vieux murmura simplement :

- Vous aviez raison, l'expédition à Charleroi valait le dérangement.

Puis, pensif, il ajouta :

- J'ai passé ma matinée sur ce dossier... C'est une histoire assez bizarre. En réalité, si l'ensemble des éléments nous place devant un puzzle d'apparence compliquée, c'est tout simplement parce que les pièces de raccord nous manquent. Plusieurs articulations nous font défaut, mais, par eux-mêmes, les éléments sont simples, classiques... Il s'agit tout bonnement d'un réseau d'information et d'action pro-soviétique. L'échelon Mwamu Donga constitue un des paliers de ce réseau, palier que nous classerons dans la catégorie : recrutement de propagandistes noirs, catégorie bien connue... A la tête du réseau : Geoffrey, l'Américain soi-disant attaché à ce funeste « Service Mondial Économique» sous le couvert duquel certains

groupes américains font de l'espionnage aux quatre coins du monde... Dean Geoffrey dirige son réseau à partir de deux centrales : la Belgique pour la zone européenne, le Congo pour la zone africaine... Les liaisons s'opèrent dans diverses directions : Nissant, Palter, Bervoet, les syndicats communistes... Comme estafette, cette Yvonne Bergillon. Comme points de garde : Ilka Wilstein et Merlot, l'ancien mineur de Charleroi... Organisation standard dont le mécanisme et les rouages sont, théoriquement parlant, sans mystère pour nous.

Coplan approuva d'un bref signe de tête. Le Vieux poursuivit :

- Autre aspect classique dans toute sa pureté : le pépin, le grain de sable qui déclenche la catastrophe, c'est la femme, la pin-up du réseau, cette Yvonne couche-toi là... Elle semble avoir pris à la lettre son rôle d'agent de liaison ! Maîtresse de Palter, maîtresse de Nissant et maîtresse de Dean Geoffrey, le grand patron de la bande.

En disant ces mots, le Vieux ouvrit le gros dossier sur lequel il avait posé ses mains grassouillettes. Il remua des papiers, retira une fiche du dossier, l'examina d'un œil maussade.

- Évidemment, soupira-t-il, elle n'est pas mal, cette pépée...

Il cligna de l'œil vers Francis, assez satisfait d'avoir utilisé le mot « pépée » qui, à vrai dire, sonnait comiquement dans sa bouche.

- Jugez-en par vous-même, dit-il en tendant la fiche à Francis. Ce n'est que la copie d'une mauvaise photo de carte d'identité, mais c'est prometteur.

Coplan prit le carton, étudia longuement la photo.

- Oui, une frimousse ravissante, murmura-t-il. Et un corsage qui, dans la réalité, doit être assez fascinant.

Il rendit la fiche à son patron. Puis, comme s'il réfléchissait à voix haute :

- Ce qui me trouble, dans cette histoire, c'est la réaction de Lucien Nissant.

- Comment cela ?

- Oh, je reconstitue parfaitement la scène qui a dû se dérouler dans cette petite villa de la banlieue bruxelloise... Palter, ingénu comme un vrai Bernois, aura profité d'un contact de service avec Nissant pour lui demander quelques explications au sujet de ses

rapports sentimentaux avec Yvonne... Nissant, écœuré par la jalousie de son confrère, lui avoue brutalement ce qu'il en est. L'autre voit rouge... Bagarre, menaces, et l'accident... La fille met les voiles en triple vitesse. Mais pourquoi diable reste-t-il, lui ? D'une manière général, un espion préfère disparaître, noyer sa trace, rejoindre une planque et prendre le temps de se métamorphoser... Au lieu de cela, il reste. Et, plus fort que ça, il se laisse acculer à dénoncer sa complice, Yvonne Bergillon... Cela me déconcerte...

- C'est vous qui me déconcertez, dit le Vieux, étonné. Nissant n'a pas perdu la boule; c'est un type froid, calculateur, intelligent... Il reste, et il donne aux autres le temps de se retourner. Ainsi, il sauve ses positions essentielles : sa situation à la Sodexaf, ses voyages en Afrique, ses missions, ses alibis... C'est très fort. Je vous signale, à ce propos, qu'il a remis ses aveux complets au juge d'instruction : la version que nous connaissons déjà, et qui doit être la vraie. Il sera remis en liberté provisoire quand j'en ferai la demande, comme je vous l'ai dit.

- Ne vous hâtez pas, surtout ! Aussi longtemps qu'il est bouclé, nous avons les coudées franches pour mener notre enquête et remonter la filière...

- Pas de danger qu'on le lâche prématurément, grommela le Vieux. Nous nous servirons peut-être de lui plus tard, pour le confronter avec les autres forbans de ce réseau, mais il faut d'abord identifier cette organisation. Si nous rendions la liberté à Nissant, il nous couperait l'herbe sous le pied...

Le téléphone intérieur se mit à tinter doucement sur le bureau du Vieux. Celui-ci décrocha, écouta et dit :

- Faites-le venir...

Puis, en raccrochant :

- Voilà qui tombe à pic, c'est notre ami Lipfer qui arrive de Suisse, de Berne plus exactement.

En effet, une des secrétaires du Service introduisit dans le bureau un gaillard blond, athlétique, aux yeux bleus, au visage un peu lourd, mais séduisant et sympathique.

- Bonjour, Lipfer, dit le Vieux. Je vous présente Coplan, le superman du Service...

C’était devenu la blague favorite du Vieux. Francis se contenta de sourire. Lipfer, la main tendue, s’exclama :

- Content de faire votre connaissance. On m’a si souvent parlé de vous !...

- Oui, plaisanta Francis en désignant le Vieux, mon imprésario soigne ma légende...

Le Suisse eut un rire bref, regarda le Vieux et annonça en sortant une enveloppe jaune de la poche intérieure de son manteau :

- J’ai des nouvelles sensationnelles... Hans Palter est rentré de voyage. Et il a appris la mort de son frère... Ce matin, le notaire a ouvert le testament d’Eric Palter. Ce testament était une bande de dictaphone... J’ai réussi à décrocher une copie de la minute déposée au dossier judiciaire...

Il décacheta l'enveloppe, en retira un papier qu'il remit au Vieux. Ce dernier lut tout haut, lentement :

« *Par devant nous, maître Weidli, notaire à Berne, en présence de monsieur Hans Palter et de l'inspecteur Heinz Boller, commis pour enquête judiciaire, a comparu le commissaire Zimmel, de la Première Division de Berne, qui a procédé à l'ouverture du testament à nous confié par le sieur Eric Palter, décédé à Wesembeek-lez-Bruxelles. Ce testament, qui nous a été remis en main propre par le testeur, est constitué par un enregistrement sur bande dictaphone, enregistrement que nous passons pour audition devant les témoins précités*.

« *Le texte enregistré, prononcé par le défunt lui-même, est ici fidèlement retranscrit pour former un acte notarié en bonne et due forme*.

« *Texte : Moi, Eric Tony Palter, né à Berne le 6 novembre 1918 et domicilié en cette ville, déclare à toutes fins utiles que mes dernières volontés sont les suivantes. En cas de mort accidentelle dans le courant de cette année 1956, je lègue à mon frère unique, Hans Ludwig Palter, une somme de cent mille francs suisses, déposés, en espèces, dans mon coffre, à la banque « Union des Banques Suisses », au siège central de Zurich, 45 Banhofstrasse. La clé de ce coffre est jointe dans le pli cacheté qui renferme la présente déclaration*.

« *Au cas où je mourrais dans des conditions mystérieuses ou serais abattu par un assassin inconnu, je désigne comme responsable de ma mort le nommé Bert Wolf, ingénieur d'origine allemande, domicilié à Léopoldville, qui m'a menacé à plusieurs reprises*.

« *Tous les autres biens qui se trouveraient en ma possession au moment de mon décès sont légués sans restriction à Mademoiselle Yvonne Bergillon, domiciliée à Charleroi, Belgique, 127, rue de l'industrie*.

« *J'ai fait le présent enregistrement chez moi, le trois janvier mil neuf cent cinquante-six, sans contrainte, en pleine jouissance de mes facultés. Je dépose ce testament, pour exécution, entre les mains de mon notaire, Maître Weidli. Et je signe de ma main une déclaration écrite accompagnant la remise de cet enregistrement*.

- Fin de l'enregistrement.

« *Ayant donné audition de ce document sonore, nous tenons à déclarer que le sieur Eric Palter nous confiait chaque année, depuis 1950, dans les premiers jours de janvier, un enregistrement nouveau destiné à remplacer le précédent*.

« *Avons remis les présentes et la clé du coffre de l'Union des Banques Suisses à monsieur le commissaire Zimmel, pour la suite judiciaire requise*. »

Après cette lecture, Lipfer ajouta :

- J'ai fait moi-même la traduction de cette pièce, la copie est dans l'enveloppe. L'original et l'enregistrement sont en allemand.

Le Vieux dévisagea Coplan et marmonna :

- Je me demande ce que ce Bert Wolf vient faire dans cette histoire.

- Une pièce qui s'ajoute au puzzle, dit Francis. On finira par reconstituer l'ensemble.

- Hmmm, grogna le Vieux, mais c'est un système drôlement équivoque, ça... Désigner par testament un meurtrier qui, de toute évidence, n'est pas dans le coup !... Ce Palter me fait l'effet d'avoir été un fieffé salaud.

S'adressant au Suisse :

- Comment ont-ils réagi à Berne ?

- Le frère Palter était ému, paraît-il. Mais quand je l'ai vu, une heure plus tard, j'ai eu l'impression qu'il avait envie de sauter de joie. Pensez ! Un héritage de neuf millions de francs français, en espèces sonnantes et trébuchantes ! Surtout qu'il était brouillé avec son frère depuis les ennuis que ce dernier avait eus à l'usine Merlikon...

- Pas de lien possible entre les deux Palter ?

- Non, nous avons examiné cela à la loupe... Pour le reste, la police a transmis à Interpol. Et une demande de recherche est adressée à la Belgique pour la femme. Mon collègue François Walkens, le Bruxellois, continue ses investigations.

Le Vieux poussa un profond soupir.

- Vous êtes un veinard, Coplan, dit-il en regardant Francis d'un œil amer. Je suis bien forcé, maintenant, de vous offrir ce voyage en Afrique...

- Je comprends le chagrin que vous ressentez à l'idée de vous séparer de moi, enchaîna Francis, narquois.

Lipfer, vaguement ébahi, admirait l'assurance de ce Francis Coplan qui osait répondre avec ironie à l'ironie du grand patron, chose que personne, dans le service, n'avait jamais eu l'audace de se permettre.

Coplan alluma une Gitane.

- Loin de moi la pensée de vous forcer la main, dit-il au Vieux avec nonchalance, mais si vous êtes un peu serré du côté des frais généraux, donnez-moi quelqu'un de bien comme équipier. J'ai l'impression que ça nous fera gagner du temps, beaucoup de temps... Geoffrey, Bervoet et ce Bert Wolf, ça me fait des tas de relations à cultiver à Léopoldville... Seul, je ne saurai où donner de la tête et je ferai des mécontents.

- Oui, ce serait dommage, acquiesça le Vieux qui pensait visiblement à autre chose. Je vous téléphonerai ce soir, chez vous.

- Le temps de faire mes bagages, murmura Francis, suave.

Effectivement, le lendemain matin, il s'envolait à destination de Brazzaville.

CHAPITRE VII

Comme prévu, Coplan fit deux escales avant d'arriver à Brazza.

A Alger, il ne changea pas seulement d'avion. Il changea aussi de personnalité. C'est avec un passeport au nom de Peter Dolwitz, Autrichien, correspondant de presse, qu'il poursuivit son voyage.

A Douala, il passa une demi-journée à se tourner les pouces, dormit à l'hôtel Akwa, eut une longue conversation téléphonique avec Paris, après quoi il s'embarqua enfin pour la dernière étape.

Quand l'avion se posa sur l'aérodrome de Maya-Maya, l'aéroport de Brazzaville, le nommé Peter Dolwitz était dans une forme physique et morale excellente. Tout était prêt : la corrida pouvait entrer dans sa phase décisive.

En fait, Coplan se sentait exactement dans la peau du matador au moment précis où la barrière va s'ouvrir pour son entrée dans l'arène.

BRAZZAVILLE, PORTE DE LA FORET VIERGE... Le slogan publicitaire fit sourire Francis. On ne pouvait pas trouver meilleure image poétique : s'il était venu dans la jungle africaine, c'était bien pour chasser le gros gibier.

Un taxi le conduisit au Grand-Hôtel.

- Je crois qu'une chambre a été réservée à mon nom ? s'enquit-il à la réception. Peter Dolwitz...

L'employé, comme par habitude, esquissa une mimique incrédule. Néanmoins, il compulsa son registre.

A Brazza, c'est bien connu, on peut obtenir pas mal de choses. Sauf une chambre d'hôtel. Mais l'employé de la réception découvrit non sans stupeur que le nom de Peter Dolwitz figurait bel et bien sur la liste des réservations, avec une annotation spéciale en rouge : voyageur prioritaire.

Coplan prit possession de sa chambre. Il n'avait qu'une valise de petite dimension, aussi ne perdit-il pas beaucoup de temps à s'installer. Vingt minutes plus tard, il se baladait dans la ville. La chaleur était considérable. Une moiteur orageuse, presque gluante, alourdissait l'air. La première saison des pluies n'était plus loin...

En complet gris perle, des chaussures légères aux pieds, un casque colonial blanc sur le crâne, Francis n'avait pas l'air d'être du pays. Personne ne l'aurait pris pour un colon du Moyen-Congo, car il avait typiquement la touche des étrangers de passage. C'était ce qu'il voulait. En Afrique, les blancs portent de moins en moins le casque, mais Francis tenait beaucoup à se faire remarquer...

La ville, avec son allure de cité moderne tombée au hasard dans la brousse campagnarde, était toujours en pleine effervescence : des chantiers partout, des grues, des bétonneuses, des excavatrices. Les montagnes, vers l'Ouest, étaient noyées dans une brume bleutée.

Après quelques détours par des avenues poussiéreuses, Francis put se convaincre qu'il n'avait aucun promeneur indésirable sur les talons « Trop tôt, vraisemblablement ! » pensa-t-il.

Rassuré sur ce point, il revint vers l'avenue Paul-Doumer et entra peu après dans l'immeuble d'une grande firme d'Import-Export. Là, après une brève conversation avec le sous-directeur de la société, on lui remit un colis d'environ soixante centimètres de long sur quarante de large et trente d'épaisseur.

Le paquet était lourd. Coplan prit derechef un taxi pour regagner son hôtel.

Par téléphone, il loua une voiture : une traction grise, garantie en excellent état de marche. On vint la lui conduire jusque devant le Grand Hôtel.

A la tombée de la nuit, il monta dans la traction, déposa son colis à côté de lui, sur la banquette, et mit le cap vers les hauteurs de la ville.

Quand il stoppa, devant le perron monumental du Relais-Hôtel, il resta un moment assis au volant. Par la portière ouverte, l'éternelle rumeur du fleuve lui parvenait comme le grondement de mille bombardiers invisibles. Les eaux du Congo, roulées à une vitesse fantastique dans une chute de trente mètres, se fracassaient furieusement avant de s'écouler, majestueuses, vers l'Océan.

Au-delà du Stanley Pool, les lumières de Léopoldville brillaient déjà dans le crépuscule mauve. De là-haut, on eût dit que les deux capitales congolaises se touchaient...

Coplan mit pied à terre, empoigna son pesant colis et pénétra dans l'hôtel.

- Monsieur Jean Legay ? demanda-t-il à l'employé.

- Permettez...

Le réceptionniste jeta un coup d'œil vers son tableau, décrocha son téléphone, appuya sur un bouton numéroté.

- Monsieur Legay ?... Un visiteur vous demande dans le hall...

L'employé raccrocha et dit :

- Monsieur Legay va venir tout de suite.

- Merci, dit Coplan.

Quand Legay s'amena, Francis lui tendit la main en disant simplement :

- Bonsoir, cher ami... Je ne vous dérange pas, j'espère ?

- Du tout, répondit Legay, calme.

Presque froidement, ils échangèrent une brève poignée de main. Mais les yeux bruns de Legay brillaient et ceux de Coplan pétillaient de malice heureuse.

Legay emmena son visiteur.

L'hôtel, composé d'une douzaine de bungalows séparés, faisait penser à un super-motel de style américain. Legay occupait une des six chambres du dernier bungalow.

- On peut causer ? questionna Francis en déposant son colis.
- Oui... Pour l’instant, je suis le seul locataire de la bicoque... Un sacré privilège, entre nous soit dit !...
Il alla vers une armoire, l’ouvrit largement, montra une demi-douzaine de bouteilles alignées :
- Scotch, cognac, gin ? proposa-t-il.
Coplan s’approcha, vit la bouteille de Gilbey’s.
- Gin, dit-il. Sans eau.
Legay servit les boissons, tendit un verre à Coplan, leva le sien.
- A cette heureuse rencontre, dit-il. C’est le plus beau jour de ma vie... Enfin, je vais travailler avec toi ! C’est un rêve qui me paraissait irréalisable... Merci, mon vieux.
Ils burent. Coplan déposa son verre sur la table basse qui se trouvait au milieu de la chambre.
- Gitane ? offrit-il en sortant son paquet.
- Non... J’ai pris goût aux américaines, s’excusa Legay.
Coplan se laissa choir dans un des fauteuils, puis, avec un sourire teinté d’affection, il soupira :
- Et le comble, c’est que tu me remercies !... Fasse le ciel que tu ne changes pas d’avis sous peu !...
- Jamais ! affirma Legay avec conviction. Quoi qu’il arrive, je te serai reconnaissant d’avoir appuyé ma requête... Quand j’ai reçu ma mutation dans ton service, ça m’a fait un coup, je te jure... Au fond, il n’est pas si contrariant qu’on le prétend, le Vieux.
- C’est une tête de cochon, murmura Coplan, mais il a sa façon à lui de faire plaisir aux gens. Ceci dit, ne te fais pas trop d’illusions : s’il a demandé ton transfert du S.R. de la Marine à son service, c’est qu’il avait son idée. Tu t’en apercevras un de ces jours...
Jean Legay haussa les épaules. Les deux mains dans les poches, il contempla un moment sa cigarette qui se consumait dans le cendrier de cristal, près de son verre de scotch.
Il portait lui aussi un costume clair, en tissu léger, et des chaussures blanches, souples. Mince, de taille moyenne, harmonieusement bâti quoique solidement charpenté, il ne paraissait guère plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. Il en avait trente-cinq en réalité. Son visage énergique, boucané par dix années de navigation

autour de la planète, dégageait une impression de force morale inébranlable. D’emblée, on sentait en lui l’homme aux décisions rapides et sûres, au jugement impartial, au courage invincible. Son petit front obstiné, ses yeux bruns, sa bouche largement dessinée, ses épaules robustes, tout en lui reflétait l’aventurier aux nerfs bien trempés, à l’audace virile, à l’esprit vif.

Coplan connaissait Jean Legay de longue date. Il ne l’avait jamais encouragé à opter pour la vie périlleuse du contre-espionnage. Toutefois, le moment venu et la décision étant prise, il n’avait pas hésité à recommander au Vieux cette recrue d’élite. Et Francis, qui n’accordait pas sa confiance à la légère, savait qu’il ne s’était pas trompé.

Legay demanda :

- L’affaire est dangereuse ?

- Elles le sont toutes, mon petit vieux... Dans ce boulot-là, pas de classification comme en boxe ou au football ! La moindre filature, la plus inoffensive enquête peut tourner mal. Il suffit d’un petit accrochage, et pan : lessivé. Avec le mépris général par-dessus le marché !...

Coplan vida son verre, se leva.

- En l’occurrence, la présente mission est d’une banalité remarquable : un réseau d’action et de propagande à la solde des Soviets... A première vue, des gens très bien. Des spécialistes, triés sur le volet comme d’habitude... A la tête de ce réseau, un Américain nommé Dean Geoffrey, délégué de la Société Mondiale Économique, organisme ayant pour but d’étudier l’équilibre et la répartition des marchés économiques dans le monde entier... Activités du réseau : informations politiques, propagande, recrutement et trafic d’armes.

- On peut le coincer, ce Geoffrey ?

- Sûr ! Nous sommes là pour ça. Encore faut-il le dénicher !... Son réseau est vaste, habilement articulé, avec des positions de repli à chaque échelon et des relais en écluse... Du reste, je vais t’exposer toute l’affaire en détail. Tu verras où nous en sommes et ce qu’on attend de nous.

Pendant près de deux heures, les deux agents français étudièrent le problème qu'ils avaient à résoudre.

- Et voilà, conclut finalement Coplan, tu en sais autant que moi maintenant. Dans ce colis, tu as quelques outils spéciaux qui serviront peut-être. Caméras, émetteurs-récepteurs de poche, microscope pour empreintes, sans oublier une réserve d'artillerie. Je vais d'ailleurs prélever sur-le-champ un pétard...

Ils déballèrent le colis. Francis s'adjugea un robuste automatique Bernardelli de gros calibre à dix coups.

- Quoi qu'il arrive, dit-il encore à Legay, ton P.C. ne varie pas. Ralliement et contacts ici, entre huit heures du soir et minuit. Tous les messages en code 28. Tu as eu le temps d'un peu t'entraîner, je présume ?...

- Oui, sois sans crainte.

- Je commence demain soir. De ton côté, tâche de ramasser des informations aux adresses que je t'ai indiquées...

- Puis-je faire une objection ?

- Naturellement !

- Pourquoi ne pas opérer ensemble, par des manœuvres d'approche ?

- Parce que ça ne donnera rien.

- Voire !... A mon avis, ton plan comporte des risques inutiles. Du moins, j'en ai l'impression...

- Erreur... L'expérience m'a appris que, pour nous, la plus courte distance entre deux espions complices était le risque, le risque total, mais rapide. Les solutions baveuses, c'est généralement plus dangereux encore et moins payant.

- Es-tu tellement sûr d'être connu ?

- Si je ne le suis pas, je ne tarderai pas à l'être. J'ai fait et je ferai le nécessaire... Si je veux jouer cavalier seul, au début, c'est pour te placer, toi, en meilleure position... Là-dessus, je me tire.

Ils se serrèrent la main, puis Coplan s'en alla.

Le lendemain soir, vers huit heures, Coplan arrêtait sa traction devant un bel immeuble blanc de l'avenue Strauch, non loin du square de la Cité, dans le quartier est de Léopoldville.
Il descendit de voiture, s'engouffra dans le hall du building, se colla en retrait sur la droite, contre un des piliers, et attendit.
Personne n'apparut.
Alors, Francis retourna vers l'entrée, examina les abords de l'immeuble. L'avenue était bien éclairée, la vue portait loin.
Rien... Aucun flâneur sur le trottoir ni en face, aucun badaud autour de la traction.
Faisant de nouveau demi-tour, Coplan escalada en souplesse quatre volées d'escalier. Au second étage, il donna un bref coup de sonnette. La porte s'ouvrit. Un jeune type en short blanc et chemisette à col ouvert dévisagea le visiteur d'un œil impassible.
- Peter Dolwitz, dit Francis.
- Auguste Keerels. Je vous attendais. Entrez.
Il s'effaça pour laisser entrer le visiteur, lança un coup d'œil sur le palier, puis referma la porte et tourna le verrou.

CHAPITRE VIII

Coplan fut introduit dans un modeste living-room très sommairement meublé. Visiblement, l'occupant des lieux ne roulait pas sur l'or; l'administration lui avait fourni un logement confortable, mais sa situation financière ne lui avait pas encore permis de meubler comme il l'aurait fallu ce bel appartement. Ou alors, comme tant de fonctionnaires coloniaux, il rognait sur son budget afin de se constituer une petite fortune pour le jour où, ses trois termes achevés, il retournerait en Belgique.
- Voici la carte qui m'a été remise à votre intention, dit Francis en remettant au jeune Belge une carte de visite sur laquelle le Vieux avait griffonné quelques mots.
La carte était au nom de Letellier; la formule n'avait rien que de très banal. Mais sans doute la disposition des mots avait-elle un

sens précis, dûment convenu à l'avance, car Keerels opina en disant :

- Oui, c'est bien cela. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Quelques tuyaux à me donner, si c'est possible...

- Allez-y.

- Connaissez-vous un certain Lucien Nissant, agent technique de la Sodexaf ?

- Oui, mais de nom seulement... Si j'ai bonne mémoire, ce type dépend de la succursale de Matadi. Je pense qu'on pourra vous renseigner au bureau même de la Sodexaf, à Matadi. C'est près du Métropole.

- Merci, j'inscris ça dans ma mémoire... Connaissez-vous le nommé Dean Geoffrey ?

- Oui. Un Américain... C'est un correspondant de la S.M.E.C. Je l'ai rencontré deux ou trois fois au bar de la Devinière... C'est un grand type mince, avec une petite moustache et des lunettes. Le genre plutôt constipé : taciturne, distant, toujours tiré à quatre épingles... Il est venu un jour au bureau, c'est comme ça que je l'ai repéré.

Surpris par les connaissances précises du Belge, Francis lui demanda :

- En somme, c'est quoi, votre bureau ?

- Je suis employé au C.I.D. Le Centre d'information et de Documentation du Congo belge. Un organisme gouvernemental.

- Vous ne savez pas si ce Geoffrey a beaucoup de relations dans la contrée ?

- Difficile à dire... En principe, ces Américains ne fréquentent guère que des compatriotes à eux. Nous avons pas mal d'Amerlocks ici, comme vous le savez... Notez que ce Geoffrey n'a rien du fonctionnaire; il va et il vient, il étudie le pays, il voit des industriels, des commerçants... C'est un peu comme un journaliste, si vous voulez.

- Un spécialiste des questions industrielles et économiques, c'est bien cela ?

- Oui... Remarquez cependant que les questions sociales les intéressent aussi. En fait, ils se mêlent de tout. Même de ce qui ne

les regarde pas, à ce qu’on dit.

- Il y a longtemps que vous ne l’avez plus vu ?

- Voyons... Plus de trois mois, sûrement.

- Vous pourriez me donner son adresse ?

- Je crois qu’il était au Régina en dernier lieu.

- A l’hôtel ?

- Oui... Comme il voyage beaucoup, il vit toujours à l’hôtel. Une fois par-ci, une fois par-là. Mais si vous tenez à le rencontrer, votre seule chance c’est d’aller à la Devinière. C’est là qu’il a ses déjeuners d’affaires. Du moins, je le suppose.

- Bon, merci... Autre renseignement, connaissez-vous un certain Lode Bervoet ?

Keerels fronça imperceptiblement les sourcils.

- C’est une enquête de quel genre, votre enquête ?

- Quelques vérifications, sans plus.

- Trafic d’armes vers le Congo français, non ?

- Vraisemblablement.

Le Belge opina et dit :

- Ce Lode Bervoet est un personnage mystérieux, je vous le signale à toutes fins utiles. Mystérieux et dangereux... Officiellement, il fait de l’importation de matériel électro-mécanique. Mais ses activités réelles sont assez louches...

- Il a son domicile à l’avenue Ruakading, paraît-il ?

- Une couverture. Une façade, si vous préférez. Il n’est jamais chez lui. Il a un gérant, deux secrétaires, plusieurs représentants, et tout ce personnel habite les trois étages de sa maison. Lui, on ne le voit jamais. Il passe son temps à la chasse, mais je me suis laissé dire que ce sont des sacs de dollars qu’il chasse dans la brousse !...

- Aucune chance de le rencontrer, alors ?

- Essayez... Si ça ne donne rien, allez vagabonder dans les tripots du quartier indigène de Brazza et faites savoir discrètement que vous êtes acheteur de mitraillettes. Vous tomberez tôt ou tard sur Bervoet.

- Vous êtes drôlement au courant, fit Coplan, admiratif.

- C’est un peu mon métier, dit le Belge.

- Un dernier tuyau : je cherche un nommé Bert Wolf.

- Je le connais. C'est un type de quarante ans, petit, gros, presque chauve... Il s'occupe de l'Inga P.P. C'est un ingénieur allemand, un rescapé des bagnes nazis. Six camps de concentration pour hostilité au régime hitlérien. Opinions assez rouges. Il a un bureau d'étude avec un petit atelier, derrière la cité indigène.

- Qu'entendez-vous par l'Inga P.P. ?

- Inga Power Project... Un projet colossal conçu par les Américains. Il s'agirait de construire un barrage hydraulique aux chutes d'Inga, entre Léo et Matadi. Sur moins de vingt kilomètres, le fleuve est coupé de chutes qui ont près de cent mètres de différence de niveau. Ce barrage fournirait 20 millions de kilowatts, vous vous rendez compte ! De quoi révolutionner toute l'Afrique noire (Authentique). Mais notre gouvernement n'est pas très emballé.

- Pourquoi ?

- La mainmise américaine est déjà bien suffisante comme ça... A force de mettre du fric dans le Congo, ils finiront par nous éjecter purement et simplement.

- Mais les projets sont néanmoins en cours ?

- A l'étude, oui... Les Américains ont installé un véritable campement à Inga. C'est bourré d'ingénieurs qui tracent des plans, mesurent, calculent... On raconte qu'ils ont même un état-major et une zone interdite au public, avec surveillance, garde militaire et tout le tremblement. Mais cela me paraît exagéré, je vous le dis franchement.

- Intéressant, murmura Francis, songeur.

Puis, après un silence :

- Je pense que je n'ai plus rien à vous demander... Merci encore pour votre obligeance...

- A votre service. Au cas où vous auriez besoin d'autres tuyaux, revenez me voir. En venant à huit heures précises, vous êtes sûr de me trouver ici.

Coplan prit congé.

Ce qu'il avait appris au cours de cet entretien lui suggérait pas mal de réflexions. Et, pour la première fois, une chose le frappait : dans ce réseau Geoffrey, les rôles importants avaient au moins un point en commun : c'est qu'ils étaient tenus par des techniciens ou

des ingénieurs !... Nissant, ancien architecte, était un technicien; Palter, le Suisse, était un technicien. Bert Wolf, l'Allemand, était un technicien... Et Geoffrey lui-même, économiste, versé dans les problèmes industriels, avait probablement une solide formation technique lui aussi. De plus, tous ces gens gravitaient autour d'un projet de barrage hydro-électrique...

Ces rapprochements firent naître dans l'esprit de Francis une idée nouvelle. « Et si, par hasard, nous nous étions gourrés ? se demanda-t-il tout en s'installant au volant de la traction. Si le réseau Geoffrey n'était pas, comme on l'a cru, un réseau d'information et de propagande, mais un réseau d'espionnage technique et scientifique ?... »

Il mit le moteur de la voiture en marche, démarra, vira autour du square, coupa vers le boulevard Albert-1er et fila tout droit jusqu'au croisement du boulevard Prince-de-Liège. Il bifurqua sur la gauche, dépassa le building de la Sabena et s'engagea dans une artère secondaire qui, en son milieu, formait un coude.

Il stoppa devant une maison de trois étages.

Avant de pénétrer dans l'immeuble, il vérifia les noms inscrits sous les sonneries. Le locataire du premier avait glissé, comme les autres, sa carte dans l'encadrement de cuivre : Lucien Nissant, agent technique.

Courte hésitation. Le temps de palper la crosse métallique du Bernardelli gros calibre. C'était une crosse plate, guillochée, infiniment agréable à la paume de la main.

Coplan appuya sur le bouton de la sonnerie.

Deux minutes s'écoulèrent, pas davantage. Un rayon de lumière filtra sous la porte. Le battant s'ouvrit.

Ce n'était pas Yvonne Bergillon. C'était une grosse matrone de cinquante ans, au teint olivâtre, aux cheveux noirs et gras. Une Espagnole ? Ou une Portugaise émigrée de l'enclave de Cabinda ?

- Monsieur Nissant ? demanda Francis.

La femme secoua la tête, montra d'un geste vif ses oreilles et sa bouche, puis, se retirant dans le hall, fit comprendre au visiteur qu'il devait entrer.

Coplan hésita une seconde. Mais la femme, de l’index de sa main droite, lui signifiait de la suivre, d’entrer.

Il pénétra dans le hall, referma la porte. La femme avait déjà gravi plusieurs marches de l’escalier. Il lui emboîta le pas. Au premier étage, elle l’introduisit dans un salon fortement éclairé. Avec forces gestes, elle lui montra, sur une petite table, un bloc-notes et un stylo-bille.

Coplan griffonna sur le bloc : « Peter Dolwitz. Quand peut-on rencontrer monsieur Nissant ? »

La femme leva la main, sortit de la pièce. Elle revint quelques secondes plus tard avec un feuillet sur lequel on avait tapé d’avance à la machine : « *Prière de revenir plus tard. Monsieur Nissant, actuellement en mission en Europe, ne rentrera pas avant plusieurs semaines. Pour toutes les communications urgentes, prière de s’adresser directement au bureau de la SODEXAF, à Matadi*. »

Coplan opina en hochant plusieurs fois la tête, affirmativement, histoire de montrer à la femme qu’il avait compris.

Satisfaite, souriante, la sourde-muette reconduisit le visiteur jusque dans le hall du rez-de-chaussée, lui ouvrit la porte, le salua d’une aimable inclinaison de la tête.

« Sublime ! enregistra Francis intérieurement. Après la folle de Wesembeek, la sourde-muette de Léopoldville... Nissant avait de la suite dans les idées ! Comme stratégie de surveillance, on ne fait pas plus discret ! »

Il grimpa dans la traction, lança un dernier regard vers l’immeuble et ses alentours, puis claqua la portière.

Quand il démarra, un léger sourire apparut sur ses lèvres. Il était presque sûr d’avoir, malgré tout, marqué un point ce soir.

Le lendemain soir, c’est-à-dire vingt-quatre heures plus tard, Coplan, rasé de frais, l’œil brillant, le teint reposé, quittait l’Hôtel Central de Léopoldville - où il avait passé une excellente nuit et une journée très calme - et il se remettait en route, au volant de sa traction. Dans le rétroviseur, il admira la magnifique chemise de soie

d'Égypte qu'il avait achetée le matin même et qu'il inaugurait présentement. Pas de doute, avec son casque d'explorateur et son complet immaculé, il avait le type même du touriste oisif, plein aux as, en quête d'aventures et prêt à jouer n'importe quel jeu... pourvu que ce jeu fût de nature à amuser son esprit cynique et désabusé. (C'est un genre d'individus qu'on rencontre fréquemment dans les grandes villes africaines de l'après-guerre...)

Après une courte promenade dans la ville, sans but précis, Coplan vira autour de la place de la Poste et s'engagea dans l'avenue Beernaert, une des artères les plus animées.

La nuit était douce, d'une douceur un peu lourde. Grâce aux lampadaires qui éclairaient l'avenue, Francis put contrôler plus attentivement s'il était suivi ou non.

Il ne l'était toujours pas. Sans doute était-ce prématuré. Ou alors, on l'attendait ailleurs...

Traversant toute la cité congolaise d'est en ouest, il longea un moment la baie de Galiena, continua le long du large fleuve par l'avenue de la Corniche et rejoignit ainsi la route de Binza.

Sans appuyer sur le champignon, il s'abandonna au charme de rouler dans la tiédeur enveloppante de la nuit africaine. Après les journées glaciales de Paris et de Charleroi, cette température était bien agréable.

A quatre ou cinq kilomètres de la ville, sur le côté gauche de la route, l'enseigne lumineuse de La Devinière, le restaurant chic de Léo, troua les ténèbres. L'établissement, très luxueux, se trouvait un peu en retrait, dans une niche de verdure abondante et touffue. Coplan gara la traction, rectifia les plis de son complet blanc, chassa une poussière accrochée à sa manche, puis, d'un pas nonchalant, s'avança dans le hall.

Arrivé au bar, il commanda un Cinzano, demanda des cigarettes blondes, en alluma une (il avait horreur de ça, mais les Gitanes étaient malgré tout un peu trop voyantes) et échangea quelques banalités avec le barman.

Le Cinzano lui parut délicieux. Avec un cube de glace et un zeste de citron, c'était parfait.

Par la porte du bar, on voyait fort bien le porche d’entrée, puis l’extrémité des murets blancs qui entouraient les jardins, puis les terrasses extérieures, de La Devinière. Au-delà, c’était la nuit noire. Des serviteurs indigènes attendaient les voitures amenant les clients de la ville.

Du bar, on entendait l’orchestre qui jouait des blues à la mode pour charmer les hôtes de la grande salle à manger. Une rumeur confuse de voix et de vaisselle entrechoquée formait un second bruit de fond qui semblait assourdir d’une manière engageante les échos de l’orchestre. Ce devait être un quatuor rythmique : piano, batterie, guitare et saxo. Ils jouaient justement *I only have eyes for you*...

Francis vida son verre, paya, jeta sa cigarette et gagna la salle. Il y avait déjà du monde. Plus de la moitié des tables occupées; sur d’autres, le carton fatidique : Réservé.

Un maître d’hôtel s’amena. Les cheveux calamistrés, le plastron étincelant, la figure coupée en deux par un sourire irrésistible, le bonhomme était stylé jusqu’au bout des ongles. Et son sourire - qui promettait de toute évidence des plats succulents - valait au bas mot un pourboire de vingt pour cent.

- Monsieur est seul ?

- Oui, hélas...

Nouveau sourire, courbette, geste d’invite :

- Si monsieur veut bien me suivre...

Tout en suivant le maître d’hôtel entre les premières tables, Francis promena à la ronde un regard détaché.

Et c’est alors qu’il aperçut Jean Legay, attablé dans le fond de la salle, à droite.

Avec une blonde sensationnelle... Yvonne Bergillon, tout simplement !...

CHAPITRE IX

Il n’y avait pas à s’y méprendre. Et il ne fallait même pas avoir l’œil exercé du professionnel pour identifier la fille. Certes, il y avait

une différence notable entre la créature attablée là et la petite photo médiocre de Charleroi. Mais l'essentiel n'avait pas changé. Ou alors, en mieux.

Elle paraissait étonnamment jeune. Vingt-trois ou vingt-quatre ans. L'ovale superbe de son visage avait quelque chose de frais, de rayonnant : la beauté féminine dans tout son éclat. Ses yeux bruns, son nez ravissant, ses lèvres de velours, ses boucles blondes, tout était désirable dans cette jolie femme. Et son buste, moulé dans une robe de soie bleu-nuit, avait cette grâce à la fois provocante et candide qu'on voit aux filles que la nature a comblées.

Une petite lampe à abat-jour rose éclairait de biais son visage, son cou, son décolleté satiné d'ombre chaude. Elle écoutait, la tête penchée, ce que lui racontait son compagnon. Une cigarette brûlait dans ses longs doigts déliés.

Elle leva la tête pour tirer sur sa cigarette, et elle vit Coplan qui s'installait à une table, seul, de l'autre côté de la salle.

L'espace d'une demi-seconde, la fille marqua le coup : le mouvement de succion de ses lèvres sur sa cigarette s'arrêta. Elle eut un imperceptible battement des paupières, puis elle baissa les yeux.

Legay, qui était sans doute sur ses gardes, avait remarqué le trouble fugace de la femme. Tout en continuant à lui parler, il lança un regard oblique vers la table de Coplan. Leurs yeux se rencontrèrent, sans plus. Legay poursuivit sa conversation, et Francis accepta des mains du maître d'hôtel la carte que ce dernier lui présentait.

Pendant la demi-heure qui suivit, Coplan ne se soucia pas le moins du monde du couple. Indifférent, rêveur, isolé dans cette espèce de flegme désabusé qui caractérise les hommes riches lorsqu'ils subissent leurs ennuyeux plaisirs, il mangeait et buvait, très détaché des contingences.

Les blues du quatuor rythmique créaient une ambiance assez intime, presque voluptueuse...

Dans un sens, la rencontre Legay-Yvonne était plutôt contrariante pour Francis. Elle s'expliquait aisément : Legay, en poussant ses investigations soit dans les parages de Bert Wolf soit

dans ceux du mystérieux Lode Bervoet, avait attiré automatiquement les regards de cette fille sur lui. Elle l’avait harponné aussitôt, et maintenant elle essayait de lui prendre sa température.

En quarante-huit heures, Legay avait obtenu le contact. Mais ce contact-là, c’est Francis qui aurait dû l’avoir, pour bien faire.

Plongé dans ses pensées, Coplan laissa errer son regard vers la table de Legay. La fille, entre ses longs cils recourbés, observait Francis. Quand il la regarda plus franchement, et d’une manière plus significative, elle fit passer dans ses prunelles brunes une lueur chaude, caressante; de ses lèvres ourlées, en les fronçant comme par inadvertance, elle esquissa une moue effrontée, déjà complice, d’une sensualité brûlante.

Coplan lui répondit par un très vague sourire, puis porta son regard ailleurs.

A plusieurs reprises encore, quoique plus discrètement, ils s’amusèrent à ce jeu des regards. Legay, imperturbable (mais pas dupe), ne broncha pas et continua son flirt.

Ils en étaient au café et au cognac quand la fille, s’excusant, ramassa son sac à main et se leva. D’une démarche sinueuse, elle traversa la salle à manger, se dirigea vers le vestiaire et les toilettes.

Au passage, tous les clients mâles la contemplèrent. Vue dans sa totalité, elle était encore plus éblouissante. Ses seins proéminents soulignaient la minceur flexible de sa taille. Le galbe de ses hanches faisait penser à un fruit mûr et juteux. Quant à sa croupe, modelée par la robe collante, i] aurait sans doute suffi d'en permettre le toucher aux momies de Toutankhamon pour qu'elles se mettent à trembler d'émotion...

Pour éviter toute erreur, Legay et Coplan s'abstinrent d'échanger le moindre coup d'œil pendant l’absence de la fille. Lorsque celle-ci revint, son sac de croco noir serré contre son buste, elle décocha en passant, à Francis, une œillade furtive, mais éloquente.

Décidément, elle allait un peu fort. Ou bien elle était complètement idiote... Ou bien elle travaillait sur commande et lui, Coplan, avait d'office la priorité.

Il estima que c’était cela l'explication : Yvonne Bergillon, pour agir d'une manière aussi agressive, devait être en service commandé.

Il régla sa note et s'en alla.

Juste comme il sortait un groom en uniforme, un jeune Congolais hilare et bienveillant, l'aborda.

- Pour vous, chuchota-t-il à Francis en lui glissant un bout de papier blanc dans la main... La dame blonde en robe bleue...

- Merci.

Coplan donna un pourboire au groom, fourra le billet dans sa poche, traversa le hall et déboucha dans la nuit lourde.

Arrivé à Léo, il chercha le billet, le déplia.

« *Demain 13 heures au bar du Regina*. »

Il haussa les épaules. Avoir de l'audace, c'est parfait; mais le culot de cette fille confinait à la bêtise la plus caractérisée. Ou alors, elle opérait non seulement sur commande, mais encore selon des directives inspirées d'une tactique volontairement brusquée...

Il rentra à son hôtel, fit remiser la traction au garage. Dix minutes plus tard, à pied, il repartait.

Pour aller à Brazzaville, il prit un taxi qui le transporta vers les hauteurs et le déposa un peu avant minuit au Relais.

Contre toute attente, Jean Legay était rentré.

- Je ne comptais pas te voir si tôt, avoua Coplan. Du train où les choses se présentaient pour toi...

Legay riposta en riant :

- Oui, si tu n'étais pas intervenu !... A l'apéritif, j'aurais parié que les carottes étaient cuites; mais ton apparition intempestive a fait tomber ma cote à zéro. Elle a prétexté une migraine subite pour m'envoyer dinguer un quart d'heure après que nous avions quitté le restaurant.

- Navré de te couper l'herbe sous le pied, mais j'ai l'impression que son cœur penche très nettement en ma faveur, ironisa Francis.

- Oh ! je m'en suis bien rendu compte... C'est presque vexant, du reste. Car enfin, elle ne peut pas savoir que tu as derrière la tête quelques idées qui la concernent.

- C'est là que tu te trompes. Elle m'attendait, moi, et elle m'a reconnu...

- Explique-moi ça.

- C’est simple comme bonjour. Un espion, même quand il se met à table, ne dit jamais tout. Ilka Wilstein, j’en suis convaincu, a donné l’alerte et mon signalement... Hier, je suis allé sonner au domicile de Nissant. Une sourde-muette m’a littéralement forcé à monter à l’appartement. Là, pour écrire sur un bloc-notes le motif de ma visite, j’ai dû me placer à un endroit précis. Je suis certain d’avoir été photographié par un appareil placé dans le mur, derrière une gravure... Et ces trois indices réunis valent bien une démonstration mathématique : mon signalement écrit, ma démarche chez Nissant, ma photo.

- C’est ce que tu voulais ?

- Oui, exactement.

- Et la suite ?... Tu vas relancer la fille ?

- C’est elle qui mène le jeu. Tiens, lis ce papier...

Il donna le billet de La Devinière. Legay écarquilla les yeux et grommela :

- Aucune pudeur, cette garce !...

- Comment s’appelle-t-elle maintenant ?

- Je n’en suis qu’au prénom : Evelyn... Son père est un fonctionnaire bruxellois, et elle visite le Congo à titre documentaire. C’est le petit roman qu’elle m’a servi, avec un peu de broderie autour.

- Il faut lui rendre cette justice qu’elle est drôlement chouette, non ?

- Tu parles ! Je ne suis pas spécialement inflammable, tu le sais, mais quand nous étions assis côte à côte, genou contre genou, je me sentais comme Guillaume Tell qui vise sa cible. Aussi vrai que je te le dis !... Haute-tension, cette gonzesse. Et tu feras bien de te méfier.

- Oui. Et surtout après... Elle, c’est la biche attachée au poteau pour attirer le lion.

- Drôle de biche, ricana Legay.

Il y eut un silence, puis Legay demanda :

- Je laisse tomber ?

- Pas du tout ! Du moment que tu te tiens sur tes gardes, tout va bien.

- Dois-je te couvrir à ce rendez-vous du Regina ?

- Non. Jusqu'à nouvel ordre, la consigne reste la même : chacun pour soi et Dieu pour tous. Mais tu me pardonneras si je passe avant toi dans le lit de notre belle Evelyn ?...

- Tu n'as pas peur de te faire abattre au moment pathétique ?...

Coplan haussa les épaules et railla :

- Ce serait une mort épatante, non ? Celle que chacun espère...

- Plaisanterie à part, le piège sera dangereux.

- Oui, mais je te le répète : après. Mets-toi à la place de nos adversaires, Jean. Dans notre boulot, on commence toujours par discuter. Ce qui compte, c'est l'arrière-plan : le réseau, l'enquête, les indices connus par l'autre camp, les positions repérées, les gars brûlés.

- On va te cuisiner, c'est bien cela que tu veux me faire piger ?

- Oui... Et c'est à ce moment-là que je devrai calculer mon coup.

- Quel est ton plan ?

- Je vais y réfléchir. De ton côté, continue tes sondages. Mais gare : tu seras sûrement pisté désormais. Dans la mesure du possible, laisse-toi faire. Ne sème tes poursuivants qu'à bon escient, et sans dépasser la dose.

L'Hôtel Regina, très belle construction d'angle, au carrefour de l'avenue Albert-Ier, est le plus bel hôtel du Congo et l'un des établissements les plus sélects de Léopoldville. Spacieux, remarquablement dégagé, le bâtiment étend de part et d'autre d'un large porche à quatre piliers ses deux ailes blanches.

Francis arriva au rendez-vous avec cinq ou six minutes d'avance. Yvonne Bergillon s'amena vers une heure un quart.

Sans doute voulait-elle, par ce retard digne d'une jolie femme, faire oublier un peu le procédé par trop cavalier qu'elle n'avait pas craint d'employer pour aguicher Coplan ?

- Bonjour, minauda-t-elle en ondulant vers le bar.

Il s'inclina, serra délicatement la main qu'on lui tendait. Puis, il murmura :

- Vous êtes divine... et vous faites un heureux.

Elle battit des paupières, eut un sourire et dit :

- Je meurs de soif, mon cher...

Elle se hissa sur un tabouret, ce qui fit saillir, dans sa jupe en fresco blanc, l'arrondi capiteux de sa hanche et la suavité de sa cuisse prometteuse.

- Bacardi, commanda-t-elle au barman.

Coplan demanda un second Cinzano.

Après avoir servi les deux consommations, le barman se retira discrètement vers le bout de son comptoir. Yvonne Bergillon but une gorgée de cocktail, coula un regard tendre vers Francis, puis, avec un sourire adorable, chuchota :

- J'espère que vous ne m'avez pas trop mal jugée, hier soir ?...

- Comment pouvez-vous me poser pareille question ? fit-il sur un ton de reproche.

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, confessa-t-elle, confuse. Cela ne m'est jamais arrivé. Mais quand je vous ai vu, quand mes yeux ont rencontré les vôtres...

Elle allait vite en besogne, la petite.

- Où déjeunons-nous ? questionna-t-il en la couvrant d'un œil soucieux.

- A vous de choisir...

- Je ne connais guère la ville. On m'avait recommandé La Devinière...

- Voulez-vous me faire confiance ?

- Je m'en remets à vous, corps et âme...

Pendant dix minutes, ils parlèrent du Congo, des voyages, de Léopoldville et de l'Afrique en général.

Quand ils quittèrent le bar, la fille proposa à mi-voix :

- Prenons un taxi, voulez-vous ?

- Je suis en voiture... Une voiture de location, du reste.

- Prenons quand même un taxi, ce sera mieux.

- Comme vous voudrez...

Elle l'entraîna dans un quartier de la ville qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'explorer.

Derrière la cité indigène, dans la direction de Lemba-Gaba, une auberge cachée dans les bois les accueillit presque secrètement. La bicoque, blanche avec un toit de tuiles en pente, avait cette allure aimable, confortable et feutrée, de toutes les auberges qui, aux confins des capitales, abritent les amours clandestines. On y mangeait d'ailleurs fort bien.

Sous l'œil vigilant d'un patron grec, un obèse aux sourires équivoques, le personnel, des négresses en robes à fleur, faisait le service le plus silencieux qu'on pût imaginer.

Le déjeuner (au champagne Veuve Cliquot, demi-brut 1947), tirait à sa fin quand le Grec s'approcha de la table, se pencha et demanda si ces messieurs-dames étaient satisfaits.

- Délicieux, affirma Francis qui, sous la table, palpait la cuisse de sa voisine.

- Si ces messieurs-dames le désirent, proposa l'aubergiste en adoucissant son sourire, je servirai le café et les liqueurs là-haut. Ces messieurs-dames seront plus à l'aise pour causer, n'est-ce pas ?

- Sans aucun doute, approuva Francis.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient seuls dans une chambre aux rideaux tirés, au tapis moelleux, aux gravures suggestives. Le ventilateur entretenait dans la pièce une fraîcheur agréable.

Yvonne, avec un naturel et une aisance remarquables, s'allongea d'emblée sur le divan, un très large divan qui remplissait à lui seul les trois quarts de la chambre.

La négresse apporta le plateau avec le café et l'Armagnac, le déposa sur la table, se retira les yeux baissés.

Coplan ôta sa veste, s'avança vers le divan, s'assit en prenant appui sur ses deux bras tendus, le visage au-dessus de celui de la fille. Yvonne, la bouche entrouverte, les seins gonflés de paresseux bien-être et de langueur sensuelle, mendia silencieusement un baiser.

Quand il se redressa pour reprendre haleine, elle murmura, lointaine et comme un peu pâmée déjà :

- J'avais hâte de faire votre connaissance, Peter Dolwitz.

- Pas tant que moi, Yvonne, confia-t-il en se penchant pour lui baiser de nouveau la bouche, mais avec une ferveur amoureuse plus accentuée.

CHAPITRE X

Ainsi, d'entrée de jeu, la fille tombait le masque. Pas de ruses inutiles : droit au but. La méthode, quoique un peu directe, pouvait néanmoins se défendre...

Coplan se leva, alla chercher ses cigarettes et son briquet.

- Une cigarette ? offrit-il.

- Oui... Allume-la moi...

Il s’exécuta, plaça la cigarette allumée entre les belles lèvres de la fille. Puis, en expirant la fumée de sa première bouffée, il demanda (pour rester conforme à son personnage) :

- Comment as-tu appris mon nom ?

- Et toi ?

- Ilka Wilstein.

- Pareil pour moi... Où en est l’affaire de Wesembeek ?

- Sauf pépin, ça s’arrange. Lucien Nissant a signé ses aveux, et le juge ne retiendra pas le fait de la complicité éventuelle... Mais toi ?... La police te recherche, tu risques gros. Pourquoi as-tu liquidé Palter ?...

- Je ne resterai pas longtemps ici. Je compte filer sur l’Argentine. Des amis s’en occupent... Quant à Eric Palter, c’est lui qui voulait m’étrangler. Crise de jalousie... Un cinglé, je te jure. Comme c’était lui ou moi, je n’ai pas réfléchi... Et voilà !...

- Interpol a ton signalement.

- Je sais... Mais je suis blonde, maintenant, j’ai un passeport en règle et mon dossier est gardé provisoirement en suspens, ici au Congo... Nous avons quelques relations bien placées dans la police.

- Bravo.

- Pourquoi es-tu venu ?

- Je suis chargé de contacter Geoffrey...

La fille exhala lentement la fumée qu’elle venait d’aspirer.

- Je vois, dit-elle pensivement. Mais Geoffrey n’est pas à Léo en ce moment. Tu devras patienter.

- Je patienterai. Qui était-ce, le gars qui t’accompagnait hier, à La Devinière ?

- Je n’en sais rien. Un fonctionnaire des services économiques français... On m’a envoyée dans ses jambes pour le sonder.

- Pour quel motif ?

- Je l’ignore.

- Et qui t’a commandé ce travail ?

- Bert... Bert Wolf... Tu connais Bert ?

- Pas personnellement.

Coplan se leva pour écraser sa cigarette dans un cendrier. Quelque chose le tracassait... Cette conversation ne collait pas avec ses prévisions. De plus, il y avait des choses qu’elle aurait dû demander. Pourquoi ne les demandait-elle pas ?

La fille prononça sur le même ton détaché :

- Pourquoi veux-tu rencontrer Geoffrey ?

- Des précisions à lui demander, répondit Francis, un peu soulagé.

- A quel sujet ?

- Au sujet de Nissant, de Merlot, d’Ilka Wilstein et de toi.

- Tu le connais, Geoffrey ?

- Je ne connais personne de votre réseau. J’ai reçu des noms et des ordres, c’est tout.

Elle changea de ton :

- Quelle heure est-il ?

- Quatre heures vingt-cinq.

Son visage devint soucieux, préoccupé.

- Je suis désolée, dit-elle, mais je dois te quitter. Un rendez-vous à cinq heures.

- Tu plaisantes ? On ne se quitte pas comme ça, juste au bon moment.

- Je suis tout à fait de ton avis, mais je suis aux ordres, moi aussi... Es-tu libre, ce soir ?

- Oui.

- Peux-tu me prendre avec ta voiture, à dix heures et demie, devant l'église Saint-Pierre, à l'avenue Prince-Baudouin. Juste après le stade Reine-Astrid.

- D'accord ! Où irons-nous ?

- Au bungalow de Geoffrey. Comme la bicoque est vide, nous serons bien tranquilles jusqu'au matin. Ça te va ?

- Où est-ce ?

- Je t'expliquerai. C'est vers Ikamba.

- Nous dînerons ensemble ?

- Non, j'aurai dîné.

Elle se dressa sur ses coudes, colla un bref baiser sur la bouche de Coplan et sauta à bas du divan. Avec des gestes d'allumeuse incurable, elle rajusta ses bas de soie en relevant sa jupe d'une façon impudente, puis, de ses mains élégantes, elle lissa sa jupe sur ses hanches, sur son ventre et dans ses reins.

Un taxi les ramena en ville.

« *La fête est pour ce soir* », pensa Francis qui décida de rédiger un message à l'intention de Legay.

Ce soir-là, à dix heures vingt, au terme d'une longue méditation un peu angoissée, et après avoir vérifié très minutieusement le mécanisme de son automatique Bernardelli, Francis s'habilla, tria le contenu de son portefeuille et but un verre de scotch. Ensuite, tout en sachant parfaitement que c'était ridicule (car on ne porte pas le casque colonial le soir, sauf les touristes naïfs), il se coiffa de son casque et quitta la chambre.

Au volant de la traction, il prit la direction de l'église Saint-Pierre. Remontant à faible allure l'avenue éclairée, il dépassa le stade Reine-Astrid...

Ses yeux aux aguets scrutaient les passants, les voitures. A quelques mètres de l'église, Yvonne, en tailleur beige, lui fit un signe de la main. Il stoppa, fit un demi-tour dans l'avenue, se rangea le long du trottoir, ouvrit la portière pour inviter sa conquête à embarquer.

- ’Soir ! lança-t-elle prestement en s’engouffrant dans la voiture, près du conducteur. Continue tout droit, nous ferons le tour par la ville.

- Parfait. Indique-moi la route à suivre... Je me demandais si tu viendrais ou non.

- Ben, puisque c’est moi qui t’ai donné ce rendez-vous !

- Oui, sans doute... Mais je me disais que c’était peut-être un lapin que tu m’avais posé, histoire de te débarrasser de moi.

- Quelle modestie !... Tu as oublié que c’est moi qui t’ai relancé à La Devinière ?...

- Oh, rien de commun avec ceci ! Tu étais chargée de me contacter... Ce soir, c’est différent, il s’agit d’un rendez-vous d’amoureux.

Il ajouta, d’un ton plus confidentiel :

- Du moins, je le crois ?...

- Tu plais aux femmes, murmura-t-elle en posant sa main sur le genou de Francis. Et tu le sais, non ?

Il ne répondit pas.

Au carrefour, il vira à gauche, dans l’avenue Albert Ier. Arrivé à hauteur de l’institut Géographique, il vira de nouveau à gauche et s’engagea dans l’avenue Princesse Joséphine-Charlotte.

- Continue tout droit, dit-elle. Après le cimetière africain et le pont Ruwet, tu prendras la route secondaire à droite.

Ils quittèrent bientôt la ville et les artères éclairées. Après le pont, la route devint nettement moins bonne. Et, un ou deux kilomètres plus loin, ce fut la forêt.

- C’est dans la brousse que nous allons ? s’enquit-il... Notre ami Dean Goeffrey a des goûts d’ermite à ce que je vois.

- Oui, son bungalow est assez solitaire, admit-elle.

- Personnellement, je trouve ça sinistre, ce coin. Très sinistre... C’est l’endroit idéal pour tendre une embuscade ou monter un traquenard...

- Tu as la frousse ? fit-elle, ironique.

- Je n’aime pas beaucoup les endroits trop isolés.

- Tu as une arme, je suppose ?

- Une arme ? sursauta-t-il. Non, pourquoi ?

Elle se moquait de lui.
- Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de Mau-Mau dans ce pays.
Elle tapota son sac à main en croco noir et murmura d'un ton presque condescendant :
- Et d'ailleurs, je suis armée, moi. Tu n'as rien à craindre.
Ils dépassèrent la bourgade de Ikamba, prirent une piste à droite et s'enfoncèrent carrément dans la végétation touffue de la forêt. Après un bon moment de silence, Coplan marmonna :
- On ne peut pas dire que ce soit près de la porte, le bungalow de Geoffrey.
- Nous arrivons... Dans quelques minutes, tu bifurqueras sur la gauche, le long de la rivière. Je t'indiquerai.
Un quart d'heure plus tard, ils atteignirent le bungalow. Coplan coupa le contact, serra le frein à main, mit pied à terre.
- C'est la forêt vierge ! constata-t-il.
- On voit bien que tu n'es jamais allé en brousse, répondit-elle avec assurance. Éteins tes phares et suis-moi.
Elle le précéda dans un minuscule sentier au bout duquel se dressait la bicoque, une maisonnette grise, large et plate, avec un toit de tuiles. La maison et les alentours se trouvaient plongés dans une obscurité totale.
- J'ai les clés, murmura-t-elle en fouillant dans son sac.
Elle ouvrit la porte, fit de la lumière.
- Entre vite, dit-elle. La lumière attire les moustiques.
Il pénétra dans un vestibule étriqué, referma la porte.
Le bungalow, copié sur un modèle de style américain, comportait trois pièces de plain-pied : cuisine, living-room, chambre avec cabinet de toilette. L'ameublement était rudimentaire, mais la petite maison était quand même pourvue du confort minimum selon les conceptions d'Outre-Atlantique : radio, téléphone, réfrigérateur électrique.
- On se croirait en Floride, constata Francis.
- Geoffrey est Américain, dit la fille.
Avec désinvolture, elle ôta la veste de son tailleur, alluma la radio, mit de la musique de jazz, alla chercher une bouteille de whisky, des verres, des cubes de glace.

- Sec ou avec soda ? s'enquit-elle.
- Moitié moitié.

Elle servit le whisky, attrapa un coffret de cigarettes posé sur un meuble.

Il accepta une Pall-Mall King-Size.

Yvonne, en chemisier de soie, valait le coup d'œil. Sa poitrine arrogante prenait dans ce vêtement fluide et léger un relief étourdissant.

Coplan déposa sa cigarette dans le cendrier, s'approcha de la fille, la prit dans ses bras et lui baisa la bouche avec une avidité virile.

- Nous avons le temps, Peter, soupira-t-elle en se dégageant pour reprendre haleine. La nuit nous appartient et nous sommes seuls au monde...

- Tu permets ? dit-il.

Il enleva son veston, alla le pendre à une patère dans le vestibule. Puis, ôtant son casque, il le déposa sur un coffre qui se trouvait là comme pièce d'ornementation, un coffre d'ébène avec des sculptures nègres.

Yvonne s'était éclipsée vers la chambre. Francis en profita pour glisser rapidement son automatique sous son casque. (De cette façon, si elle lui faisait les poches, elle tomberait sur un bec !...).

Ayant rejoint la fille dans la chambre, Coplan put savourer alors - avec cet avantage d'en être le seul bénéficiaire - l'un des plus étonnants numéros de strip-tease de sa carrière.

Yvonne avait éteint le lustre et les appliques murales, à l'exception de celle qui surmontait la tête du large lit. La pièce baignait dans une pénombre mordorée. Le ventilateur marchait doucement, brassant l'air pour y mêler une fraîcheur agréable.

Le chemisier de soie fut jeté au hasard sur une chaise. Yvonne dégrafa ensuite sa jupe beige, la laissa tomber à ses pieds, l'enjamba, la ramassa pour la déposer sur la chaise également. Perchée sur ses hauts talons, vêtue seulement de son slip blanc et d'un soutien-gorge dont les bonnets transparents avaient des reflets de chair extrêmement évocateurs, elle était sensationnelle.

- Tu n'as jamais pensé à te mettre sur les rangs pour le titre de Miss Univers ? demanda Francis en se laissant choir sur le bord du lit.

Elle le regarda avec un sourire amical.

- Je te plais ?

- Faudrait être difficile pour dire non !...

D'un geste sec, elle fit sauter l'attache élastique de son soutien. Ses seins, libérés, jaillirent plus orgueilleusement encore. Comme toutes les brunes, elle avait une carnation légèrement ambrée ; les deux fleurs de son jeune buste avaient une teinte pourpre qui tranchait violemment sur sa chair.

- Tu as une peau de brune, méfie-toi ! dit-il. Cela peut te trahir...

- Hé oui, je le sais ! admit-elle. On peut se teindre les cheveux et les poils, mais changer de peau, c'est autre chose... Il y a tout de même des exceptions, j'imagine ?... Tu reconnaîtras que c'est bien fait, non ?...

Elle roulait son slip sur ses cuisses rondes et pleines. Il articula d'une voix un peu enrouée :

- Oui, dans le genre blondeur intime, c'est convaincant...

Il se leva, comme mû par un ressort. Mais quand il voulut l'étreindre, elle le repoussa gentiment :

- Minute, mon chou... Déshabille-toi plutôt. Tu n'as pas l'intention de m'aimer à la sauvette, je suppose ?

Il fit un effort pour dompter son impatience, devenue très réelle en vérité. Cette fille, dans la franchise effarante de sa beauté, irradiait une sensualité bouleversante.

Avec un petit rire de gorge, elle demanda :

- Passe-moi tes vêtements, que je les range...

Elle ne perdait pas le nord, malgré tout. Sous le prétexte de lui plier son pantalon sur la chaise, elle palpa discrètement les poches du vêtement.

Ce qui suivit, Coplan ne se soucia guère d'en graver le détail dans sa mémoire. Mais l'impression d'ensemble le laissa plutôt pantelant.

Cette fille si belle, si capiteuse, si ardente, ce n'était sûrement pas sur commande qu'elle se livrait aux plaisirs de l'amour. Dans

chaque douceur de sa beauté, dans chaque rondeur de son corps superbe, dans les fibres même de sa féminité, sa vocation d'amoureuse était inscrite... Ilka Wilstein avait dit d'elle que ce n'était qu'une Mata-Hari à la gomme, et c'était peut-être vrai; mais l'instinct irrésistible qui la poussait à séduire les hommes, à les enflammer, à se donner à leur fureur, c'était de l'authentique.

Au living, la radio jouait du New Orléans. Et cette musique au rythme endiablé constituait un étrange contrepoint aux ébats auxquels ils se livraient.

Quand l'orage s'apaisa, ils s'écroulèrent, haletants, la tête pleine de vertige.

- Un scotch, Peter ? murmura-t-elle soudain d'une voix alanguie.

- Non... Mais une cigarette me ferait plaisir...

Elle se dégagea, se leva. Il l'entendit s'affairer dans le cabinet de toilette. La robinetterie manquait de discrétion... Ensuite, elle traversa la chambre, alla dans le living...

Avant de revenir près de lui, elle poussa une pointe jusqu'au vestibule. (Pour fouiller les poches de mon veston, se dit-il.)

Ils fumèrent en silence, flanc contre flanc.

Dans son abandon, dans sa langueur un peu animale, Yvonne était encore plus belle que vêtue, ce qui est moins fréquent qu'on le pense. Aux prises avec un morceau pareil, des gars comme Nissant, Palter et Geoffrey avaient dû redécouvrir cette vieille vérité dont parlaient les prophètes, à savoir que l'enfer et le paradis sont parfois tellement près l'un de l'autre qu'ils se touchent.

Leurs cigarettes finies, Yvonne se renversa sur le lit, pesa de tout son poids sur son compagnon et déposa le cendrier sur la carpette. Puis, en se redressant, elle tira sur le cordon de soie qui pendait à la tête du lit. La chambre fut plongée dans l'obscurité totale.

- Caresse-moi, Peter, mendia-t-elle...

Puis, d'une voix plus sourde, elle avoua en se collant étroitement contre lui :

- Tu sais, plus de trois semaines sans homme, c'est un supplice pour moi !...

Il ne se fit pas prier.

La tempête amoureuse grondait déjà sérieusement lorsque Francis, malgré la radio, perçut, du côté de la cuisine, un léger craquement. Il ne brusqua rien, ne freina ni ses gestes ni sa ferveur mais son attention s’aiguisa.

Brusquement, levant son bras gauche, il attrapa le cordon de l’applique, tira d’un coup sec. La lumière tamisée rayonna sur le lit et. dans la pièce. Dans l’embrasure de la porte de communication, un grand gaillard en saharienne, tête nue, le Colt au poing, se tenait immobile, les traits légèrement crispés.

- Finie la fiesta ! articula l’inconnu d’une voix sarcastique.

Yvonne se laissa retomber sur le dos, puis, se redressant à demi sur les coudes, elle secoua la tête, soupira, ramena de sa main droite ses mèches en désordre. D’une voix tranquille, elle prononça à l’intention de l’intrus :

- Bien, Stan. Il est à toi, je te le donne tout chaud !...

- Joli travail, commenta le nommé Stan en connaisseur.

La fille se tourna vers Coplan.

- Mille regrets, Peter, dit-elle froidement. J’avais des ordres, je les ai exécutés.

Elle fit mine de descendre du lit, mais le grand gaillard en saharienne lui ordonna promptement :

- Non, reste où tu es ! C’est drôlement chouette de vous reluquer tous les deux comme ça...

Yvonne, interdite, dévisagea son interlocuteur. Mais, à cet instant précis, un deuxième individu, moins grand mais tout aussi costaud, apparut, poussa son copain, entra délibérément dans la chambre. Il tenait dans son poing droit un Mauser muni d’un dispositif silencieux de taille volumineuse.

- Parfait ! apprécia à son tour l’arrivant en considérant le tableau. Pour ce qui est d’amener les gars dans un plumard, t’es la championne, pas de doute ! ricana-t-il à l’adresse de la fille.

- Dis donc, ça ne va pas, non ? riposta Yvonne, les sourcils froncés.

- Oh, ça va même très bien, répliqua l'inconnu. C’est le plus beau doublé de ma carrière, parole d’honneur !...

Il s’approcha du lit.

Et, brusquement, se jetant sur Yvonne avec force, il la renversa sur les draps en désordre, lui enserra la gorge dans sa main gauche et, à bout touchant, lui tira deux balles dans la tempe. Les détonations assourdies, couvertes par la musique de la radio, n'éveillèrent même pas de vibrations dans la chambre.

Le tueur se redressa, aspira une bouffée d'air. Subitement livide, le front en sueur, il contempla sa victime. Les deux blessures mortelles étaient noires, brûlées. Un peu de sang s'écoulait sur la joue d'Yvonne, ruisselait lentement dans son cou, passait dans le sillon satiné, entre ses seins, et glissait vers sa hanche.

Le type regarda Coplan.

- Allez, debout, toi. Habille-toi presto ! Nous sommes très pressés !...

Francis, les mâchoires serrées, ne perdait pas de vue les doigts de l'homme au Mauser. Si ce dernier avait esquissé la moindre velléité de tirer, il aurait été surpris de la réaction de Coplan. Mais, apparemment, ce n'était pas le cas. Les pronostics de Francis se vérifiaient : ils allaient d'abord causer, conformément à la logique.

Coplan s'adressa au petit râblé.

- C'est dommage, ce que vous venez de faire. Elle ne sera pas facile à remplacer...

Le tueur, une brute aux yeux méchants, aux lèvres minces et cruelles de carnassier, maugréa :

- T'occupe pas, fiston ! C'est bien grâce à toi qu'elle a eu du sursis...

Francis comprenait parfaitement ce que cela voulait dire. Après les nouvelles transmises par Ilka Wilstein, les gens du réseau avaient estimé qu'Yvonne, définitivement grillée, était devenue un grave danger, une menace à éliminer de toute manière. La malheureuse, avant même d'arriver au Congo, avait été condamnée à mort par ses complices... L'exécution avait été différée de quelques jours pour que la fille, seul lien direct avec l'affaire Nissant, pût le piéger, lui, Coplan.

- Une seconde ! jeta l'inconnu en fouillant le pantalon de Francis. Bon, ça va...

Il se tourna vers son acolyte, toujours de garde, le Colt au poing, dans l'encadrement de la porte :

- Téléphone au patron. Dis-lui que c'est réglé...

Le nommé Stan s'exécuta, pendant que Francis achevait de s'habiller.

Ensuite, le tueur et Coplan passèrent dans le living. La lumière fut éteinte dans la chambre. Au téléphone, Stan parlait avec un laconisme prudent.

- Oui...

- Oui...

- O.K.... Nous allons le fouiller avec soin, ne vous en faites pas !...

Il raccrocha.

- On y va, dit-il à son copain. Faut lui faire les poches, c'est un ordre.

Sous la menace des deux types armés, Francis fut enfin guidé vers la sortie. Dans le hall, Coplan dit négligemment en montrant sa veste pendue à la patère :

- Permettez que je mette mon veston ?

- Minute, fiston.

Le petit gars aux yeux méchants vérifia lui-même les poches du veston, enleva tout ce qu'elles contenaient.

- Bon, grogna-t-il en lançant le vêtement à Francis.

Celui-ci endossa la veste légère, puis, très naturellement, ramassa son casque sur le coffre, en ayant soin de le tenir dans ses deux mains étroitement jointes.

- J'ai ma voiture, signala-t-il en sortant.

- T'occupe pas ! bougonna Stan. Tu es notre invité.

Ils le forcèrent à monter dans une grosse Buick noire qui démarra aussitôt, très sèchement à vrai dire.

Assis à l'arrière, à côté du nommé Stan, Coplan profita de l'obscurité pour faire glisser dans sa paume l'automatique Bernardelli. Puis, prenant son mouchoir pour s'éponger le visage, il enfonça l'arme dans sa poche.

- T'as trop chaud ? gouailla Stan.

- Fait lourd ce soir, en effet.

- T'as pas fini de suer ! prophétisa le voyou avec un petit rire de brute.

Coplan ne répondit pas.

CHAPITRE XI

La Buick noire s’arrêta bien avant l’entrée de la ville, le long d’un petit bâtiment d’aspect industriel, au fond d’une rue en impasse.

Coplan fut conduit dans ce bâtiment. Ils traversèrent un petit atelier de montage, une seconde remise bourrée de pièces mécaniques rangées dans des rayons, puis, arrivés devant une porte métallique, Stan donna trois petits coups de poing contre le battant.

La porte s’ouvrit. D’emblée, Coplan reconnut Bert Wolf. De petite taille, replet, le teint rouge, les yeux bleus, le crâne chauve avec une couronne de cheveux blonds. C’était bien l’homme tel qu’on le lui avait décrit.

Debout dans l’embrasure, les traits durcis par une expression d’énergie froide et féroce, l’ingénieur allemand jeta un bref regard sur Coplan, puis, s’adressant à ses deux hommes, demanda d’une voix rauque :

- Vous avez fait ce que j’ai dit ?

- Oui, c’est en ordre, répondit Stan. Il n’est pas armé... Voilà toutes ses affaires... Et Helmut a ramené le sac à main de la gonzesse.

Spontanément, l’autre tueur tendit le sac en croco qu’il avait fourré dans sa poche.

- Bien, acquiesça Wolf, satisfait.

Il prit le sac, les objets personnels de Francis et commanda à la petite brute :

- Retourne là-bas et attends-nous, comme convenu. Attention aux empreintes.

- Rien à craindre, assura le nommé Helmut.

Il fit demi-tour, tandis que Francis, Wolf et Stan entraient dans le bureau.

- Là, ordonna Wolf en désignant une chaise, en face de sa table surchargée de documents et de plans.

Coplan obéit.

Stan, en habitué, se posta de faction, le dos contre la porte de fer, l'arme braquée sur Francis.

- Pas fâché de vous rencontrer, commença Wolf en prenant place derrière sa table.

- C'est réciproque, dit Coplan.

- Cigarette ?

- Avec plaisir...

Il prit une Camel, reçut du feu, alla se rasseoir. Wolf l'examinait d'un œil scrutateur.

- Ainsi donc, Peter Dolwitz, reprit-il enfin, vous êtes chargé d'arranger l'affaire Nissant de manière à sauvegarder l'essentiel de notre réseau. C'est bien cela ?

- Oui.

Wolf opina. (Il n'en croyait pas une miette, et Francis le savait. Mais l'Allemand avait sans doute bâti son plan sur ce mensonge, à dessein...)

- Où en sommes-nous, aux dernières nouvelles ? grommela-t-il.

- Du côté de Nissant, tout va bien, affirma Francis. Le non-lieu est acquis, la mise en liberté de Lucien ne saurait tarder. En ce qui concerne Yvonne, n'en parlons pas puisque vous avez fait le nécessaire. Du côté de Geoffrey, c'est plus épineux : la Sûreté belge a coffré Merlot. Et je crois que Geoffrey devra faire attention où il met les pieds.

- On peut lui faire confiance, assura Wolf de sa voix éteinte. Et moi, suis-je menacé ?

- Peut-être... Quels étaient vos rapports avec le Suisse Eric Palter ?

- Palter était un con ! Un excité. Je l'avais mis en garde plus d'une fois. Et si je m'étais écouté, je l'aurais lessivé comme j'en avais l'intention.

- Il vous a dénoncé aux autorités, laissa tomber Francis.

- De quoi ? rugit Wolf, les traits brusquement contractés.

Coplan eut l’impression que ce type était un malade. Paludisme, bronchite chronique, troubles cardiaques ? Ses yeux étaient striés de sang, son teint s'altérait pour un rien, ses nerfs étaient visiblement surtendus.

- Oui, expliqua Francis, Palter vous a dénoncé par le truchement d'une accusation posthume. Dans son testament, il vous cite nommément comme responsable éventuel de sa mort en cas de décès prématuré par assassinat.

- Le salaud ! éructa Wolf dont les joues se décoloraient.

- Pourquoi étiez-vous en bagarre ?

- Parce que j'ai couché avec cette imbécile d'Yvonne !... Non, mais ! Quel salaud !... Ces Suisses allemands, je les exècre !

- Ils vous le rendent bien, prétendit Francis.

Wolf n'entendit pas et râla :

- Ce petit monsieur voulait une maîtresse pour lui tout seul, vous imaginez cela ! Une fille qui aurait fait l'amour avec un buffet de cuisine plutôt que de rester chaste pendant quarante-huit heures !... Je l'avais dit à Geoffrey. Et il aurait dû agir beaucoup plus tôt.

- En somme, Nissant a bien fait de liquider Palter ? conclut Francis.

- On va faire une enquête sur moi, j’imagine ? questionna Wolf, tout à son idée fixe.

- Non, je ne crois pas, mentit Francis à tout hasard. Vis-à-vis de la justice, vous êtes disculpé d’office. Cette accusation de Palter tombe complètement à faux... Toutefois...

- Eh bien ?

- Vous vous occupez de l’Inga Project ?

- Oui, et alors ?

- Allez-y prudemment...

- Pourquoi ?

- Nous avons ordre de chercher un réseau qui opère en cheville avec les agents de Brazza, avec Mwamu Donga, avec Bervoet et dans le secteur d’Inga.

Wolf se leva. Les mains dans les poches, il se mit à déambuler dans le bureau.

- Ce que vous me dites là, c’est ce que vous avez appris en qualité d’agent du contre-espionnage, évidemment ? marmonna-t-il.

- Bien sûr... Je vous donne des tuyaux officiels, puisque c’est à cela que je sers...

- Oui... Mais le secteur Donga, je ne m’en occupe pas. Et Bervoet, je ne le connais pas. Tout cela, c’est Geoffrey... Vous savez ce que c’est, l’Inga P.P. dont vous parlez ?

- La future centrale hydraulique.

- Et vous savez pourquoi je m’en occupe ?...

Coplan hésita... Wolf était probablement en train de se payer sa tête. Mais chaque parole de cet Allemand pouvait contenir une parcelle de vérité, un indice précieux pour l’avenir.

- Votre mission est conforme aux décisions de la Commission de Belgrade, énonça Francis d’un ton placide. Il a été arrêté que les informations de caractère scientifique devraient passer en priorité absolue.

- Hmm, opina Wolf, hmm...

Puis, sans transition :

- Qui avez-vous contacté en Belgique ?

- Lucien Nissant. Je l’ai vu en prison, mais nous n’étions pas seuls...

- Et Ilka Wilstein ?

- Oui, je l’ai vue à Wesembeek.

- Et Geoffrey ?

- Je le cherche. J’ai ordre de le contacter pour une mise au point. Où est-il ?

Wolf hocha la tête, reprit place à sa table, dévisagea Francis.

- Vous êtes un homme courageux, Dolwitz... Trop courageux... Vous vous attaquez à des choses plus grandes que vous... Je suis sincèrement désolé de devoir supprimer un homme de votre genre. Les vrais hommes deviennent rares, et je...

- Parce que vous avez l’intention de me supprimer ? coupa Francis en souriant.

- Hélas, oui !... Vous jouez bien votre rôle, mais c’est le texte qui ne va pas... Vous n’arrêtez pas de débiter des paroles qui vous enfoncent irrémédiablement dans vos mensonges de mouchard...

Il soupira d’un air las, se leva derechef, marcha vers Coplan.

- Voyez-vous, Dolwitz, je suis un homme condamné, je le sais... Cancer de la gorge... Mais j’aurai quand même eu le plaisir de vaincre un adversaire digne de moi...

Subitement, dans une sorte de crise de désespoir, il gifla Coplan de toutes ses forces. Francis, sous le choc, faillit tomber de sa chaise, se rattrapa, mit sa main droite dans sa poche et serra la crosse du Bemardelli.

Wolf, congestionné maintenant, écumait de rage intérieure.

- Vous êtes un homme perdu, Dolwitz ! Et votre Cause est condamnée par l’Histoire... Nous ne serons plus là, ni vous ni moi, mais l’avenir me donnera raison. Et vous ne m’empêcherez pas de mener à bien ma mission, ma dernière mission.. .L’Inga !... Vous ne savez même pas ce que cela signifie !...

De nouveau, les mâchoires grinçantes, il gifla Coplan.

« *Vas-y ! songea Francis in petto, les nerfs et les muscles domptés par un effort terrible de sa volonté. Cogne, mon gros. Profites-en !... Quand j’en aurai marre, la musique changera*. »

Tout haut, il maugréa :

- Vous êtes un lâche et un imbécile, Wolf... J’ai sauvé Nissant, ne l’oubliez pas. Si vous me liquidez, Geoffrey vous demandera des comptes...

- Ah oui ?... Eh bien, à moi de vous demander des comptes. Puisque vous vouliez nous faire le coup de cheval de Troie, profitons-en... Quels sont les noms de vos équipiers, ici à Léo et à Brazza ?...

- Vous déraillez complètement ! Je...

Le poing de l’Allemand s’abattit sur la bouche de Francis, lui cisaillant le bord de la lèvre inférieure. Le sang se mit à couler sur son menton.

- Je suis seul, acheva Coplan, imperturbable.

- C’est faux !...

Wolf se tourna vers son garde du corps.

- Stan ! commanda-t-il. Fais-lui un petit traitement facial pour l’inciter à parler...

Le costaud en saharienne s’approcha, donna son Colt à Wolf, se planta devant Francis d’un air menaçant, les jambes solidement écartées.

- Alors, mon joli ?... Tu te mets à table ? Tout de suite ?

Comme par jeu, il balança un court crochet du gauche à la mâchoire de Francis. Ce dernier, dont la lèvre blessée saignait de plus belle, prononça avec effort :

- Que voulez-vous savoir ?

Wolf intervint :

- Le nom et l’adresse des agents du contre-espionnage qui opèrent ici et à Brazza... Les agents français... Le reste, je m’en fous.

Coplan, dans sa poche, serrait avec une telle force l’automatique italien qu’il sentait s’incruster dans sa paume l’écusson sculpté dans la crosse de métal.

- Je vous répète que je suis seul, articula-t-il.

Wolf éructa :

- Cogne, Stan !

D’une détente de ses jarrets, Coplan se catapulta la tête la première sur le tueur. Un coup de feu claqua, puis un second.

CHAPITRE XII

Wolf n’avait pas eu le temps de tirer. La première balle de Coplan avait frappé le petit gros à la base du front, juste entre les deux yeux. Foudroyé net, l’Allemand était encore resté debout deux ou trois secondes, puis s’était écroulé de tout son poids.

Stan, renversé par le coup de tête de Francis, était tombé sur les fesses. Aussitôt, pour empêcher le colosse de se relancer à l’attaque, Coplan avait chercher à le paralyser en lui logeant une balle dans la cuisse. Mais le truand, victime de ses trop bons réflexes, s’était redressé d’un bond. Au lieu de l’atteindre aux jambes, le pruneau lui avait troué la poitrine, dans la région du cœur. Le type s’était effondré.

Tout s'était passé tellement vite que Francis, le Bernardelli au poing, demeura en position de combat pendant une longue minute encore, alors que ses deux adversaires gisaient sur le sol, immobiles.

Coplan se pencha sur Stan. Le colosse avait les yeux révulsés; une bave sanglante lui sortait de la bouche ouverte. Il avait cessé de respirer, lui aussi.

La vue de ces deux cadavres n'inspira pas la moindre pitié à Francis. Au contraire. Depuis le moment où il avait assisté à l'exécution d'Yvonne Bergillon, il avait souhaité de tout son cœur un petit règlement de comptes dans le genre de celui qui venait de se dérouler. Mais, à présent, il fallait faire face à la situation. Et vite.

A l'idée que des témoins importuns, alertés par les deux détonations, pouvaient surgir d'un instant à l'autre, Coplan pensa tout d'abord battre en retraite. Puis il se ravisa : du fond de cet atelier, dans ce petit bâtiment solitaire, et avec la porte métallique fermée, l'écho des deux coups de feu n'avait pas dû se répercuter bien loin...

Toutefois, par mesure de prudence, Francis ramassa le Colt lâché par Wolf, alla se placer contre le mur, près du battant de fer, et attendit. Avec d'une part le Colt, et d'autre part une réserve de huit balles dans l'automatique italien, il pouvait voir venir...

Rien ne vint, rien d'insolite ne se produisit.

Alors Coplan examina sa situation avec plus de calme.

Se détachant du mur, il commença par récupérer ses affaires personnelles. Ensuite, il s'avança vers le cadavre de Bert Wolf et il fouilla méthodiquement les vêtements de l'Allemand, le dépouillant de tout ce qu'il avait dans les poches : un agenda, un trousseau de clés, un portefeuille, des clés de voiture, des bouts de papier, de l'argent... Ensuite, après avoir rassemblé ces objets, il s'attaqua aux meubles et il empila tous les documents qui lui paraissaient dignes d'un examen approfondi. Il en fit un paquet qu'il noua au moyen d'une ficelle trouvée dans le tiroir de]a table.

Il délesta également Stan de son portefeuille, de ses gants, de son argent.

Au moment de quitter le bureau avec son butin, il aperçut le sac à main d'Yvonne Bergillon, demeuré sur la table de travail de Wolf. Il alla le chercher, l'ajouta dans le second paquet qu'il ficela comme le premier, ne conservant que les gants et les clés.

Avant de sortir, il ouvrit la porte de fer, inspecta la remise. Tout était tranquille. Il éteignit et referma le battant, donna un tour de clé, empoigna ses deux paquets et s'en alla vers la sortie.

Il avait peut-être fait quinze pas dans l'impasse quand une silhouette massive se dressa devant lui.

- Nom de Dieu ! lâcha une voix gutturale.

Coplan, à cause de l'obscurité, discerna très mal le faciès épais de l'inconnu, mais il devina d'instinct les réflexes que ce dernier allait avoir. Sans doute ce troisième complice connaissait-il de vue, lui aussi, le soi-disant Peter Dolwitz ?

Laissant choir ses deux colis, Francis fonça sans hésiter. D'un direct du gauche, il cueillit son adversaire au menton et l'envoya dinguer à deux ou trois mètres en arrière, avec l'espoir de lui avoir donné le compte. Mais ce calcul était trop optimiste, l'inconnu encaissait avec un brio inquiétant.

Partant derechef à l'attaque, Coplan répéta son direct du gauche. L'autre encaissa le choc, et fut gratifié en prime d'un droit très sec dans l'estomac.

Cette rapide entrée en matière permit à Coplan de mesurer l'étendue de son erreur. De toute évidence, il avait affaire à un boxeur professionnel. Et pas le premier venu. Le type, loin de s'effondrer, avait pris sa garde.

Tirer dans l'impasse, c'était courir un sérieux risque pour la suite. Accepter le combat, c'était peut-être plus dangereux encore...

La réponse à ce dilemme vint d'elle-même, sous la forme d'un direct du gauche qui frappa Coplan au maxillaire. Par bonheur, il put sauter de côté pour éviter le swing terrible qu'on lui destinait. Il tourna sur lui-même, aspira une bouffée d'air et projeta toute sa force musculaire dans un uppercut qui, malheureusement, ne rencontra que l'épaule de l'inconnu.

Mal placé, Francis encaissa une rafale de crochets sous lesquels il pensa étouffer. Il rompit, mais l'autre le talonnait. Et les coups se

mirent à pleuvoir sur Coplan. Écœuré, Francis abandonna la boxe pour recourir au judo. Il se laissa tomber volontairement en arrière, fit une pirouette complète, opéra un redressement et se retrouva debout, avec un recul de plus de trois mètres. Il vit briller alors, dans le poing du malabar, une lame aux reflets bleus.

- Jette ça ! articula Coplan, l'automatique au poing.

A cette même seconde, une ombre souple émergea des ténèbres, derrière l'homme au couteau. Ce dernier n'avait rien entendu, rien remarqué. Il reçut un effroyable coup de crosse sur le sommet du crâne, lâcha un soupir, tomba sur les genoux et culbuta au sol, face en avant.

- Fais gaffe, Francis ! lança la voix claire de Legay. Ne me descends pas, hé !...

- Jean ! s'exclama Coplan. On peut dire que tu tombes bien... Aide-moi à ramasser ce corniaud. Nous allons le transporter dans la boutique...

Ils prirent le boxeur malchanceux par les épaules et les chevilles, le portèrent dans le bureau de Wolf. Une fois la lumière rallumée, Legay, ébahi, contempla d'un œil rond le champ de bataille.

Puis, avisant le visage ensanglanté de Francis, il lui demanda :

- Blessé ?

- Deux fois rien, une coupure à la lèvre... Je m'en suis mis plein la figure en me bagarrant... Comment diable es-tu arrivé ici, toi ?...

- Le coup du boomerang... Ce type m'avait pris en filature à mon arrivée à Léo, vers dix heures, ce soir. Je pensais faire une virée du côté de La Devinière... Quand je me suis rendu compte que j'étais suivi, j'ai renoncé à mon projet et je me suis baladé au hasard, histoire de fatiguer mon bonhomme. Un peu avant minuit, je l'ai semé. Le type, dégoûté, n'a pas insisté. Je l'ai suivi à mon tour, et voilà.

- La soirée est loin d'être finie, enchaîna Coplan, soucieux. J'ai encore un compte à régler au bungalow de Geoffrey.

Une inspiration lui vint tout à coup.

- Wolf doit avoir une bagnole dans les parages, j'ai ses clés de contact... Mais nous allons d'abord ligoter cet emmerdeur...

Ils bâillonnèrent l'inconnu, le ficelèrent solidement. Ensuite, ayant trouvé l'auto de Wolf garée sous un appentis, à l'entrée de l'impasse, ils chargèrent leur prisonnier et leur butin dans la voiture. C'était une Opel presque neuve. Ils quittèrent l'impasse, après avoir fermé le bureau de Wolf et le petit atelier.

En moins d'une demi-heure, ils arrivèrent au bungalow de Geoffrey. La traction et la Buick étaient là, côte à côte, tous feux éteints.

Coplan, rapide comme l'éclair, fila vers la porte d'entrée de la bicoque. Comme prévu, Helmut, le tueur numéro un de Wolf, avait entendu le bruit de l'Opel. La porte du bungalow s'ouvrit et Helmut s'avança sans méfiance. Toute la masse noire du ciel d'Afrique lui tomba d'un seul coup sur la tête. Coplan, les nerfs à vif, les muscles bandés, avait mis dans ce coup toute sa vigueur physique. Pour sûr qu'un coup de massue pareil aurait fait sauter la boîte crânienne du type si elle avait été moins dure. Un cri rauque se brisa dans sa gorge, le sang se mit à pisser par ses deux narines, ses paupières papillonnèrent, sa mâchoire s'affaissa. Francis, sans lâcher son automatique, ouvrit simplement les bras pour cueillir ce fruit mûr tombé de la branche.

Il allongea sa victime sur le sol, devant la porte, vérifia par acquit de conscience la qualité du travail.

- Sonné, le gars, dit-il à Legay qui s'amenait à la rescousse, revolver au poing. Ligote-le, pour toute sûreté. Je ne me fie pas à ces gens-là. Ces tueurs professionnels ont de la ressource.

Il se redressa, respira lentement, profondément, tendit l'oreille. Tout était calme et silencieux.

- Je vais fouiller la bicoque, dit-il à Legay, Reste ici pour monter la garde, on ne sait jamais.

Dans la chambre, le cadavre d'Yvonne Bergillon se trouvait toujours dans la position tragique où on l'avait laissé après le meurtre. Apparemment, Helmut n'avait touché à rien. Sur la chaise, les vêtements de la fille étaient restés tels qu'elle les avait déposés. Mais ses bas, son slip et son soutien-gorge avaient perdu complètement cette mystérieuse magie qui émane en général des dessous intimes d'une belle garce.

Coplan dut se secouer avec violence pour échapper à la colère qui lui remontait dans le sang. Et pourtant, il n'y avait pas de quoi s'indigner ! En choisissant ce métier, Yvonne Bergillon avait tacitement accepté l'inexorable loi des espions. Wolf n'avait pas eu tort de commander cette exécution sans phrases.

Francis, redevenu froid et lucide, procéda selon sa méthode habituelle à une perquisition minutieuse de toutes les pièces de la maisonnette. Il ne trouva rien. De toute évidence, Geoffrey n'utilisait pas son bungalow comme poste d'action. Peut-être y donnait-il des rendez-vous à ses agents ou aux émissaires qu'on lui envoyait, mais, en tout état de cause, cet homme prévoyant ne laissait aucune trace de ces contacts clandestins.

Dehors, Helmut gisait toujours dans le coma.

- Que faisons-nous ? s'enquit Jean Legay.

- Tu as ligoté le gars ?

- Oui... J'ai remarqué qu'il a des gants aux mains, comme un homme du monde.

- Viens voir le tableau, là-dedans...

Devant le corps dénudé de la jeune morte, Legay se contenta de hocher la tête. Coplan énonça d'une voix neutre :

- Tu avais raison : le piège a fonctionné. Mais la victime n'est pas moi. Ils me réservaient le deuxième round...

- Tirons-nous en vitesse, suggéra Legay. Les deux macchabées chez Wolf, celui-ci et deux types amochés, ça risque tout de même de nous faire remarquer et de nous attirer des embêtements... Ou alors, coupons court et alertons la police de Léo. Il y a le téléphone, je vois...

Coplan fit une moue. Théoriquement, ils pouvaient faire appel à la police de Léopoldville et expliquer ce qui s'était passé. Les accords établis par le Vieux à propos de cette mission leur assureraient une couverture officielle suffisante. Mais, en sortant de l'incognito, ils perdaient leur liberté de mouvement.

- Nous courons le danger d'encaisser un sérieux choc en retour, commenta Francis. Si j'ai bien saisi certaines allusions de la fille, le réseau de Geoffrey a noyauté la police ou la sûreté de la province... Tu devines où cela peut nous mener, le recours aux autorités ?

- Dans ce cas, débinons-nous purement et simplement.

Coplan, le visage assombri par l'intense effort de réflexion auquel il se contraignait, secoua derechef la tête.

- Non, dit-il à mi-voix, la fuite pure et simple n'est pas une solution non plus. Notre objectif, c'est leur chef : Dean Geoffrey. Or Geoffrey peut rappliquer d'un moment à l'autre et venir ici pour faire le point. S'il trouve ce cadavre, il sera tout de suite fixé.

- C'est drôlement compliqué, soupira Legay.

- Je ne vois qu’une formule... Dans la mesure du possible, ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est de gagner du temps. Pour gagner du temps, il faut rétablir un semblant d'ordre, effacer nos traces, faire disparaître les morts et les blessés.

- Facile à dire !

- Cette opération va sûrement nous prendre quelques heures, mais je suis persuadé qu’elle sera rentable. Deux ou trois jours de répit peuvent nous assurer la victoire...

Il dévisagea Legay.

- Si ça ne te vexe pas, je vais te laisser ici avec la morte et les deux amochés. Je reviendrai dans une bonne heure. Avant de me ramener, je te passerai un coup de fil pour savoir si tout va bien. Je vais noter le numéro de ce téléphone... Bien entendu, pas de rigolade inutile. Si quelqu’un arrive, tu mets les voiles en douceur.

- All right ! Aux grands maux les grands remèdes. Quelles sont tes intentions ?

- Je t’expliquerai plus tard.

Au volant de la Buick noire, Coplan fit une fois de plus le trajet jusque chez Wolf. Les parages étaient d’un calme total. Bert Wolf avait bien choisi son domicile, mais sa prudence se retournait contre lui. La petite bâtisse, la dernière de la banlieue, était vraiment solitaire.

Avant de se mettre à la besogne, Francis enfila ses gants. Il mit plus de dix minutes à ranger le bureau, à effacer les taches de sang, à remettre un minimum d’ordre dans les meubles qu’il avait fouillés.

Ensuite, toujours ganté, il tapa à la machine à écrire un demi-feuillet blanc qu’il se donna la peine de coller sur la porte de l’atelier, la première dans l’impasse :

FERMETURE PROVISOIRE

Pendant mon voyage en Europe, prière de bien vouloir m'écrire poste restante, Bureau Central, Léopoldville.

B. W.

Cette fois, si Geoffrey essayait de contacter son agent, il se trouverait dans un drôle de cirage.

Coplan entreprit alors la phase la moins agréable de la manœuvre. Le cadavre de Wolf n'était ni très beau ni spécialement léger, celui de Stan pesait encore plus lourd. Néanmoins, Francis parvint à les caser à l'arrière de la Buick.

Il appela le bungalow au téléphone. Là-bas, rien à signaler. Coplan raccrocha, éteignit la lumière, essuya toutes les poignées des portes et des meubles, ferma les portes à clé.

Lorsqu'il arriva au bungalow, la même opération fut pratiquée : rangement de la bicoque, évacuation du cadavre, fermeture.

Ayant étudié la carte régionale qu'il avait glissée dans une des poches de portière de la traction, Francis dit à Legay :

- Je vais prendre le volant de la Buick et tu me suivras avec l'Opel. Nous avons cinquante bornes à faire. Tu roules derrière moi en te guidant sur mon allure. En cas d'incident sans gravité, ne montre pas trop ta figure. En cas de gros pépin, nous prenons la fuite, même si nous devons couvrir notre retraite au flingue. Compris ?

- D'accord...

La Buick démarra, puis l'Opel. A une vitesse modérée, les deux voitures s'enfoncèrent dans la forêt, au plus épais des ténèbres de la nuit.

Coplan transpirait. Il était seul sur le siège avant. Mais il y avait trois cadavres empilés à l'arrière, plus deux gaillards saucissonnés et bâillonnés. Cette cargaison peu folâtre pouvait être gênante et donner à l'expédition une tournure dangereuse en cas de rencontre d'une patrouille des Forces de l'Ordre...

Après une trentaine de kilomètres, ils bifurquèrent pour s'engager dans une des pistes de la brousse. La route devint nettement moins

bonne encore.

De piste en piste, évitant les villages indigènes et les exploitations agricoles, ils décrivirent un vaste demi-cercle qui les ramena en bordure du fleuve, en amont de Léo.

Finalement, Coplan stoppa dans une clairière assez éloignée de la piste. L'Opel s'arrêta à côté de la Buick.

- Tu as l'intention de jouer au fossoyeur ? demanda Legay.

- Tu rêves ! Les indigènes remarqueraient ce travail en moins de deux. Nous allons balancer la Buick dans le jus avec tous ses passagers. D'après les indications de la carte, les fonds atteignent plus de vingt mètres en cet endroit...

- Pas mal, approuva Legay.

Effectivement, dans cette tombe recouverte par les eaux sales et écumeuses du fleuve, Wolf et consorts seraient plus en paix que dans une concession à perpétuité. Quant à Helmut et au truand inconnu, ils allaient passer sans transition du coma au sommeil éternel. Pour ces bandits, c'était presque trop beau. Du moins, Coplan se le disait.

- Cherchons un passage vers la berge, dit-il à Legay.

Ils explorèrent les abords de la clairière. Legay revenait près des voitures quand il perçut un gémissement sourd qui semblait venir de la Buick. C'était Helmut qui avait retrouvé ses esprits.

- Questionnons-le, proposa Legay à Francis qui avait rappliqué dans la clairière lui aussi.

- A la rigueur, oui... Mais ça ne donnera rien, j'en suis presque sûr d'avance.

Ils tirèrent le type hors de la voiture, l'allongèrent sur la terre humide.

- Helmut, commença Coplan, nous avons l'esprit large et nous voulons bien te donner une chance. Si tu nous racontes des choses intéressantes, tu as la vie sauve.

- Foutez-moi la paix, vous me faites ch... ! éructa l'Allemand dans sa langue natale.

- Ce n'est pas ma faute, mon pauvre vieux, grogna Francis, bon prince. Fallait pas commencer. Maintenant, réfléchis deux secondes.

Wolf et Stan sont morts. Tu n'as plus rien à perdre... Où se trouve le grand patron de votre bande, Dean Geoffrey, l'Américain ?

- C'est pas mes oignons, je ne l'ai même jamais vu.

- Quels étaient les amis de Wolf ?

- Le Suisse... Palter. Un sacré con, celui-là !...

- Qui encore ?

Helmut essayait de lécher ses lèvres durcies par le sang coagulé.

- Nissant, dit-il enfin. Le type de la Sodexaf.

- Et Bervoet ? Lode Bervoet ?

- Jamais entendu parler de cet oiseau-là...

- Pourquoi es-tu retourné au bungalow ?

Un rictus déforma la bouche du tueur.

- Pour t'attendre, fumier, ricana-t-il, les yeux pleins de défi. On devait, te faire croquer une tablette de cyanure... Les flics auraient marché. Avec tes empreintes sur mon flingue, tu saisis ?

L'espace d'un éclair, Francis revit la scène du bungalow. Helmut sautant sur Yvonne et tirant comme un robot meurtrier...

Il se redressa, et d'un coup de talon renvoya l'Allemand dans les pommes.

Ils le fourrèrent de nouveau dans la Buick et Coplan se remit au volant. Tous feux éteints, roulant en première et presque au juger, il conduisit la grosse voiture en suivant très exactement le chemin qu'il avait repéré.

Les eaux tumultueuses du fleuve bouillonnaient en contre-bas, à trois ou quatre mètres sous le niveau de la rive escarpée. Coplan ouvrit la portière, donna un bref coup d'accélérateur et sauta hors du véhicule. La Buick continua à rouler sur quelques mètres, heurta un arbre sur la droite, fut déportée, puis, brusquement, bascula et dégringola dans la flotte.

- Filons, jeta Francis en piquant un galop vers la clairière.

Legay s'installa rapidement au volant de l'Opel qui démarra.

Au bungalow de Dean Geoffrey, ils remisèrent l'Opel dans le petit garage en bois qui avait été bâti derrière la maisonnette. Et ils rentrèrent à Léopoldville avec la traction.

Peu désireux d'attirer l'attention des employés de l'hôtel, ils ne regagnèrent Brazza que bien après l'aube. Fourbus, mais assez contents d'eux-mêmes, ils commencèrent par s'octroyer quelques heures de repos. Un peu avant midi, après une douche et une toilette rondement expédiée, ils s'offrirent un whisky.

Coplan alluma une cigarette, alla chercher les deux colis ramenés la veille, les déposa sur la table, les déficela, puis empoigna une chaise et s'installa devant son butin.

- Donne un tour de verrou à la porte, Jean, recommanda-t-il. A cette heure-ci, les domestiques viennent souvent s'occuper du service...

Tout en déballant les objets et les papiers, il entreprit de dresser un rapide inventaire. Il ne regrettait pas les heures mouvementées qu'il avait vécues depuis son rendez-vous galant avec Yvonne Bergillon.

- J'ai appris bien des choses, soupira-t-il.

- A ton âge ! ironisa Legay. Tu m'étonnes. Je me suis laissé dire que tu n'avais plus grand-chose à apprendre dans le domaine des femmes...

- Eh bien, enchaîna Coplan, même sur ce plan-là, cette fille m'a surpris... Depuis hier soir, je méprise un peu moins Eric Palter. Un espion jaloux, ça dépasse les bornes du ridicule, d'accord. Mais cette fille-là...

Il rêva un moment, tapota doucement sa lèvre blessée.

- Tomber amoureux d'une souris pareille, l'avoir dans la peau, c'est grave, très grave. Toutes les puissances de la sexualité incarnées dans une femme bien balancée, c'est la damnation pour le gars qui ne fiche pas le camp assez vite.

- Voilà une expérience que j'aimerais connaître, affirma Legay de plus en plus ironique.

Coplan leva la tête. Ses yeux gris étaient graves.

- Ne dis pas cela, Jean... Tu es un dur, un gars courageux, mais tu es pétri dans la même boue que toutes les autres créatures... La

fatalité, cela existe.
Il haussa les épaules, se remit à trier les papiers en disant d'un ton moins sérieux :
- Fin de la parenthèse... Mon entrevue orageuse avec Bert Wolf, car c'est de cela que je voulais parler, m'a enseigné deux ou trois choses d'un intérêt plus immédiat. Primo : nous nous sommes trompés deux fois de suite. Nous avons cru tout d'abord que le réseau Geoffrey se consacrait à l'information politique et à la propagande. Par la suite, l'idée m'est venue qu'il s'agissait plutôt d'un réseau scientifique; tous ces ingénieurs dans le circuit, c'était significatif... La vérité, c'est que Geoffrey dirige simultanément deux réseaux, deux réseaux distincts... D'une part, les renseignements techniques : Nissant, Wolf, Palter. D'autre part, la propagande et le recrutement : Bervoet, l'insaisissable Lode Bervoet... Wolf m'a révélé qu'il ne connaissait pas Bervoet et qu'il ne s'occupait pas des activités de ce type. Je suis sûr qu'il ne bluffait pas, puisque j'étais déjà mort à ses yeux. Et Helmut disait peut-être vrai lui aussi à ce sujet.
- Un réseau double, c'est bien imaginé, murmura Legay. C'est en somme une version perfectionnée de leur méthode classique.
- Deuxième nouveauté : le fameux projet Inga cache autre chose, quelque chose de plus important. J'ignore quoi, mais je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Wolf m'en a parlé avec des trémolos dans la voix... Sa dernière mission... La victoire de la Cause...
- Sa dernière mission ?
- Il avait un cancer de la gorge... Nous lui avons très certainement épargné une agonie terrible.
Après un moment de réflexion, Legay dit :
- Je suggère d'envoyer immédiatement un rapport au Vieux. Si l'affaire Inga est d'envergure, il aura plus facilement que nous des lumières là-dessus.
- Oui... C'est une bonne idée... Mais ça va nous demander un temps fou de rédiger toute une tartine en code. Je voudrais trouver un système plus...
Il se tut brusquement, fronça les sourcils, étudia plus attentivement les feuillets dactylographiés qu'il avait sous les yeux.

- Hé, hé, murmura-t-il.

Un petit sifflement fusa entre ses lèvres.

- Viens donc jeter un coup d'œil sur ces listes. C'est instructif.

Legay se leva d'un bond, s'approcha de la table à laquelle Coplan s'était installé. Pardessus l'épaule de son ami, il examina les bordereaux.

- Les noms des agents sont indiqués en code, murmura Coplan mais les localités où stationnent les maillons de la chaîne ne laissent place à aucune équivoque... C'est TRES intéressant.

Continuant plus activement ses recherches, il découvrit finalement, dans le portefeuille de Wolf, quatre billets de banque français, des billets C.F.A. pliés en quatre placés à part dans une poche munie d'un rabat. Sur chacun de ces billets négligemment griffonné au stylo-bille, un mot de douze lettres.

- Le voilà, le code, s'exclama Legay.

- Oui, le voilà, confirma Coplan avec un soupir de contentement. Nous allons pouvoir décrypter ces listes sans nous casser la nénette.

Il rassembla les autres objets qui encombraient la table.

- S'il y avait moyen de brûler tout ce fourbi sans attirer l'attention, ce serait mieux... L'expérience prouve que c'est le feu qui détruit de la manière la plus satisfaisante les pièces à conviction.

Il se tourna vers Legay :

- As-tu un canif à me prêter ?

- Oui, pourquoi ?

- Je vais réduire ces portefeuilles en charpie, ça brûlera plus facilement.

Il se mit à l'ouvrage. C'est le sac en croco, le sac de la pauvre Yvonne, qui résista le mieux. Coplan dut s'y reprendre à deux ou trois reprises avant de réussir à percer le cuir avec la petite lame du canif. Enfin, il y parvint et il commença par lacérer le luxueux sac dans toute sa longueur. Ensuite, il coupa ces lambeaux en deux.

Et c'est alors qu'il vit apparaître, entre deux peaux juxtaposées et collées, deux cartons de bristol du format carte de visite.

Il échangea un regard avec Legay. Puis, saisissant les cartons blancs, il les examina.

- Eh bien, une veine que je me sois donné la peine de démolir ce sac, dit-il.

- C'est ton côté artisan, ironisa Legay. Ton goût de l'ouvrage bien faite...

- Tu parles !... Deux codes, avec leur clé particulière... Preuve par neuf de ce que je disais tout à l'heure. Deux réseaux distincts... Et nous avons ici, comme tu peux le voir, des indications d'appel sur ondes courtes.

- J'ai l'impression que nous brûlons, Francis, annonça Legay, enjoué. L'heure H approche !

Coplan était subitement devenu très pensif.

- La seule ombre au tableau, dit-il enfin avec une grimace sceptique, c'est l'absence de Dean Geoffrey... S'il reste en Europe, il nous échappera. S'il revient inopinément, nous risquons de le rater. Or, sans lui, la moisson ne vaut pas le quart de sa valeur réelle... Le Vieux va nous seriner, à juste titre, son mot d'ordre favori : « *Frappez à la tête ou abstenez-vous*. »

Legay approuva et ajouta :

- Pasquier, mon ancien patron, disait : « *Les coups d'épée dans l'eau chassent les gros poissons, ce qui est toujours une mauvaise manœuvre*. »

- Ils ont raison, bien sûr. Mais... que faire ?

- Commençons par informer le Vieux, proposa de nouveau Legay, peu tenté par un excès d'initiative.

- D'accord ! Occupe-toi donc de ce message en code.

Sur ces mots, Francis se leva pour céder sa place à la table. Jean Legay entama aussitôt le boulot.

Coplan s'allongea sur le lit, alluma une Gitane. Le silence s'installa dans la chambre.

Soudain, Legay cessa d'écrire, leva la tête et dit :

- Je crois que j'ai trouvé le moyen de coincer ce Bervoet, Francis.

- J'y pensais depuis un moment, répondit Coplan.

- Avec le code 2 trouvé dans le sac de la fille... C'est bien cela ?

- Oui...

D'une secousse, Coplan se remit debout. Il souriait.

CHAPITRE XIII

Le soir même, munis d’un émetteur-récepteur, Coplan et Legay quittaient Léo à bord de la traction.

Coplan avait tracé sur la carte un arc de cercle délimitant la limite extrême de leur zone d’opération. Le rayon de ce cercle couvrait une distance de 400 kilomètres et touchait, au nord, Loukoléla, à l’est, Songo, au sud, Kadambi. Ce vaste territoire - presque toute l’étendue de la province de Léopoldville - avait été divisé en secteurs d’environ 50 kilomètres carrés.

Si l’exploration de cette zone demeurait sans résultat, il y aurait lieu d’aviser. En tout état de cause, l’expérience était à tenter. Son principe de base était simple. En confrontant les codes trouvés dans le sac d'Yvonne et ceux de Wolf, Legay et Francis avaient pu vérifier d'une façon irrécusable l'existence de deux réseaux Geoffrey : un réseau dirigé par Wolf (le réseau scientifique) et un réseau commandé par Bervoet (propagande, recrutement et armes). Yvonne Bergillon, agent de liaison, se trouvait en possession des deux codes d'appel; Wolf n'avait que celui qui se rapportait à son réseau. La déduction allait de soi.

Vers minuit, Coplan fit une première halte entre Toua et la rivière Kouango, dans un endroit particulièrement sauvage. Legay mit pied à terre, inspecta les parages, revint à la voiture.

- Rien à signaler, dit-il, je crois que tu peux y aller...

Francis quitta son volant, mit en batterie l'émetteur-récepteur.

La longueur d'onde indiquée par le code réservé à Bervoet était extrêmement précise.

Après réglage, Francis se pencha sur le petit micro et prononça :

- S.O.S. Situation intenable. R.P. 78 G.B. ap-appelle R.A. 15 S.P.... S.O.S. Situation intenable... R.P. 78 G.B. appelle R.A. 15 S.P....

Rien. Pas de réponse.

Coplan recommença :

- S.O.S... Situation intenable... R.P. 78 G.B. appelle R.A. 15 S.P.... S.O.S. Situation intenable...

Patient et calme, Coplan répéta ses appels pendant dix minutes.

- Rien, dit-il alors en coupant le contact. Allons voir ailleurs...

Ils remontèrent dans la traction.

Jusqu'à deux heures du matin, opérant selon le programme qu'ils avaient mûrement échafaudé, ils multiplièrent en vain les appels. Le réseau Bervoet ne répondait pas.

Ils passèrent la journée du lendemain à Koutou, pour reprendre dès la tombée de la nuit leur voyage en brousse. Mais les appels demeurèrent également sans réponse. Ils passèrent la journée suivante à Kikluit, au carrefour des cinq grandes voies routières menant vers le sud. Ensuite, de nuit, ils reprirent avec courage leurs appels sur ondes ultra-courtes. Sans plus de succès.

Après une dernière journée à Kenge, ils achevèrent leur programme et rentrèrent à Léo assez ébranlés quant à l'efficacité du système.

Ils achetèrent les journaux avant de regagner le Relais à Brazza. Aucune des gazettes ne parlait de Wolf. De ce côté-là, tout allait bien.

A l'hôtel, un télégramme était arrivé pour Legay. Il le décacheta, le lut, le replia.

- Une visite pour nous, annonça-t-il à Coplan. Le Vieux sera ici en fin de journée. Il arrive avec l'avion d'Air-France.

- Non ?

- Lis toi-même...

Selon sa bonne habitude, le Vieux commença par se plaindre. Il détestait les voyages. Et les voyages en avion plus que tout au monde.

- Enfin, soupira-t-il, ici au moins il fait chaud. J'en avais soupé du froid. Nous avons toujours moins douze à Paris, vous vous rendez compte !...

- Vous nous apportez des nouvelles ? s'enquit Francis.

- Non... Mais je tenais à vous voir à l'œuvre. Et je tenais surtout à vous secouer un peu. J'ai l'impression que vous en prenez à votre aise ici, hein ?... Pas pressés de rentrer, je comprends ça !...

Legay ne disait rien, mais il était plutôt vexé quand même. Coplan souriait. Il connaissait trop bien son patron pour le croire sur parole.

- J'ai étudié votre dernier rapport, dit soudain le Vieux en se tournant vers Francis. En somme, vous n'êtes nulle part ?

- Nous avons éliminé Wolf, avança Coplan.

- Oui, en effet, grogna le Vieux. Et c'est plutôt gênant. Combien de fois devrai-je vous répéter cette consigne capitale : frappez à la tète ou abstenez-vous... Éliminer Wolf avant d'avoir mis la main sur Geoffrey, c'est reculer.

- Vous ne m'apprenez rien, laissa tomber Francis en lançant un bref coup d'œil amusé à Jean Legay. Vous avez deviné, j'imagine, que je n'avais pas le choix.

Le Vieux haussa ses lourdes épaules.

- Mon cher Coplan, un bon agent ne se laisse jamais coincer dans une situation où il n'a pas le choix... Je vous ai connu plus perspicace.

- Je vous ai connu plus compréhensif, répliqua Francis avec enjouement,

- Hon, grogna le Vieux en s'installant à la table.

Et, tout en bourrant sa pipe, il commença d'une voix morne :

- J'ai pris des informations au sujet de cette histoire du projet Inga... Cela ne nous concerne pas. Le Département a mis une section spéciale en piste pour cette affaire... On ne m'en avait même pas parlé. Ultra-secret, même pour nous !...

Il y avait maintenant de l'amertume dans sa voix.

- Naturellement, reprit-il, si ces messieurs du Comité de la Défense Nationale ne font plus confiance aux divers services du Deuxième Bureau, ça les regarde. Et je m'en lave les mains...

Coplan, très intéressé subitement, cessa de sourire. Le Vieux, levant les yeux vers lui, continua en baissant la voix :

- Selon les renseignements que j'ai pu obtenir par mes sources personnelles, il paraît que ce projet de centrale hydraulique à Inga

n’est qu’un paravent... Ce projet existe, c’est un fait, et les études sont en cours. Mais, dans une zone plus éloignée, dans la forêt sauvage de l’Angola, les ingénieurs militaires du Pentagone, nos techniciens, des Belges et des Portugais, se livrent à des expériences infiniment plus passionnantes... Le rayon B.Z.R...

Coplan et Legay se regardèrent, firent une grimace. Legay demanda :

- C’est le B.Z.R. inventé par les laboratoires de Boston ? (Authentique. C'est à Boston que ces travaux ont été inaugurés)

- Oui, le rayon qui doit, théoriquement, rendre impossible toute explosion de bombe ou de fusée à hydrogène.

- Mais pourquoi viennent-ils se livrer à ces expériences en Afrique ? Il me...

- Voyons ! coupa le Vieux, sarcastique. Même chez les Américains, et surtout chez eux, les agents de Moscou ont le bras trop long et la vue trop perçante. Les travaux secrets de Boston ont été portés à la connaissance de ces messieurs du Kremlin... Devant cette évidence désastreuse, le Pentagone a décidé de cacher ses expériences dans la brousse africaine.

Coplan marmonna :

- De mieux en mieux... Vous ne saviez rien, et nous non plus. Mais Geoffrey et Wolf étaient au courant !... A l’avenir, pour avoir des informations un peu fraîches, mettons-nous directement en rapport avec Moscou. Ce sera plus efficace. Nous serons moins ridicules aussi.

Le Vieux, dans une bouffée rageusement tirée de sa pipe, maugréa :

- Qu'ils se débrouillent avec leur fameux rayon ! Puisque nous ne sommes pas chargés de cette affaire, ça ne nous intéresse pas. Parlez-moi plutôt de Lode Bervoet. Où en êtes-vous avec votre idée de lui tendre un piège par des appels radio ?

- Hélas, ça n’a rien donné jusqu’à présent, dit Coplan.

- Quel secteur avez-vous fait ?

- Je vais vous montrer la carte...

Ils examinèrent en détail tout le territoire prospecté au cours des nuits précédentes. Le Vieux hocha la tête, puis, affirmatif :

- Ce n’est pas au Congo belge qu’il faut chercher Bervoet, c’est sur notre territoire. Toute la propagande destinée à pourrir les colonies de l’Afrique noire - ça me navre de le dire - se fait à partir de nos provinces... J’ai vu, à Paris, un délégué de la Sûreté belge du Congo. Et il m’en a fourni la preuve...

- Dans ce cas, nous allons reprendre nos appels selon le même système, mais autour de Brazza, proposa Francis.

- Oui, acquiesça le Vieux. Seulement, je vais mobiliser quelques troupes pour vous épauler.

- Quoi ? Des troupes ? se récria Coplan.

- Oui, quelques détachements spécialisés. Ce Bervoet, il me le faut. Puisque Geoffrey est insaisissable, je me rattraperai sur ce trafiquant.

- Tactique maladroite, émit Francis.

Le poing du Vieux s’abattit sur la table.

- Sacré nom de D... ! Vous ne comprenez donc pas qu’il me faut quelqu’un, moi ! Un suspect, un inculpé, un agitateur, un espion, peu importe ! J’ai mis toute cette histoire en route et j’ai des comptes à rendre...

Il se leva.

- Enfin, Coplan ! grommela-t-il. Mettez-vous à ma place... Qu’est-ce que je dirai au ministre ?... Nous avons liquidé un espion allemand stationné au Congo belge... Et alors ?... Pas une preuve, pas un document, rien.

- Mais si, rétorqua Francis, les documents de Wolf, justement. Les listes, les codes...

- Oh, vous savez ! Dans tous les bars indigènes il y a des propagandistes noirs qui bavardent à longueur de journée pour semer la haine de la France. Non, croyez-moi, il nous faut Bervoet. Et pour l’avoir, quelques éléments de renfort nous seront utiles. Votre idée de souricière est bonne; nous ne devons pas, nous ne pouvons pas la rater.

Il fallut plus d’une journée pour mettre l'opération au point. Le lendemain soir, à onze heures, Coplan et Legay, en moto, prirent la direction de Gavouka, en territoire français. a 70 kilomètres de la frontière du Congo belge.

A minuit, postés dans les parages immédiats d'un carrefour de brousse appelé « la fourche de Djoua». ils lancèrent leur premier appel :

- S.O.S.... Situation intenable...

La réponse arriva presque tout de suite après la fin de l’appel. Une voix sèche vibra dans le minuscule diffuseur :

- R.A. 15 S.P. à R.P. 78 G.B. Je vous entends. M'entendez-vous ?

- R.P. G.B. Je vous entends. Le gibier est en aval, à huit kilomètres...

- Mais le vent tourne au sud-sud-est, enchaîna la voix, complétant la phrase-mot de passe. Qu’est-ce qui vous arrive ?

- Un coup dur. Ici R.P. 54. Je suis à la fourche de Djoua. J'ai dû fuir en compagnie de R.P. 78. Pouvez-vous nous secourir ? R.P. 78 est blessé à la cheville et dans l'incapacité de continuer à marcher.

- Êtes-vous poursuivis ?

- Pour l’instant, non. Mais la situation ne tiendra pas longtemps.

- Une patrouille ?

- Oui. Nous les avons semés. Ils ne nous rejoindront pas avant deux heures. Où êtes-vous ?

- Ne bougez pas. J’arrive avec ma jeep. Placez-vous dans vingt minutes au bord de la piste sud-ouest, à cinq cents mètres de la fourche. Terminé.

- Compris. Terminé.

CHAPITRE XIV

Roulé dans une couverture, couché dans les broussailles au bord de la piste, Jean Legay, l'arme au poing, épiait l’obscurité. Assis à côté de lui, Coplan tendait l’oreille.

C’est le bruit de la jeep qui leur parvint en premier lieu. Puis, quelques secondes plus tard, au tournant de la piste, deux points lumineux apparurent.

- En cas de pépin, chuchota Legay, planque-toi au soi et laisse-moi tirer. J’aurai eu le temps de prendre ma visée.

- D’accord, accepta Francis, mais il n’y aura pas de pépin. Le code d’appel et le mot de passe étaient réguliers, pourquoi se méfierait-il ?

A cinquante mètres, la jeep s’arrêta et mit ses phares en plein. Francis leva la main, se redressa, agita le bras puis se retourna et fit mine de se pencher sur le blessé couché dans l’herbe.

La jeep s’approcha, stoppa pour de bon à dix mètres de Coplan. Un homme sauta dans le sentier, s’avança. Il était de petite taille, environ un mètre soixante-cinq, mais large et trapu.

- Dépêchez-vous ! lança-t-il avec un fort accent belge. Est-ce qu’elle peut marcher ?

D’emblée, Coplan devina que ce type, comme tous les autres, avait quelque raison de se dévouer pour secourir R.P. 78, alias Yvonne Bergillon, le trop séduisant agent de liaison du réseau Geoffrey.

Arrivé près de Coplan, le petit râblé le dévisagea d’un œil dur :

- Nouveau ? questionna-t-il en se dirigeant vers la silhouette allongée dans les broussailles.

- Oui... Charles Verbrugge, inventa spontanément Francis.

- Bervoet, répondit l’autre, sèchement.

- Les mains en l’air, Bervoet, articula Coplan. Pas un geste inconsidéré, compris ?...

Le petit Belge pivota sur ses talons en sursautant. Sa main, comme par réflexe, s’était portée à sa ceinture de cuir. Coplan, par réflexe lui aussi, lui balança un coup de crosse à la pointe du menton, lui empoigna le poignet droit et l’obligea à lâcher prise. Puis, d’une brutale secousse, il envoya le trafiquant au sol.

Bervoet constata alors qu’il était fait comme un rat. Plus de douze hommes, sortis des buissons obscurs, cernaient la jeep, désarmaient le boy assis à côté du volant et fermaient le cercle en

s’approchant de Francis. Jean Legay, debout, tenait son arme braquée dans la nuque de Bervoet.

- Debout ! commanda Francis au Belge.

Les dents serrées, les yeux étincelants de rage, Bervoet se releva.

- Et alors ? grinça-t-il. Qu’est-ce que ça veut dire, ce guignol ?

- Vous êtes arrêté pour menées illégales en territoire français, dit Coplan.

- Oué ? Tiens, tiens... Je voudrais bien voir ça ! ricana Bervoet. Mon passeport est en règle, et j’ai des papiers pour la voiture. J’ai un permis de chasse pour une zone de deux cents kilomètres. Je proteste... Vous aurez de mes nouvelles, je vous le garantis. Et je vous somme de me relâcher séance tenante !...

- Pas de baratin, Bervoet... Vous vous expliquerez avec les autorités de Brazzaville... Ces messieurs vont vous y mener très aimablement...

Sous les sièges de la jeep, les inspecteurs de Brazza découvrirent deux mitraillettes légères de marque Sten, trois fusils F.N. dans leur emballage d’origine, quelques pistolets de gros calibre et plusieurs piles de tracts de propagande.

Malgré tout cela, Bervoet ne cessait de protester.

- Ce sont mes boys, affirma-t-il. J’ignorais la présence de ces armes et de ces tracts.

- Ne vous en faites pas, nous avons d’autres charges contre vous, répliqua l’un des inspecteurs.

Coplan et Legay s'étaient éclipsés pour aller rejoindre le Vieux au Relais. Coplan affichait un air plutôt mauvais. Au point que le Vieux s’y trompa :

- Bredouilles ?

- Pas du tout ! Bervoet est coffré ! C’est la victoire... Jolie victoire, ô combien !...

- Pourquoi cette hargne ? s’étonna le Vieux.

- Demandez à Legay... Il a été marin, lui aussi. Il doit se sentir aussi fier que moi ! Piéger un homme au moyen d’un S.O.S.... Dans le feu de l’action, je n’y avais pas pensé... C’est quand j’ai vu le

regard de Bervoet que ça m'a frappé ! J'aurai décidément fait le meilleur et le pire dans ce métier...

Il se laissa tomber dans un fauteuil. Le Vieux grommela :

- En voilà des chichis... Vous faites votre boulot, un point c'est tout. Avec les armes que ce Bervoet revend aux noirs, les fanatiques tuent des Français, y compris des enfants. Je ne comprends pas vos scrupules...

- Un S.O.S., c'est... c'est autre chose. Mais ce serait trop long à vous expliquer. De toute manière, vous voilà satisfait : vous le tenez, votre espion ! Du moins, je l'espère. Car il me paraît bien décidé à se défendre, le Bervoet. Et ces Belges sont débrouillards...

- Je verrai cela, dit le Vieux. Pendant votre absence, j'ai longuement réfléchi à notre problème... Je vais essayer de coffrer leur grand patron maintenant, Dean Geoffrey.

Du coup, oubliant leur rancune, Coplan et Legay regardèrent leur chef.

Le Vieux fit une pause, puis :

- Grâce à l'arrestation de Bervoet, je pense que j'obtiendrai les pouvoirs et les collaborations extérieures qui me permettront de tenter une manœuvre de grand style... Vous me direz si mon raisonnement est valable ou non... De Paris, je télégraphie à Bruxelles et je demande la libération immédiate de Lucien Nissant. Au préalable, nous mettons en place le dispositif complet de surveillance, tant à Paris qu'en Belgique et ici... Que va faire Nissant ?... Rejoindre son domicile et rejoindre son poste à Léopoldville. Ensuite ?... Contacter Dean Geoffrey, soit par rendez-vous, soit par correspondance, soit par téléphone... Nous ne le lâcherons pas un seul instant, mais en ayant soin de rester invisibles.

Coplan objecta :

- S'il se sauve à Belgrade ou plus loin encore ?

- Nous l'attendrons à son adresse de Léo... J'attire votre attention sur le point suivant : Lucien Nissant n'est compromis en rien... Il ignore que nous en savons très long à son sujet et il ignore que ses complices sont morts. Si je saisis bien la psychologie de cet homme, il est orgueilleux, sûr de lui, conscient de son habileté... Il ne s'enfuira pas. Il a tout calculé pour sauver ses positions, et, en

apparence, tout s'est passé comme il l'avait prévu : enquête, non-lieu, remise en liberté.

- Oui, votre raisonnement tient, reconnut Coplan. L'essentiel, c'est de ne pas montrer le bout de l'oreille. S'il décèle la moindre chose suspecte autour de lui, il ne bronchera pas.

- A nous d'y veiller, dit le Vieux. Et c'est bien pour cela qu'il nous était rigoureusement impossible de recourir plus tôt à cette manœuvre. A présent, nous avons fait le maximum. Pour coincer le chef de cette sinistre bande, nous pouvons jouer la carte Nissant.

- Ils ont des complicités dans les milieux policiers de Léo.

- Je ne l'oublie pas, assura encore le Vieux, obstiné.

Pendant plus d'une heure, ils discutèrent le pour et le contre, évaluant leurs chances, mesurant les risques, ajustant le mécanisme de l'opération.

Finalement, le Vieux conclut :

- Je me charge du relais par communications, et je me fie à vous pour la surveillance sur place. Au besoin, je vous enverrai Fondane, il est disponible.

- Fondane ne sera pas de trop, opina Coplan. Geoffrey peut s'amener entre temps et nous ne pouvons pas surveiller simultanément les hôtels, le bungalow, l'atelier de Wolf et le domicile particulier de Lucien Nissant.

- Exact, admit le Vieux. Cependant, à mon avis, c'est à son domicile de Léopoldville que vous avez le plus de chances de remonter la filière. Il commencera par rentrer chez lui, d'où il téléphonera pour prendre rendez-vous avec son chef.

- Entendu, soupira Coplan.

Lucien Nissant fut libéré le mardi après-midi, à quinze heures moins cinq. Les formalités de la levée d'écrou durèrent quarante-cinq minutes. A quatre heures moins vingt, une petite valise à la main, enveloppé dans un manteau de tweed brun, Nissant franchit la porte de la prison de Forest.

A pied, frissonnant à cause du froid terrible, il se hâta vers un café du voisinage, d'où il demanda un taxi par téléphone.

Trois quarts d'heure plus tard, il débarquait devant sa villa, à Wesembeek. On lui avait restitué son chien, mais pas ses costumes. Ces pièces emportées par la police (pour les besoins de l'enquête) n'étaient pas en voie de restitution, et pour cause.

Le même soir, à vingt-trois heures, une communication de Bruxelles annonça au Vieux que Nissant, ayant profité d'un désistement, venait de s'envoler à destination de Léopoldville à bord de l'avion régulier de la Sabena.

« Eh bien, bougonna le Vieux, il a le feu au derrière, notre bonhomme ! »

Éreinté, les yeux alourdis par le manque de sommeil, le Vieux raccrocha le téléphone pour le décrocher aussitôt.

- Demandez-moi Brazza en priorité, dit-il à l'employé de garde. Le poste 36 L.S.

En attendant la communication, il compulsa ses tables de navigation aérienne.

Enfin, quand le téléphone sonna, il put transmettre :

- Un message pour X.F. 18.... Colis envoyé par les airs, départ B 23.05. Vous informerai si changements d'escale. Arrivée probable 20.30 mercredi. - Stop - Cophysic-Paris... Terminé. Voulez-vous relire, je vous prie ?

La relecture achevée, le Vieux remercia et raccrocha. Il devait encore alerter la police de Tripoli et de Kano, après quoi il pourrait aller se coucher, non sans avoir donné des instructions pour le cas où Nissant changerait de direction à l'une des deux escales de la ligne Sabena.

CHAPITRE XV

La camionnette grise s'était mise en stationnement un peu avant la tombée de la nuit. C'était une camionnette Volkswagen, de location. Arrêtée avant le coude de l'avenue des Palmiers, au bord

du trottoir de droite quand on faisait face à l’avenue Prince-de-Liège, elle semblait attendre un transport qui tardait à venir.

Au volant, un ouvrier en bleu de travail somnolait. Dans la camionnette, Coplan, désœuvré, fumait cigarette sur cigarette. Il s’était assis à même le plancher le dos contre un des montants de la caisse.

A l’aérodrome, Fondane guettait l’arrivée de l’avion de la Sabena.

Nissant débarqua avec les autres passagers, à vingt heures trente-cinq. Très à l'aise, il se tint mêlé au groupe qui, sous la conduite de l'hôtesse de l'air, se dirigea vers les bureaux de la douane et du contrôle de police.

Aussitôt que Fondane eut identifié son bonhomme, il téléphona d’une cabine de l'aéroport. Il reprit ensuite sa surveillance.

A 21 heures 25, un taxi déposait Nissant à son domicile. Malgré la promptitude de Nissant à régler la course pour entrer dans la maison, Coplan, dissimulé dans la camionnette, reconnut aisément l'agent technique de la Sodexaf. Sa haute taillée élancée, sa minceur, son maintien un peu raide étaient faciles à repérer.

- Attendons, soupira Francis. Et ouvrons l'oeil...

Il s’installa pour une longue faction, tout en essayant d’imaginer les réactions de Nissant.

« A sa place, qu’est-ce que je ferais ? » Question classique que se posent fatalement tous ceux qui doivent surveiller un homme.

Coplan formulait des réponses, les examinait mentalement. Si Dean Geoffrey se trouvait à Léo, Nissant ne manquerait pas de le contacter au plus vite. Mais, selon toute vraisemblance, le mystérieux Geoffrey ne devait pas résider actuellement dans la grande cité congolaise. Yvonne, Wolf et les autres n’avaient pas cherché à rencontrer l’Américain. Ou alors, Nissant connaissait seul la retraite secrète de son chef.

- Francis, chuchota soudain Jean Legay, affalé dans le siège avant de la camionnette.

Coplan bondit et inspecta la maison de Nissant.

- Feu de Dieu ! jura-t-il, plein de rage et de stupeur. Eh bien, c’est le bouquet, ça !... Avance en douceur, dépasse-le et stoppe. Je le coince illico ! C’est trop fort !...

Coplan sauta sur le trottoir, traversa l'avenue, partit à longues foulées derrière l'homme qui marchait à grands pas vers l'avenue Prince-de-Liège.

Brusquement, l'homme se retourna. Coplan le mit en joue :

- Les mains en l'air, tout de suite ! commanda-t-il. La petite comédie est finie Mister Geoffrey... Avancez...

Legay avait mis pied à terre. Un automatique à la main, il accueillit le prisonnier.

- Montez ! lui intima-t-il, agressif et résolu.

Cinq minutes plus tard, au bureau de la police de Léopoldville, Coplan confiait sa capture à l'inspecteur Serluys.

- Je suis Francis Coplan, du Deuxième Bureau français, et je vous apporte une prise de choix, inspecteur... Lucien Nissant, pour le moment dans son meilleur rôle, le rôle d'un technicien américain soi-disant nommé Dean Geoffrey !...

D'un geste brusque, Francis arracha la moustache du prisonnier et fit valser par terre les lunettes à monture d'or que Nissant avait mises pour se déguiser.

- Je crois, reprit Francis, que mon chef vous a confié personnellement le dossier de ce redoutable et sinistre individu... Dean Geoffrey, espion international de grande envergure, directeur de deux réseaux en Afrique noire.

L'inspecteur belge était éberlué. Jean Legay - qui n'avait pas eu l'occasion de rencontrer Nissant précédemment - n'était pas moins abasourdi par ce coup de théâtre.

Nissant-Geoffrey, avec plus de morgue que jamais, dit en regardant Coplan avec un souriant mépris :

- J'ai eu tort de vous sous-estimer quand vous êtes venu me voir à la prison de Forest. J'ai commis là une grave erreur... Mais ne triomphez pas trop vite, vous ne me tenez pas encore...

- Cela m'étonnerait, railla Coplan. Vous gardez sans doute un dernier atout dans votre poche.

- Oui, justement... Celui-ci...

Nissant-Geoffrey mit tranquillement sa main droite dans la petite poche qui garnissait son veston de bonne coupe, à côté du revers de gauche.

Il en extirpa une minuscule tablette blanche. Coplan lança son poing vers le prisonnier, mais trop tard. Avec une prestesse remarquable, Nissant avait porté la tablette à sa bouche. Il s'écroula presque tout de suite, le corps secoué de convulsions terribles, la face grimaçante. Le cyanure agissait d'une façon foudroyante.

L'inspecteur belge et Jean Legay s'étaient précipités en vain.

- Rien à faire, maugréa le Belge. A l'époque où je me faisais parachuter dans les Ardennes par les Anglais, je me baladais aussi avec une tablette comme ça... C'est radical... Regardez, c'est déjà fini...

Legay tâta la poitrine de l'espion. Le cœur ne battait plus.

A Paris, le Vieux n'en fit pas un drame.

- Il est mort, la pièce est jouée, n'en parlons plus. Ce Nissant et ses acolytes, c'est la vermine qui ronge la France. Ils ont assez de crimes sur la conscience pour avoir mérité le châtiment. Mon rapport au ministre est un bilan bénéficiaire à tous égards... Et, pour parler franc, je vous avouerai que c'est presque mieux ainsi... Dean Geoffrey, alias Nissant, était un salaud de première force, presque un homme de génie, je vous le répète. Son idée de réseau double avec une direction double assumée par un seul homme ayant deux visages, c'est très fort. Et avec un technicien de ce genre, on s'expose à des surprises aussi longtemps qu'il vit. A présent, nous sommes tranquilles en ce qui le concerne...

- N'empêche, dit Jean Legay. C'était fortiche.

Le Vieux soupira.

- Hé oui, c'était fortiche, comme vous dites... J'expliquais l'autre jour à Coplan qu'il y aurait toujours des espions. Mais si des bandits de ce calibre se spécialisent dans notre branche, nous n'avons pas fini de suer, retenez bien cela.

Coplan, songeur, fit remarquer :

- Malgré tout, il y a un mystère qui subsiste dans le mécanisme ingénieux adopté par Nissant. Pour jouer valablement son

personnage d’Américain délégué en Afrique par la S.M.E.C., il a dû procéder à des mises au point presque fabuleuses.

Le Vieux mâchonna entre ses dents :

- Ouais, ouais, bien sûr !... Mais j’ai bien l'impression que c’est le contraire, moi. Je le saurai bientôt, les vérifications minutieuses sont en cours... A mon avis Dean Geoffrey est un authentique Américain; c’est Lucien Nissant, le vrai Nissant, qui a cessé de vivre depuis belle lurette. Coïncidence bizarre, nous ne possédons aucune bonne photo récente de ce Français émigré...

Legay fit un geste de la main.

- Puis-je vous poser une question, monsieur ?

- Je vous écoute, dit le Vieux.

- Pourquoi Nissant était-il suspect dès l’affaire de Belgique ?

- Oh, c’est très simple... Il y a quelques années, un ingénieur militaire des Télécommunications d’armement a été impliqué dans une affaire de trahison, à Toulon. Cet homme a été assassiné, pendant les enquêtes, par un complice. Nous, aux archives du service, nous avons comme d’habitude, établi une fiche spéciale au nom de toutes les personnes mâles et femelles ayant été en contact avec l’ingénieur félon. Nissant était un cousin de cet homme... C’est tout. La trahison est un mal contagieux, parfois un mal qui se propage dans les mêmes familles. Et la bureaucratie a du bon, quoi qu’on en dise... Pour l’instant, les employés du classement sont en train de faire des fiches pour toutes les personnes connues ayant approché de près ou de loin les nommés Nissant-Geoffrey, Bert Wolf, Lode Bervoet, Ilka Wilstein, Yvonne Bergillon, etc... Vous verrez, ça servira.

- Et le rayon B.Z.R. ? questionna Francis d’un ton très détaché.

Le Vieux s’abîma dans la contemplation de son stylo-bille.

- Cette affaire-là, dit-il enfin, c’est un drôle de lièvre que vous avez soulevé. Si la direction m’en reparle, je vous tiendrai au courant. Sinon, motus.

- Je vous fais confiance, murmura Francis, ironique.

F I N